This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

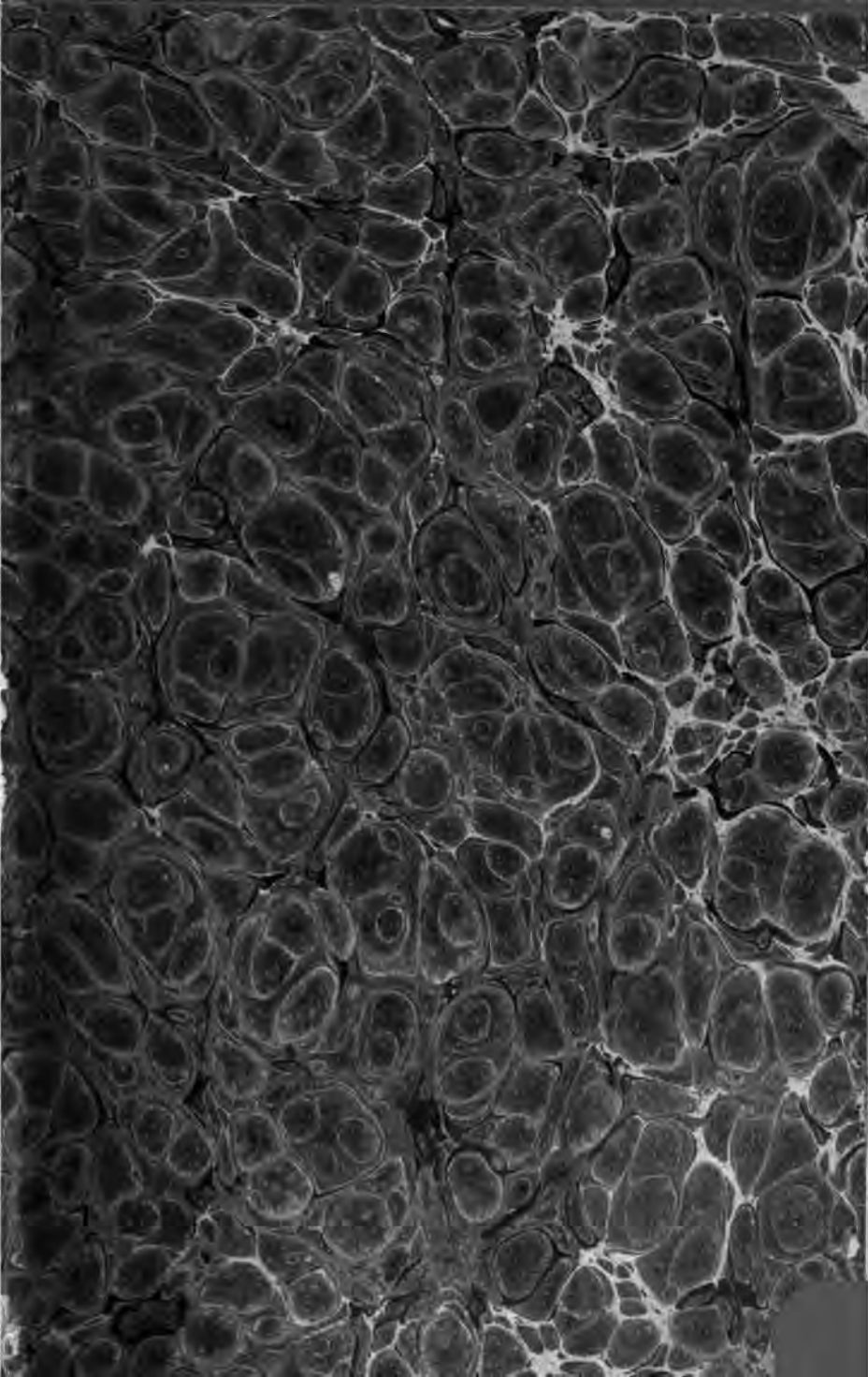
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

HW 2QFT 0

KE
38205



L. Hunter

CONSIDÉRATIONS

SUR

LE CHRISTIANISME.

CONSIDÉRATIONS
PHILOSOPHIQUES
SUR
LE CHRISTIANISME.

Breves hauſtus in Philoſophiâ ad Atheiſmum ducunt ; largiores ad Deum & ad Religionem reducunt. BACON, orig. Scient.

Quelques grains de Philoſophie conduiſent à l'Athéiſme ; une proviſion plus abondante ramene à Dieu & à la Religion.

Prix, 3 liv. 12 ſols, broché.

Rey, —— abbe

A BRUXELLES;

Et ſe trouve

A PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques, près Saint-Yves.

M. DCC. LXXXV.

1785

KE38205

ERRATA.

Afin qu'on en fît plus d'uſage, on l'a abrégé & réduit aux ſeules fautes qui intéreſſent le ſens.

Pages. *Lignes.*

17. 3. La matiere. *Liſez* : la maniere.
39. 2. *effacez* : les *Irenée.*
41. 24. dit. *Liſez* : doit.
50. 13 aux Juifs, qu'aux incrédules. *Liſez* : qu'aux autres incrédules.
78, *au bas.* nulle proportion entre l'intenſité & la durée de l'application de ce moyen. *Liſez* : nulle proportion entre l'intenſité de cet effet & la durée de l'application d'aucun moyen.
79. 17. ne. *Liſez* : me.
93. 12. plus. *Liſez* : lus.
95. 16. de la tradition. *Liſez* : dans la tradition.
96. 9. l'inſtruction. *Liſez* : l'intruſion.
118. 21. cette foule d'ennemis. *Liſez* : ces ennemis.
132. 17. la réaliſer. *Liſez* : le réaliſer.
156. 1. du témoignage *Liſez* : de leur témoignage.
181. 13. ils avoient pu. *Liſez* : il avoit pu.
213. 24. juſtice. *Liſez* : juſteſſe.
219. 18. de ſon prodigieux. *Liſez* : de ce prodigieux.
299. *ligne avant-derniere.* devient. *Liſez* : devienne.
316. *ligne anté penultieme.* tagentielle. *Liſez* : tangentielle.

HARVARD UNIVERSITY LIBRARY FEB 11 1962

CONSIDÉRATIONS PHILOSOPHIQUES SUR LE CHRISTIANISME.

PREMIERE PARTIE.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

LE ſiecle auquel on deſtine un ouvrage, doit ſans doute influer ſur la maniere de l'écrire. Un livre ſur un ſujet ſérieux ne doit donc être ni profond, ni volumineux, quand il s'adreſſe aux hommes du dix-huitieme ſiecle.

Comme ceux qui parlent le plus de la vertu, ne ſont pas toujours les hommes les plus vertueux, de même le ſiecle où la philoſophie eſt le plus célébrée, n'eſt pas pour cela le ſiecle le plus phi-

loſophique. Celui où nous vivons l'eſt-il réellement? C'eſt une queſtion que mon ſujet ne m'oblige pas à diſcuter. Mon but, dans cet écrit, n'eſt pas de peindre mes contemporains. Je veux leur être utile, & je n'y réuſſirois point en me rendant odieux. Je ne leur conteſterai donc pas leurs prétentions à l'eſprit philoſophique; mais je raiſonnerai avec eux comme ſi elles étoient fondées.

Les hommes ſe partagent aujourd'hui plus que jamais ſur une grande queſtion. Le chriſtianiſme eſt-il deſcendu du Ciel, ou n'eſt-il qu'une invention humaine? . . . . . Si c'eſt-là réellement un problême, il faut donc une bonne fois travailler ſérieuſement à le réſoudre. Rien ne ſeroit moins philoſophique que de rejetter une des ſolutions ſans un mûr examen, & pour montrer de la force d'eſprit en ne paroiſſant pas adopter les idées du vulgaire.

La force d'eſprit ne conſiſte, ni à dédaigner de s'inſtruire des preuves d'une doctrine, ni à leur réſiſter quand on eſt parvenu à les connoître; mais à les bien diſcuter, à les analyſer avec juſteſſe, à les apprécier avec impartialité, & à s'y rendre, s'il le faut, ſans reſpect humain & ſans égard pour ce qu'il peut en coûter à l'amour-propre.

Ce dernier effort n'eſt pas même néceſſaire dans les circonſtances où nous nous trouvons. Si la doctrine, dont nous allons diſcuter les preuves,

a été de tout tems la Religion du peuple, elle a été auſſi la Religion de ces anciens & illuſtres perſonnages dont les Philoſophes Payens ont ſouvent admiré l'éloquence & les lumieres. Elle a été dans le dernier ſiecle la Religion des fondateurs & des modeles de notre littérature ; la Religion des *Corneille*, des *Boileau*, des *Racine*, des *Fénélon*, des *Boſſuet*. Elle a été la Religion des vrais eſprits forts, je veux dire, des eſprits pénétrans, qui ont ou créé, ou perfectionné les ſciences parmi nous. Les *Paſcal*, les *Newton*, les *Euler*, par leur attachement au Chriſtianiſme, ont ôté tout prétexte à l'incrédulité. Comment l'amour-propre des hommes les plus vains ne ſe tairoit-il pas au ſeul nom de ces puiſſans génies ? Troupe ſervile d'imitateurs qui craignez de marcher ſeuls, hommes foibles qui vous attachez publiquement au char des incrédules fameux, ou de quelques beaux eſprits dont les ſuccès vous en impoſent, dites-le-moi enfin, comment pouvez-vous craindre de paſſer pour des eſprits bornés, en vous montrant Chrétiens avec les grands hommes qui ont éclairé le monde ? Comment pouvez-vous croire votre réputation compromiſe, vos prétentions détruites par une ſoumiſſion qui vous feroit commune avec eux ?

Mais ce n'eſt point d'après les façons de penſer des autres, ce n'eſt point ſur parole que je

viens vous propoſer de vous décider ; c'eſt à la ſimple raiſon, à une logique exacte, à une ſaine philoſophie que j'en appelle. Ce ſont là les ſeuls oracles que vous vouliez conſulter ; eh bien, j'entreprends aujourd'hui de vous prouver que ſi vous écoutez bien leurs réponſes, vous conviendrez qu'ils vous renvoyent eux-mêmes à un autre oracle, dont le langage eſt de nature à être mieux entendu que le leur par le commun des hommes.

Si les réponſes de la raiſon ſur ce ſujet avoient quelque choſe d'équivoque, vous devriez, ſelon vos principes, vous en tenir à un doute modeſte & réſervé. Vous ne pourriez donc vous conduire comme ſi la queſtion étoit décidée contre le Chriſtianiſme ; vous ne pourriez attaquer cette Religion : voilà cependant le parti que vous prenez.

Tous les peuples civiliſés connus ont eu des idées religieuſes. Les premiers Légiſlateurs ont fait de ces idées la baſe de leurs loix ; les Philoſophes en ont fait le fondement de la morale. Les nations en qui ces idées ont été le plus développées, ont été en même tems les nations les plus floriſſantes. Celles chez qui les notions religieuſes ont été le plus obſcures, ont toujours été les peuplades les plus malheureuſes, les plus barbares ; leurs mœurs âpres & ſouvent atroces annonçoient qu'à peine elles étoient civiliſées. Il paroît donc que les grandes ſociétés ne peuvent fleurir ſans

quelque Religion. Il y a long-tems qu'on le dit; mais il faut bien le répéter toujours, puiſqu'on feint de l'ignorer encore : les hommes ont beſoin d'être retenus par des menaces, ſoutenus & attirés par des promeſſes. Il faut que le grand *Etre*, qu'ils ſont trop portés à perdre de vue, leur ſoit rappellé, & comme fixé ſous leurs yeux par un culte. Il faut que ce culte ſerve en même tems à réunir dans la même Religion, les différens membres qui compoſent un Etat. Ce culte doit être fixe & déterminé ; il eſt trop dangereux de laiſſer ſur ce point, aux caprices de chaque individu, une liberté ſans bornes. Perſonne n'ignore de quelles groſſieres erreurs l'homme eſt capable dans un pareil ſujet. Le flambeau de l'hiſtoire à la main, parcourez les tems & les lieux, & vous rougirez pour cette pauvre humanité, des ſuperſtitions honteuſes auxquelles elle s'eſt livrée parmi les peuples même les plus inſtruits, parmi les Egyptiens, les Grecs & les Romains.

Ces courtes réflexions ſuffiſent pour faire ſentir la néceſſité naturelle & politique d'une Religion. Or, je le demande à tous les ſages de la terre, que manque-t-il au Chriſtianiſme pour être parmi nous cette Religion? Quel but moral, philoſophique ou raiſonnable, peuvent avoir les efforts qu'on fait tous les jours par écrit, ou de vive voix, pour l'anéantir? .... Arrêtez, imprudens .....

ces brillans succès dont vous vous applaudissez, sont autant de crimes contre l'humanité. Quoi ! vous voulez ravir à l'infortuné une Religion qui est son seul appui ? vous voulez ôter au riche un supplément aux entrailles de pitié, que souvent la nature lui refuse, & que la Religion remplace quelquefois ? vous osez délivrer d'un frein puissant les hommes obscurs, qui, peu affectés par l'idée de l'honneur, ont besoin d'un autre motif pour tenir à la probité ? Ah ! vous frémiriez d'horreur si vous pensiez sérieusement aux suites de votre conduite. Vous avez des prétentions à la Philosophie ! .... Si elles sont fondées, la raison doit avoir un puissant empire sur vous. Mais croyez-vous l'écouter, & vous montrer Philosophes par cet acharnement inexplicable contre une Religion bienfaisante, dont l'esprit est de ne nuire à personne & de faire du bien à tous ? Croyez-vous vous montrer Philosophes par des propos, qui, devant choquer ou affliger les disciples de cette Religion, parmi lesquels vous vivez, sont opposés à la délicatesse, & plus encore, à la tolérance dont vous paroissez faire tant de cas ? Un homme célebre (*a*), qui pensoit comme vous à plusieurs égards, mais qui étoit plus réservé, blâmoit hautement votre conduite envers le Christianisme. Il disoit

(*a*) M. Hume, 11e. Essai, tome 2, p. 114.

que peut-être étiez-vous de bons raiſonneurs, mais qu'il ne pouvoit vous reconnoître pour de bons citoyens, ni pour de bons politiques, puiſque vous affranchiſſez les hommes d'un des freins de leurs paſſions. Oubliez-vous donc que ſi vous voulez détruire, il faudra édifier enſuite, l'homme en ſociété ayant beſoin d'une Religion ? . . . Mais édifier ! . . . eſt-ce bien là votre projet ? Ah ! ſi vous n'étiez pas ennemi de toute Religion, vous ne ſeriez pas celui du Chriſtianiſme !

Cette Religion eſt la ſeule qui prétende être néceſſaire pour rendre l'homme heureux un jour. Ainſi, fût-elle fauſſe, elle le ſeroit ſans riſques pour ceux qui la ſuivent. Dans ce cas, hommes zélés, qui cherchez à inſtruire les Chrétiens, vous ne leur rendrez aucun ſervice bien réel en les détrompant, s'ils ſont dans l'erreur. Mais ſi par haſard vous y étiez vous-mêmes, vous leur feriez un tort irréparable, en les y entraînant avec vous. Cette idée ſeule devroit vous arrêter.

Les paſſions & les préjugés conduiſent ſouvent celui qui ſe flatte le plus d'une équité ſcrupuleuſe. Pour être en état de bien juger, il faudroit n'être mû par aucune prévention ; & cette exacte impartialité eſt une diſpoſition philoſophique bien rare. Nous ſommes preſque toujours portés à réſiſter à la raiſon, quand elle prouve des vérités contraires à nos penchans.

Déja vous prévoyez le réſultat de cet ouvrage ; déja ce réſultat vous déplaît, & vous l'improuvez d'avance. Mais ſi vous êtes Philoſophes, vous devez trouver dans votre improbation même, dans cette improbation antérieure à un examen réfléchi de l'ouvrage entier & des preuves qui y ſont développées, celle de votre ſecrete partialité & des diſpoſitions qui vont vous porter à juger avant d'avoir examiné. Peſez donc les preuves ; diſcutez-les avant de les mépriſer. N'euſſent-elles jamais contenté qu'un ſeul eſprit raiſonnable, c'en ſeroit aſſez pour vous obliger à chercher s'il a eu tort d'en être ſatisfait. Si elles ſont claires & ſolides, rien ne doit plus vous arrêter. Il ſeroit contraire à toute raiſon de vous occuper des ſuites. Les conſéquences qui découlent de vérités bien prouvées, ſont néceſſairement elles-mêmes autant de vérités. Nos foibles lumieres peuvent y trouver des difficultés, & ces difficultés peuvent effrayer ceux qui n'ont jamais entrepris de rien approfondir ; mais elles ne ſurprennent pas même ceux qui ne ſont pas abſolument étrangers dans les ſciences. Il n'en eſt aucune qui n'offre des vérités embarraſſantes quoiqu'inconteſtables. L'homme le plus inſtruit eſt celui à qui la nature a le plus répété cette leçon, & l'homme le plus ſage eſt celui qui a le mieux ſu en profiter.

Quand des vérités ſont ſolidement établies, les

difficultés qu'on peut leur oppoſer ne montrent que notre impuiſſance à en ſaiſir toutes les parties. Comment les objets auxquels ſe rapporte une religion révélée, n'auroient-ils pas mille côtés obſcurs, quand la géométrie elle-même n'en garantit pas toujours les vérités qu'elle démontre? L'incommenſurabilité de certaines lignes & de certaines ſurfaces, l'extraordinaire propriété des aſymptotes de l'hyperbole, & tant d'autres énoncés, n'ont-ils rien de choquant pour l'eſprit? Eh! depuis quand eſt-il philoſophique d'enviſager les choſes du côté obſcur, au lieu de s'attacher à celui qui réfléchit une lumiere ſuffiſante? Il faut en convenir, ce n'eſt qu'en fait de Religion que l'on s'aviſe d'une auſſi mauvaiſe logique.

Il s'agit ici de vos plus grands intérêts, puiſqu'il s'agit de réſoudre une queſtion qui tient eſſentiellement à votre bonheur. Ainſi cette diſcuſſion ne doit pas vous trouver indifférens.

Oſez-vous avancer que l'impoſſibilité d'un avenir vous ſoit démontrée? vous ne le prétendez pas. Je puis donc vous dire, après PASCAL, « qu'entre » vous, le ciel, l'enfer, ou le néant, il n'y a » que la vie qui eſt la choſe du monde la plus » fragile. A chaque inſtant la mort peut vous » mettre dans un état éternel de bonheur, de » malheur ou d'anéantiſſement. Rien de plus ter- » rible, & cependant rien de plus réel que cette

» alternative. Faites tant que vous voudrez les » braves, voilà la fin qui attend la plus belle vie » du monde. En vain en détourneriez-vous la » pensée, vous ne l'anéantirez point en n'y pen- » sant pas.

» Ce doute est d'une terrible conséquence; ainsi » la raison vous fait un devoir indispensable de » chercher à en sortir. Douter en pareille matiere, » & ne pas tâcher de s'instruire, est tout à la fois » bien fou & bien malheureux; mais vivre ainsi » tranquille, & en faire vanité, est un excès d'une » extravagance que rien ne pourroit qualifier. » Je ne puis donc vous soupçonner de pousser l'aveuglement à ce point.

CHAPITRE II.

Existence de Dieu, preuves métaphysiques.

Celui qui a pu dire dans son cœur, & faire répéter à son esprit ces étranges paroles, *Il n'y a point de Dieu*, n'est parvenu à cet excès de délire, qu'après avoir travaillé long-tems à émousser un sentiment intérieur que sa raison secondoit. Il a fallu qu'il fermât, pendant plusieurs années, les yeux sur l'univers & sur lui-même, pour tâcher

d'oublier les traces de la Divinité dont il y avoit vu l'empreinte. Il a donc réſiſté à la vérité connue, & il réſiſtera, à plus forte raiſon, à des preuves plus raiſonnées que ſenties. Il eſt donc inutile d'eſſayer de le convaincre.

Cependant, comme en jugeant ainſi les infortunés qui méconnoiſſent leur Auteur, il eſt poſſible que je me trompe ſur quelques-uns d'entr'eux, je vais faire ce que je ferois ſi je penſois autrement de leurs diſpoſitions. Je vais démontrer une vérité qui n'a beſoin d'aucune preuve.

Puiſſé-je en ce moment ne pas vous rebuter, vous à qui je deſtine cet écrit ! Habitués au ſtyle harmonieux & facile de la belle littérature, vos oreilles délicates vont être bleſſées par le ſon dur des termes que je ſuis forcé d'employer & de répéter à chaque ligne dans une preuve métaphyſique de l'exiſtence du SOUVERAIN ÊTRE. Les démonſtrations de ce genre ne ſont pas néceſſaires à toutes ſortes de lecteurs; mais il en eſt qui les exigent. Si vous n'êtes pas de ce nombre, & ſi deux pages de raiſonnemens un peu abſtraits vous déplaiſent, négligez-les ; paſſez à des preuves moins éloignées de vous, plutôt que de rejetter un ouvrage qui peut vous être utile.

Je ſens, je penſe, je doute. J'exiſte donc, & j'ai par conſéquent une maniere d'exiſter.

Cette maniere d'exiſter n'eſt pas eſſentiellement

déterminée. Ceci m'eſt d'une évidence immédiate; car la ſucceſſion continuelle de mes ſenſations & de mes idées annonce en moi des changemens incompatibles avec l'immutabilité.

Mais ſi ma maniere d'être n'eſt pas eſſentiellement déterminée, mon exiſtence ne l'eſt pas non plus : car je ſuppoſe mon exiſtence déterminée eſſentiellement; dès-lors il en ſera de même de ma maniere d'être, & il m'eſt facile de me le prouver. Pour me donner à moi-même une détermination quelconque, ou, pour la recevoir des êtres circonvoiſins, il faudroit que j'en euſſe déja une, puiſqu'il faudroit que j'exiſtaſſe déja, & je ne pus jamais exiſter ſans une maniere d'être. Cette premiere maniere d'être métaphyſiquement antérieure à toute autre, viendroit donc de ma nature même; elle me ſeroit donc eſſentielle.

Cependant je viens d'être forcé de convenir que ma maniere d'exiſter n'étoit pas eſſentiellement déterminée; mon exiſtence ne l'eſt donc pas non plus. Il eſt donc néceſſairement une cauſe de mon exiſtence & de celle des autres êtres que j'apperçois autour de moi, & dont la collection eſt ce que je nomme l'univers.

Cette démonſtration de l'exiſtence de la cauſe premiere eſt directe; & elle eſt rigoureuſe, puiſqu'elle ne ſuppoſe que ma propre exiſtence dont j'ai une certitude abſolue. Ceux qui n'ont pas la

riſible prétention de regarder l'exiſtence des corps comme incertaine, doivent trouver également rigoureuſe la preuve qui ſuit.

Je vois pluſieurs de ces êtres qui m'environnent, & qui ſont autant de portions de ce que j'appelle *matiere*, perdre & recevoir alternativement divers degrés de mouvement. Les nouveaux degrés qu'ils en reçoivent, ne ſont donc pas eſſentiels à la matiere, puiſque chacune de ſes parties peut les recevoir ou les perdre. S'ils ne lui ſont pas eſſentiels, elle ne les a donc pas d'elle-même, & par conſéquent elle les a reçus d'une cauſe qui n'eſt pas elle. Cette cauſe eſt donc un être néceſſaire, car il faut tôt ou tard que j'arrive à lui; à moins que je n'admette l'inſoutenable ſuppoſition d'une ſuite infinie de cauſes. Mais cette ſuppoſition eſt d'autant plus abſurde, qu'une telle ſérie ne ſeroit, à vrai dire, qu'un enchaînement infini d'effets ſans cauſe.

Cet être néceſſaire eſt donc la cauſe premiere univerſelle. Il a tout produit; ſans cette production, lui ſeul exiſteroit. Il eſt donc mon CRÉATEUR & celui de tout ce que je vois.

Mon CRÉATEUR!... Cette idée m'embarraſſe, elle paſſe mes conceptions..... Cependant ne l'ayant admiſe que ſur des preuves auxquelles ma raiſon ne peut ſe refuſer, il n'eſt pas en mon pouvoir de la rejetter. D'après la connoiſſance que j'ai de la foibleſſe de mes lumieres, je reconnois que

de ce que je ne comprends pas la création, il s'en faut bien que je puiſſe conclure ſon impoſſibilité. J'en dois inférer, que puiſque faire paſſer du *non-être* à l'exiſtence, eſt un acte de puiſſance inconcevable, la puiſſance de l'être néceſſaire qui a fait cet acte eſt donc ſupérieure à tout ce que je puis comprendre. Voilà la ſeule concluſion raiſonnable que je puiſſe tirer de l'étonnement où me jette l'idée de création.

Mais, outre cette TOUTE-PUISSANCE, quelle INTELLIGENCE! A meſure que je ſuis plus inſtruit, je découvre un plus grand nombre de *rapports* entre les parties de l'univers. J'y apperçois un *tout* compoſé d'une infinité de parties qui concourent toutes à un but commun, & ſont elles-mêmes chacune autant de *touts* particuliers (1). Cette convergence de tous les effets particuliers vers un effet général, réſultat d'un ſyſtême de *rapports* admirables, ne peut venir de la force même de ces *rapports*, car ils ne ſont pas eſſentiels à la matiere. Je vois les formes & les mouvemens changer & ſe balancer ſans ceſſe. Les formes & les mouvemens ſont donc *contingens*, & par conſéquent les *rapports* qui en réſultent le ſont de même (2). Ces *rapports* étant *contingens*, ont donc été *coordonnés* par l'être néceſſaire. Il eſt donc auſſi intelligent qu'il eſt puiſſant; il eſt à la fois cauſe *productrice*, *ordonnatrice* & *légiſlatrice*; en un mot, il eſt DIEU.

CHAPITRE III.

Exiſtence de Dieu. Autres preuves.

LE conſentement univerſel de tous les hommes, de tous les ſiecles & de tous les climats à croire l'exiſtence d'un DIEU, eſt une preuve puiſſante de la vérité qui a pu les réunir ainſi, eux qui d'ailleurs ne ſurent jamais être d'accord. L'uniformité de leur façon de penſer à cet égard, ne peut avoir ſa ſource que dans un principe inhérent, propre, commun à tous les hommes; dans un ſentiment intérieur & naturel. Elle ne peut venir d'aucune ſource changeante; elle ne peut tenir, ni à l'éducation, ni aux préjugés, ni aux paſſions, ni aux erreurs des ſens. Les paſſions & les ſens s'y oppoſeroient plutôt que de la favoriſer; & l'éducation, ainſi que les préjugés, variant ſelon les tems, les lieux, les mœurs & les gouvernemens, ne peuvent être l'origine d'une façon de penſer commune à tous les ſiecles & à tous les peuples. La nature ſeule a cette uniformité; je ne puis donc attribuer qu'à elle un ſentiment auſſi également répandu. Quelques ſauvages ſeuls paſſent pour lui avoir échappé; mais s'ils l'ont fait en effet, c'eſt parce qu'ils ſont dans

le cas des enfans. Le défaut d'exercice de leurs facultés intellectuelles les empêche d'entendre ce que la nature leur diroit comme aux autres, ſi leur raiſon étoit plus développée.

Les ennemis les plus déclarés de la Divinité, ſont convenus qu'il étoit impoſſible d'effacer du cœur humain ce ſentiment ſi univerſel. Mais s'il eſt ineffaçable, pourquoi donc s'obſtinent-ils à le combattre? Ils l'attribuent à la crainte. *Les anciennes révolutions de la terre*, diſent-ils, *ont fait éclorre ſes premiers Dieux, & de nouvelles révolutions en produiroient de nouveaux, ſi l'on oublioit les anciens. Des êtres ignorans, malheureux & tremblans, ſe feront toujours des maîtres*, ainſi parle, après LUCRECE, un des modernes partiſans de l'athéiſme. Ne pouvant ſe diſſimuler la force de la preuve que fournit ici l'accord univerſel des hommes de tous les ſiecles à reconnoître un DIEU, ils cherchent à l'éluder. Mais croient-ils qu'un raiſonnement mille fois détruit depuis qu'il a été mis au jour par le poëte ſophiſte qui le leur a ſuggéré, ait acquis ſous leur plume, quelques degrés nouveaux de ſolidité ou de vraiſemblance? A qui perſuaderont-ils jamais que la crainte ſoit une paſſion capable de produire une conviction auſſi univerſelle & auſſi conſtante que celle dont il s'agit? Examinons en peu de mots cette idée; mais en le faiſant, ne nous attachons pas aux tems obſcurs, & peut-être fabuleux qui nous

nous ſont inconnus ; ne nous fondons pas ſur ces anciennes révolutions du globe, dont nous connoiſſons ſi peu la matiere, les circonſtances, la continuité, la fréquence, le degré, & par conſéquent l'influence ſur les hommes de ce tems. Conſidérons l'eſpece humaine telle qu'elle eſt ſous nos yeux, & cherchons quels effets la crainte peut produire ſur elle.

Je vois d'abord que ce ſentiment, qui pourroit rappeller le ſouvenir de la Divinité à des hommes qui l'auroient oubliée, ne pourroit en faire naître l'idée à ceux qui ne l'auroient jamais eue. Je vois que les événemens phyſiques ne rappellent au GRAND ÊTRE, que ceux qui ont été précédemment frappés de la vérité de ſon exiſtence. L'infortune ne change rien à cet égard dans ceux en qui jamais les idées religieuſes ne furent vraiment empreintes. Quand les hommes gémiſſent, ou ont gémi dans le malheur, ſous un gouvernement dur & arbitraire, ils redoutent le maître cruel & deſpotique qui les y a plongés. Ils le redoutent, dis-je, parce qu'ils le connoiſſent. Mais le ſauvage libre au milieu des forêts, n'attribue point à un tyran les maux qui lui arrivent. La crainte eût-elle cet effet dans un certain nombre d'individus, elle ne le produiroit pas pour cela dans tous; parce que tous ne ſont pas mus de même par les mêmes reſſorts; tous ne ſont pas affectés de même par les mêmes

accidens. Ce qui peut inſpirer la terreur à quelques uns, ne l'inſpire pas à tous. Il eſt des ames fortes ſur leſquelles elle a peu de pouvoir; il en eſt de fieres qui luttent contre elle avec avantage; il en eſt de paiſibles, qui, ſans affectation ſtoïque, ſans oſtentation, ſans efforts apparens, conſervent leur raiſon, leur ſang froid au milieu des cataſtrophes les plus menaçantes.

Je n'en dis pas aſſez. Il eſt rare que les calamités changent les façons de penſer des hommes. Si les révolutions les plus tragiques & les plus effrayantes font cet effet ſur pluſieurs d'entre eux, elles ne le font pas ſur tous; & ſi elles le font ſur la plupart, l'influence n'en eſt pas de longue durée. Ils tendent toujours à revenir où leurs penchans les entraînent, c'eſt-à-dire, à leur premier repos, à l'état d'où la révolution les a tirés pour un tems. Le péril paſſé eſt bientôt un péril oublié; ou du moins il ne tarde pas à l'être dans un grand nombre d'individus plus mobiles, plus légers, plus changeans que les autres; & tôt ou tard ces derniers les imitent. Tous les hommes ne ſont pas nés avec une imagination vive & ardente, capable de ſe repréſenter un être fantaſtique, & de lui ſuppoſer de la réalité pour avoir le plaiſir de le craindre. D'ailleurs ce globe, dont ceux que je combats ici ſe plaiſent tant à exagérer les malheurs; ce globe ſur lequel on diroit, à les entendre, que nous ne marchons que ſur d'affreuſes ruines, & parmi de

triſtes débris, quoiqu'ils ſachent ſi bien y marquer tous leurs pas par des plaiſirs ; ce globe, dis-je, quelques révolutions qu'il ait ſubies, a joui, ou dans tout ſon enſemble, ou ſucceſſivement dans ſes portions les plus conſidérables, d'un repos de pluſieurs milliers d'années. Qu'eſt donc devenu, dans ces longs intervalles de paix & de tranquillité, ce prodigieux aſcendant de la terreur imprimée à ces eſclaves jadis ſi tremblans, aujourd'hui ſi confians, & vivant dans une ſi grande ſécurité? Qu'eſt devenue cette terreur elle-même qui avoit ſubitement électriſé toutes les têtes, comme ſi tous les hommes euſſent eu alors aſſez de liaiſon entre eux, pour que la même étincelle pût ſe communiquer à tous, & les affecter également? Pourquoi chercher à s'aveugler ainſi? pourquoi s'obſtiner à attribuer à un ſentiment particulier & paſſager, une perſuaſion univerſelle & conſtante? Non, la crainte n'eſt point notre paſſion dominante, elle n'eſt point parmi nous le ſentiment qui regne; les trois quarts de notre vie ſont livrés à des paſſions, à des ſentimens d'un autre genre. Elle n'eſt donc ni plus univerſelle, ni plus conſtante que les autres. Ce n'eſt donc pas à elle qu'on peut attribuer ſérieuſement la perſuaſion, le conſentement, l'accord de tous les peuples, de tous les ſiecles à croire à l'exiſtence d'un DIEU, malgré la variété que l'inconſtance, la bizarrerie, le caprice, l'irrégularité des

paſſions & des vices, des intérêts & des haines, des préjugés & de l'erreur ont toujours répandue ſur leurs autres opinions.

CHAPITRE IV.

Suite du Chapitre précédent.

LA preuve que nous venons de tirer du conſentement de tous les peuples du monde, eſt d'un grand poids, ſans doute; mais ſon effet augmente encore quand on remarque que ce qui nous eſt dit par cet accord de toutes les nations, nous eſt répété par celui de tous les objets qui nous environnent. Notre propre exiſtence, celle de l'univers, les cieux & la terre, la liaiſon des cauſes & des effets ſe réuniſſent pour nous annoncer la même vérité. Jettez ſeulement les yeux autour de vous; vous y verrez par-tout l'empreinte de la Divinité, ſi vous n'avez aucun intérêt ſecret à conteſter ſon exiſtence. On ſe prouve à ſoi-même celle du SOUVERAIN ÊTRE, comme celle des aſtres, en ouvrant les yeux. On voit ſon intelligence, non-ſeulement dans ces globes qui roulent majeſtueuſement ſur nos têtes, mais dans les animaux, dans les derniers des végétaux. « Quel eſprit ſain pourroit ne pas entendre le langage de toutes les créatures annonçant

» ainſi le SUPRÊME ARCHITECTE? Que de ſophiſ-
» mes ne faut-il pas entaſſer pour méconnoître l'har-
» monie des êtres (*a*)?

» Tu crois, peut-on dire à chaque homme avec
» Platon, que j'ai de l'intelligence, parce que tu
» vois dans mes actions de l'ordre, des rapports
» & une fin. Il y en a mille fois plus dans l'ar-
» rangement de ce monde; juge donc qu'il eſt ar-
» rangé par une intelligence ſuprême. On n'a ja-
» mais répondu à ce peu de mots, que par des
» ſuppoſitions puériles. Perſonne n'a jamais été
» aſſez abſurde pour nier que la ſphere d'Archi-
» mede fût l'ouvrage d'un géometre; elle n'eſt ce-
» pendant qu'une image très-imparfaite de l'im-
» menſe ſphere du monde. Comment donc oſer
» ſuppoſer que l'original eſt l'effet du haſard, quand
» on avoue que ſa foible imitation eſt l'ouvrage
» du génie (*b*)?

Nier les *cauſes finales*, dire que les yeux n'ont pas été faits pour voir, quoique ces inſtrumens dioptriques ſoient ſi ſavamment adaptés à cet uſage, qu'après DESCARTES & NEWTON, l'on ignoroit encore pourquoi ils étoient compoſés de trois humeurs de différentes denſités (*c*); dire que les

(*a*) Emile.

(*b*) M. de VOLTAIRE. IIIe. Lettre de Memmius à Cicéron.

(*c*) Le profond EULER a ſenti ou deviné le premier l'uſage & le beſoin

poumons n'ont pas été faits pour reſpirer, l'eſtomac pour digérer, & les dents pour ſuppléer à ce qui manque aux eſtomacs plus membraneux que muſculeux (*a*); dire que nous n'avons pas un goſier & les cordes de FERREIN pour former des ſons, des oreilles pour les entendre, des nerfs pour ſentir, des muſcles artiſtement combinés pour mouvoir nos membres, des mains pour ſaiſir & palper, & des pieds pour marcher, ce ſeroit renoncer aux notions les plus communes, raiſonner comme le feroit l'ignorance la plus groſſiere, ſe mettre au niveau de ces ſauvages qu'on dit n'avoir aucune idée de la Divinité.

Mais, d'un autre côté, reconnoître les *cauſes finales*, & ne pas appercevoir derriere elles celui qui s'eſt propoſé ces fins dans la ſavante ſtructure des machines, ce ſeroit abuſer des termes, & ſe jouer de ceux qui les emploient; ce ſeroit oublier qu'une fin ſuppoſe une intention, & que l'intention eſt une opération d'un Etre intelligent.

Voilà donc les créatures, conſidérées comme agens phyſiques, d'accord avec tous les peuples

---

de ces milieux différemment réfringens, pour empêcher l'aberration de la lumiere & la décompoſition de ſes rayons.

(*a*) Ceux d'entre les animaux qui ont des eſtomacs plus muſculeux que membraneux, n'ont pas été munis de ces inſtrumens de la maſtication dont ils n'ont pas beſoin.

pour m'annoncer le CRÉATEUR, la PUISSANCE, l'INTELLIGENCE INCRÉÉE. Mais ſi je conſidere ces mêmes peuples, & les individus qui les compoſent, je vois que l'intérêt commun de tous, & l'intérêt particulier de chacun d'eux, exige encore l'exiſtence d'un DIEU. S'il n'en eſt point, l'homme n'a pas de maître ; & s'il n'a pas de maître, pourquoi ſe gêneroit-il ? Qu'on m'aſſigne un motif qui pût alors déterminer l'homme à fuir le vice, à pratiquer la vertu. Que dis-je ? il n'exiſteroit alors ni vice ni vertu, parce qu'il n'exiſteroit plus de devoir. Les loix de l'ordre & la loi naturelle ne ſont plus alors de vraies loix, parce qu'une loi ſuppoſe un légiſlateur & des ſujets. Elles ne ſont plus que des abſtractions de notre eſprit, le réſultat de la combinaiſon de certaines idées ; on ne peut pas plus leur donner le nom de loix, qu'on ne peut le donner aux vérités géométriques. Pourquoi préférerois-je ces prétendues loix à mes deſirs & à mon intérêt ? Qui a le droit de m'y obliger ?

Me direz-vous qu'alors l'intérêt particulier, ſouvent inſéparable de l'intérêt général, nous ſerviroit de loi, & nous détourneroit, par égard pour nous-mêmes, de ce qui peut nuire aux autres ? Quoi ! il nous en détourneroit dans les ténebres & ſans témoins ? Empêcheroit-il l'ami perfide de nier & de retenir un dépôt précieux ? m'empêcheroit-il d'abuſer de votre confiance, quand je ſuis

ſûr que vous n'examinez rien après moi, & que mon infidélité dans une certaine occaſion ne peut me nuire près de vous? empêcheroit-il le fainéant pauvre ou avide, mais vigoureux & cruel, qui eſt ſûr de n'être vu de perſonne, d'aſſaſſiner le foible pour avoir ſa dépouille? & d'ailleurs, ne s'agit-il plus entre nous que de ſûreté d'une part, & d'impunité de l'autre? Ce qui eſt bon, honnête, vertueux, n'eſt-il plus rien à nos yeux? Telles ſeroient cependant les ſuites de l'Athéiſme!

Si tous ſes partiſans n'en tirent pas ces affreuſes conſéquences, c'eſt que parmi eux il en eſt qui ont conſervé un fond d'honnêteté qui leur fait illuſion; qui peut avoir échappé en eux à cet horrible ſyſtême, mais qui ne lui échapperoit pas long-tems, ſi l'Athéiſme ſe répandoit jamais aſſez pour s'affermir dans ſes principes, en devenant l'héritage de quelques familles pendant pluſieurs générations. Qui pourroit ſe fier à des hommes qui ne peuvent plus avoir d'autre loi que leur intérêt, & qui ont eu le tems de ſe familiariſer aſſez avec cette maxime, pour n'en plus rougir & ſe l'avouer à eux-mêmes? Pourquoi ceux qui penſent ainſi, écouteroient-ils aucuns remords? Ce reproche intérieur n'étant plus pour eux une faveur, un avertiſſement du SOUVERAIN JUGE qui veut les détourner du mal, il ne peut plus être à leurs yeux que l'effet d'un vain préjugé. Et leur raiſon leur dit

d'étouffer ce préjugé, puiſqu'il ne leur fait éprouver qu'un ſentiment incommode, & qu'ils n'ont aucun motif de ſouffrir ce qui les gêne quand ils peuvent l'écarter.

Ces mêmes vérités peuvent ſe préſenter ſous un autre point de vue qui n'eſt pas moins frappant (*a*). S'il eſt vrai qu'il n'y ait point de DIEU, dès-lors la bonne foi, la probité, la juſtice, la reconnoiſſance, la fidélité, la tempérance, le bon uſage de la raiſon, l'empire ſur les paſſions, l'obéiſſance volontaire à l'autorité légitime, tout ce qui éleve l'homme au-deſſus des animaux, tout ce qui eſt beau, noble, utile, ſera le partage des hommes qui ſont dans l'erreur, puiſque c'eſt là naturellement le partage de tous ceux qui croient qu'il eſt un DIEU. Au contraire, la licence, l'injuſtice, la mauvaiſe foi, l'acception des perſonnes, l'hypocriſie, les paſſions, l'abus de la raiſon, l'eſprit d'indépendance, tout ce qui peut troubler les ſociétés & les états, tout ce qui peut dégrader l'homme, le rapprocher des brutes, l'abaiſſer même quelquefois au deſſous de leur ſage inſtinct, tout ce qui eſt vil, dangereux & nuiſible aux autres, ſera le partage de ceux qui ont la vérité de leur côté, puiſque c'eſt-là l'apanage naturel de ceux qui croient que DIEU n'exiſte pas.

(*a*) ABBADIE les a déja enviſagées de cette maniere.

Ainſi l'erreur produit tout le bien ici bas, & c'eſt la vérité qui y produit tout le mal!... O vérité! précieux objet des recherches du ſage, qu'es tu donc déſormais? L'erreur eſt mille fois préférable à toi; ſes partiſans ſont des ſages; ce ſont des hommes utiles, & les tiens ſont des inſenſés, des hommes dangereux!

Qu'ajouterois-je à cette réflexion? Quoique de prétendus Philoſophes n'épargnent pas les injures dans les accès de leur zele irreligieux, il faut convenir que cette maniere de réfuter n'eſt pas philoſophique; abſtenons-nous-en donc. Cependant comment qualifier des ſyſtêmes ſi oppoſés, je ne dis pas à toute Philoſophie, mais aux lueurs les plus communes du bon-ſens? Pourroit-on ſoutenir ces inepties? Non; on oſe rarement s'en charger; mais on oſe tous les jours, du ton habile & myſtérieux d'un homme qui ne dit pas tout ce qu'il ſait, établir des doutes dont elles ſont le réſultat.

CHAPITRE V.

Néceſſité d'une Religion.

CROIRE l'exiſtence d'un DIEU, & ſe contenter de voir en lui l'Etre néceſſaire, le Créateur, l'Ordonnateur & le Légiſlateur de la nature, ſans examiner ce qu'il eſt pour l'homme en particulier, ce ſeroit ſe borner à une vérité ſtérile. Souvenons-nous que nous ſommes des êtres intelligens, avec leſquels dès-lors la Divinité a établi des relations qui doivent régler notre maniere d'être envers elle.

En effet, nous avons vu dans le GRAND ETRE une INTELLIGENCE SUPRÊME. Or, une intelligence ſuprême a dû néceſſairement, dans la production des divers êtres, agir pour des fins déterminées, & approprier à ces fins les moyens les plus convenables. Cette intelligence conſidérée ſous ce point de vue eſt ce que nous nommons SAGESSE dans le SOUVERAIN ETRE.

Cette ſageſſe ne peut pas ne pas le conduire, envers ſes créatures ſenſibles & intelligentes, d'une maniere conforme à la tendance irréſiſtible qu'il leur a donnée vers le bonheur. L'intelligence ſuprême, conſidérée comme ayant cette conformité

avec le deſir inné de notre bonheur, eſt ce que nous nommons, en DIEU, BONTÉ. Il eſt donc néceſſairement auſſi BON, auſſi SAGE, qu'il eſt INTELLIGENT.

Par ſa ſageſſe, il n'a pu agir que pour une fin digne de lui, par conſéquent pour lui-même, aucune autre fin ne pouvant être digne de ce grand Etre; &, par ſa bonté, il veut notre bonheur. Il nous a donc créés, d'abord pour lui, & enſuite pour nous rendre heureux. Nous n'appartenons donc pas à un Etre qui, nous ayant une fois donné l'exiſtence, ne ſoit plus rien pour nous. Mais comment nous acquitter envers lui des devoirs qui réſultent de tout ce qu'il eſt à notre égard? L'enſemble des moyens que l'on peut employer pour s'acquitter de ces devoirs, compoſe ce qu'on appelle une Religion.

Tous nos hommages ſont dus à DIEU comme Créateur & Conſervateur; & il faudroit être imbécille pour croire qu'on peut ſe diſpenſer de les lui rendre, ſous prétexte qu'il n'en a nul beſoin, & qu'ils ne peuvent importer à ſon bonheur. Sans doute il ne peut en avoir nul beſoin; mais il les exige néceſſairement, parce qu'il ne peut pas ne pas vouloir ce qui eſt dans l'ordre, & qu'il eſt dans l'ordre que des créatures intelligentes ſoient reconnoiſſantes envers la main libérale de qui elles tiennent tout ce qu'elles ont; envers l'Etre

puiſſant & bon qui les a créées pour les rendre heureuſes.

N'eſt-il pas évident que de telles créatures ſoutiennent, avec le ſouverain Etre, des rapports d'un ordre bien ſupérieur à ceux qui ont lieu entre lui & les ſubſtances inanimées, qu'il n'a pas jugé à propos de rendre capables des mêmes relations? N'eſt-il pas dans l'ordre que tout être intelligent ſe conduiſe conformément à tous les rapports qu'il ſoutient? Il eſt donc dans l'ordre que la créature, capable d'aimer & de reſpecter, aime & reſpecte ce qui eſt aimable & reſpectable par excellence. Il eſt donc dans l'ordre qu'elle aime & reſpecte ſon Créateur, ſon Maître, celui qui veut ſon bonheur; qu'elle aime & béniſſe l'ETRE BIENFAISANT qui l'a élevé à un rang ſi ſupérieur à celui de tant d'autres êtres; ſans qu'elle ait pu rien faire pour le mériter; qu'elle ait pour lui les ſentimens de reconnoiſſance & de confiance qui lui ſont dus à tous ces titres; qu'elle penſe ſouvent à lui, parce qu'il eſt impoſſible de reſpecter, d'aimer, d'être reconnoiſſant, d'être animé de confiance, & de ne point penſer à celui qui doit être l'objet de ces ſentimens. Delà la néceſſité rigoureuſe, métaphyſique, éternelle & indiſpenſable d'une *Religion.*

Je dis plus. Tout être qui doit à un autre des ſentimens de reſpect, d'amour, de reconnoiſſance & de confiance, lui en doit auſſi des témoignages,

ſans quoi ces prétendus ſentimens, n'ayant jamais rien d'effectif & d'actuel, ſeroient réduits à une exiſtence idéale. Mais ces témoignages doivent néceſſairement être proportionnés à la maniere d'exiſter de celui qui les rend ; ſans quoi, en les rendant, il ne ſe conformeroit pas à toutes ſes relations. L'être mixte, l'être qui n'eſt point un pur eſprit, & qui vit en ſociété, devant à ſon Créateur des témoignages de reſpect, d'amour & de reconnoiſſance proportionnés à ſa maniere d'exiſter, lui en doit donc des témoignages extérieurs. Il doit montrer à ſes ſemblables ſes ſentimens envers l'Etre puiſſant & bon duquel émane tout ce qu'ils ont de vie, de volonté, d'intelligence. Bien loin d'être porté à renfermer ces mouvemens dans le fond de ſon cœur, il les fera éclater au dehors, ne fut-ce que pour les exciter dans les autres. Delà la néceſſité d'un *Culte*.

CHAPITRE VI.

Conſidérations ſur l'Immmortalité de l'Ame.

SI l'ETERNEL, devant qui les années & les ſiecles s'écoulent ainſi que des inſtans, veut, comme nous l'avons vu, rendre l'homme heureux, il n'a pu le deſtiner à un bonheur auſſi court que la vie. Cette vie, réellement ſi courte, durât-elle même des millions de ſiecles, ne ſeroit rien à ſes yeux. Comment donc auroit-il borné à quelques années ſes vues ſur un de ſes plus parfaits ouvrages?

Mais, indépendamment de la briéveté d'un bonheur réduit à la durée de la vie, ce GRAND ÊTRE ſi puiſſant & ſi ſage, à qui les plus grands effets ne coûtent que le vouloir, a bien mal rempli ſes vues, ſi, en nous plaçant ſur la terre, il a voulu nous y rendre heureux! Eſt-il en effet ici bas un bonheur véritable? S'il s'y trouve quelques plaiſirs, ils y ſont bien épars pour pouvoir y former un état de bonheur! Ne ſemblons-nous pas plutôt être en ce monde pour ſouffrir? » Toutes les par-» ties de notre corps ſont capables de douleur, » & très-peu le ſont de plaiſir; encore n'en peu-» vent-elles recevoir que d'une ou deux ſortes; » mais elles peuvent toutes reſſentir un grand

» nombre de différentes douleurs. Le plaiſir ne » peut durer long-tems, ni recommencer à cha- » que inſtant ; les douleurs au contraire durent » quelquefois beaucoup, & reviennent aiſément. » La douleur eſt capable d'une intenſité plus grande » que le plaiſir. Elle vient d'elle-même, tandis » que le plaiſir s'achete; il n'eſt jamais pur, & » ſouvent la douleur eſt très-complette (*a*).

Il n'eſt preſque point de plaiſir vif qui n'ait été précédé du deſir, & les deſirs ſont des peines. Il n'eſt point de ſatisfaction qui, ſi rien de nouveau n'en réveille le goût, ne finiſſe par être inſipide. Si je combats mes paſſions, je vis dans un état de guerre incompatible avec le bonheur. Si je les ſatisfais, elles deviennent inſatiables, & je me trouve dans l'impoſſibilité de les aſſouvir. Elles me ſont, de tous ceux qui ambitionnent les mêmes objets que moi, autant d'ennemis; elles ruinent ma ſanté & ma fortune; elles m'inquietent, elles me tyranniſent; en un mot, elles nuiſent encore plus à mon bonheur, que n'auroient pu lui nuire les combats qu'il m'en eût coûté dans les commencemens pour les aſſervir. Quelques ſuccès que j'obtienne, une contrariété, un contre-tems, une privation, une infirmité, un rien enfin ſuffit pour altérer mon frêle bonheur. L'imagination ſe

(*a*) Analyſe de CHARRON.

mêlant

mêlant ſouvent de mes affaires, malgré moi, ne fait quelquefois qu'empirer mon état, ou en exagérant mes maux à mes yeux, ou en y diminuant mes biens, ou en me faiſant négliger ce que j'ai pour me faire courir après ce que je n'ai pas. Elle me fait oublier le préſent dont je pourrois jouir, pour m'élancer avec impatience vers l'avenir qui n'eſt pas encore en mon pouvoir; ce n'eſt rien encore.... mais il faut que je me hâte vers mon but.

Tout ce que je viens de vous rappeller, lecteurs, regarde les plus heureux d'entre vous; que dirois-je, ſi, au lieu de repréſenter votre état, j'entreprenois de peindre celui des malheureux? Ah! c'eſt à leur vue ſur-tout, qu'il eſt évident que celui qui peut tout, qui peut, par conſéquent rendre l'homme heureux, & qui veut le faire en effet, auroit établi un autre ordre de choſes, s'il eût voulu placer notre bonheur ici bas. Combien ſeroit-il donc abſurde d'imaginer que cet Être puiſſant, ſage & bon, qui pouvoit ſi facilement remédier aux maux de ſes créatures, ne l'eût pas fait, ou en rendant leur ſort plus heureux ſur la terre, ou en prolongeant leur exiſtence au-delà de cette courte vie?

Mais ce n'eſt pas tout encore : cette abſurdité n'eſt rien près de celle que je découvre. Si j'examine quels ſont parmi les habitans de la terre ceux

qui en goûtent le plus les douceurs, ceux qui jouissent le plus de ses plaisirs, je vois que ce sont communément ceux qui s'écartent le plus des loix de l'ordre éternel; ceux qui rendent le moins à leur Créateur & à leurs freres, ce qu'ils doivent à ce grand Être & à leurs semblables; ceux qui n'ont presque d'autre regle que leur intérêt propre & leurs desirs déréglés; tandis que je vois gémir, ou dans la misere & l'oppression, ou dans les chagrins & les revers, ou dans l'obscurité & le mépris, ou dans les maladies & les douleurs, ceux qui, par leurs vertus, semblent devoir attirer sur eux des regards de complaisance de la part du Dieu sage & bon. Seroit-il donc possible que la vertu fût plus maltraitée que le vice par l'Être, auteur de l'ordre, qui approuve aussi nécessairement l'une, qu'il déteste nécessairement l'autre? Non, cet horrible blasphême ne souillera point ma pensée... Non, le crime ne restera point impuni (3), & la vertu demeurera moins encore sans récompense. Cette vie n'est que le tems des épreuves, & c'est pour cela qu'elle est si courte & si traversée. Le tems de mériter des récompenses, & celui de les goûter, ne peuvent être le même. L'un doit succéder à l'autre; il faut courir avant d'obtenir le prix de la course. Un nouvel état doit donc suivre la mort, & L'AME EST IMMORTELLE. Vérité sublime, douce & consolante, qui éleve l'humanité,

qui soutient la foiblesse, qui effraie le vice & encourage la vertu! . . . .

Le tems fuit, ô mon fils ! Les années retombent en foule dans les sombres abîmes de l'éternité; le songe de la vie s'écoule avec la rapidité de l'éclair. Prends courage encore un instant, & tu vivras. Le juste & le méchant vont être remis à leur place, & l'homme de bien s'applaudira de ses privations & des violences qu'il s'est faites. As-tu donc pu croire un instant que l'ÊTRE SAGE pût n'être pas l'ÊTRE JUSTE, & que, sous son empire, le vice essentiellement ennemi de l'ordre, le vice qui confond tout, & contrarie sans cesse les rapports nécessaires, éternels, immuables, établis entre les êtres, conduisît à la même fin que celle à laquelle mene l'aimable vertu, la vertu qui se conforme à tous les rapports des êtres avec leur AUTEUR, & avec les êtres subalternes?

Ah! tu n'avois jamais réfléchi, ni sur la nature de ce GRAND ÊTRE, ni sur la tienne! tu n'avois jamais fait attention à ces désirs insatiables, à cette inquiétude qui te fait toujours soupirer après d'autres objets que ceux auxquels tu viens de parvenir ! Pourquoi ta nature seroit-elle de n'être jamais satisfait ici bas, si cette terre devoit être ta derniere demeure ? Pourquoi de fausses jouissances, des satisfactions bornées, des plaisirs grossiers, des succès éphémeres laisseroient-ils toujours ton cœur vide

& mécontent, ſi tu n'étois pas appellé à un bonheur plus vrai, plus complet & plus durable? La nature SIMPLE d'un être penſant, dont le MOI toujours unique, même quand les idées & les ſenſations ſont multiples (*a*); cette *ſimplicité* ſi éloignée de la compoſition de la matiere, dont la plus petite portion a néceſſairement une droite eſſentiellement diſtinguée de ſa gauche, & où par conſéquent il ne peut ſe trouver aucune *unité individuelle;* cette ſimplicité, dis-je, ſi peu faite pour la deſtruction, qu'elle n'en contient aucun principe, ne devoit-elle pas te faire venir à l'eſprit l'idée de ton immortalité? La réunion des hommes inſtruits, des philoſophes, des ſages, des gens de bien, des nations policées de tous les tems, de tous les lieux, de toutes les Religions; leur concert à embraſſer cette croyance conſolante, ne devoit-il pas achever de te porter à l'embraſſer?

Mais ce DIEU ſage, qui a donné aux hommes tant de moyens de parvenir à la connoiſſance de cette vérité, qui l'a rendue ſi deſirable à l'homme vertueux, paſſe pour avoir fait plus encore. Il a établi, dit-on, une Religion dont elle eſt un des principaux dog-

(*a*) Nos ſenſations & nos idées ſont ſouvent multiples. Je vois & je palpe; ou je flaire & j'entends au même inſtant. Je juge; je compare donc au moins deux idées; ce qui ſuppoſe leur perception ſimultanée dans le même MOI unique & *individuel*, qui les perçoit en même tems qu'il juge de leur rapport.

mes ; & c'eſt de cette Religion que nous devons déſormais nous occuper. Cependant, avant de commencer nos recherches ſur cet important ſujet, diſons quelques mots de ces recherches mêmes.

CHAPITRE VII.

Recherche de la vraie Religion.

EN vous parlant de l'importance du ſujet qui nous occupe, j'ai dû vous placer entre l'anéantiſſement & un bonheur ou un malheur éternel. Mais maintenant il ne s'agit plus d'anéantiſſement ; l'idée de cette triſte reſſource vient de vous être préſentée ſous un point de vue qui doit vous empêcher d'y mettre votre confiance. Si vous ne devez jamais ceſſer d'être, une éternité de bonheur ou de malheur ſera la récompenſe ou la peine de votre conduite ſur la terre. Si vous avez rendu à l'ÊTRE SUPRÊME & à vos ſemblables, ce que vous leur devez ; ſi vous vous êtes conformé exactement aux relations qu'il a bien voulu établir entre vous & lui, entre vous & ſes autres ouvrages, une éternité de bonheur ſera le terme de votre courte vie.

Mais ici ne précipitons rien. Bornés comme nous le ſommes, nous ne devons prononcer & décider qu'en tremblant dans un ſujet où il s'agit de l'ÊTRE

INFINI, & de ce que nous lui devons. Souverainement maître de ſes créatures, il a pu exiger d'elle ce qu'il a voulu. S'il en a exigé quelque choſe de plus que ce qui nous eſt naturellement connu par quelques-unes de nos relations avec lui; s'il a manifeſté aux hommes quelque volonté particuliere, ils doivent s'y conformer. Ceci devient donc une *queſtion de fait*. Il ne s'agit plus maintenant de raiſonner ſur l'ordre eſſentiel, ni ſur des rapports connus. La métaphyſique ne peut plus être d'aucun ſecours; dès qu'il eſt queſtion d'un fait, il faut employer d'autres moyens. Si DIEU a parlé aux hommes autrement qu'il ne leur parle tous les jours, en leur intimant la loi que nous nommons *naturelle*, un événement auſſi grand a dû laiſſer des traces; il doit en exiſter des preuves. C'eſt à nous de les chercher.

Mais que dis-je? Ceux pour leſquels j'écris ne ſont pas dans le cas de faire cette laborieuſe recherche. Vivant au milieu d'une ſociété nombreuſe & ancienne, qui ſe dit dépoſitaire de la parole de l'ÊTRE SUPRÊME, qu'ils s'inſtruiſent des motifs ſur leſquels cette ſociété appuie ſes ſublimes prétentions. Nés, élevés, nourris dans le ſein même du Chriſtianiſme, ſerions-nous excuſables ſi nous négligions d'étudier les preuves ſur leſquelles il ſe fonde? Ces preuves ont paru ſolides à quantité de Philoſophes & d'hommes éclairés parmi les Payens.

Elles ont converti les POLYCARPE, les IGNACE, les IRÉNÉE, les JUSTIN, & tant d'autres témoins des miracles & des vertus des premiers Disciples. Dans ces derniers tems elles ont frappé les PASCAL, les NEWTON, les EULER, les BOERHAAVE, les HALLER, & beaucoup d'autres hommes de génie; elles frappent encore aujourd'hui une infinité d'hommes raisonnables & vertueux. Comment pourrois-je donc les dédaigner assez pour ne pas prendre la peine de les approfondir? Sous quel prétexte ceux qui négligent de le faire, pourroient-ils s'en dispenser?

Les circonstances mêmes dans lesquelles le Christianisme a paru, ne doivent-elles pas rendre son établissement assez intéressant aux yeux de tous les sages, pour les porter à en étudier les principes? Le coup d'œil le plus superficiel sur l'antiquité, les engageroit à ce travail. Ils verroient qu'il y a presque toujours eu des écoles de Philosophie; mais qu'aucune d'elles n'a jamais professé hautement l'existence d'un DIEU UNIQUE; que les Philosophes particuliers, qui ont été intérieurement convaincus de cette vérité, ne l'ont enseignée qu'à voix basse & à demi-mot, craignant de choquer les idées du peuple, tandis qu'au contraire ceux d'entre eux, qui étoient ennemis de la Divinité, ont eu le courage de braver l'opinion publique, & d'enseigner ouvertement l'Athéisme,

le Matérialiſme, le Fataliſme, le Scepticiſme, le Cyniſme. Ils verroient que de cette conduite des Philoſophes il eſt arrivé que tous les peuples du monde, même les plus policés & les plus inſtruits, ſont reſtés plongés dans la plus groſſiere idolâtrie; qu'ils y vivoient encore il y a dix-huit cents ans; qu'on ne trouve que les Juifs qui aient connu le vrai DIEU; mais que cette nation, livrée d'ailleurs à la ſuperſtition, & plongée dans l'ignorance la plus profonde, montroit une invincible opiniâtreté dans les préjugés & les opinions les plus abſurdes. Cependant c'eſt *du ſein de ce furieux fanatiſme que la plus haute ſageſſe s'eſt fait entendre* (*a*); c'eſt d'un coin de la Judée qu'eſt ſorti l'homme extraordinaire qui a tout-à-coup éclairé le monde, & cet homme eſt le fondateur de la Religion chrétienne.

Comment des gens qui ont des prétentions à la Philoſophie, négligent-ils d'approfondir les circonſtances d'un auſſi grand changement dans les eſprits? Peut-être trouveroient-ils dans ces circonſtances mêmes les preuves de la Divinité de la doctrine qui a opéré cette inconcevable révolution.

Mais s'ils veulent apprécier ces preuves, qu'ils les examinent de bonne foi, & par conſéquent ſans craindre de les trouver ſolides; avec cette crainte,

(*a*) Emile.

jamais elles ne seroient suffisantes à leur gré. Qu'ils se souviennent que, pour être en état de juger, il faut renoncer à toute haine pour aucune des deux causes. Si la Religion chrétienne enseigne des choses incompréhensibles, que, sans s'arrêter à ce qu'ils ne peuvent concevoir, ils redoublent leur attention sur les preuves, ils en ont le droit, ou plutôt, c'est leur devoir; que leur critique en soit plus soigneuse & plus sévere; mais que de l'incompréhensibilité jamais ils ne concluent la fausseté. Si cette même Religion impose des devoirs, & contient des maximes de morale pénibles aux passions, qu'ils se tiennent sur leurs gardes; qu'ils craignent que ces passions, voulant s'ériger en juges dans leur propre cause, ne séduisent & n'aveuglent leur esprit. Une doctrine peut être gênante, & renfermer des mysteres, sans cesser d'être vraie. Parut-elle encore plus contraire à nos foibles lumieres, encore plus difficile à suivre, sans doute si elle vient de DIEU on ne peut refuser de s'y conformer. Je ne puis trop le répéter : ici la *question de droit* est absolument nulle, & tout se réduit à celle de *fait*.

Il seroit injuste d'oublier dans ces considérations ce qu'on dit & ce qu'on peut exiger des Chrétiens. Ils conviennent que leur Religion a un côté couvert d'épaisses ténebres; mais ils prétendent que, de l'autre, elle réfléchit la plus vive lumiere. En cela elle n'a rien qui doive choquer un esprit juste

& philoſophique ; tout eſt dans le même cas à notre égard. Je ne me laſſerai point de le dire & de le redire encore : Preſque toutes les vérités naturelles, quelques vérités géométriques mêmes, nous montrent une face claire, mais qui, en les rendant inconteſtables, n'empêche pas qu'il ne reſte un point de vue ſous lequel celui qui les enviſageroit, ſeroit tenté de les rejeter, ſi enſuite il ne portoit les yeux ſur la face éclairée. En un mot, les Chrétiens croient ce qu'ils ne conçoivent pas, & en cela ils reſſemblent à tous les ſavans ; ils croient ce qu'ils ne voient pas, mais ce dont ils prétendent cependant voir les preuves. Si ces preuves ſont des *preuves de fait*, elles ſont ce qu'il y a de plus approprié au commun des hommes. Cette maniere de décider les queſtions eſt bien plus sûre & beaucoup plus ſimple que celle qui conſiſteroit dans l'examen des dogmes. Cette derniere eſt remplie de ténebres; elle rendroit la queſtion interminable: elle eſt ſemée d'épines propres à écarter les eſprits les plus curieux. Hors de la portée des Philoſophes les plus profonds, comment ſeroit-elle praticable au commun des hommes ? Les *preuves de fait* au contraire ne ſuppoſent ni de ſublimes méditations, ni une pénétration d'eſprit extraordinaire. Elles ſont proportionnées à l'étendue de nos conceptions ; elles ſont fondées ſur des principes clairs & ſimples : l'évidence qui leur eſt propre, eſt d'un

genre auquel tout le monde eſt ſenſible, parce qu'il eſt analogue à notre maniere d'être en cette vie. Si les faits qui en ſont l'objet ſont préſens, pour en juger les ſens ſuffiſent à un homme qui n'a d'ailleurs que les lumieres les plus communes. S'ils ſont paſſés, une tradition authentique, conſtante, uniforme, peut les rapprocher de moi, de maniere à ne me laiſſer aucun doute; ſur-tout ſi des raiſonnemens clairs & ſimples me font voir que l'origine de cette tradition n'a pu être que dans la notoriété des faits; ſi je vois qu'ils étoient de nature à ne pouvoir donner lieu à aucune illuſion.

Mais avant d'examiner ſi la tradition & les témoignages qui atteſtent les faits du Chriſtianiſme, & ſi ces faits eux-mêmes ſont dans ce cas, pour procéder avec ordre, nous avons quelques queſtions incidentes à diſcuter: ce que nous ferons après l'expoſition des faits, ou plutôt du grand & principal fait auquel tous les autres ſe rapportent.

CHAPITRE VIII.

Fait fondamental du Chriſtianiſme.

LE premier pere commun ayant déplu à ſon Créateur, & le genre humain iſſu de cette ſource viciée, s'éloignant peu-à-peu de la loi naturelle, DIEU, diſent les Chrétiens, s'y choiſit une famille particuliere, avant que la maſſe fût entiérement corrompue. Il combla cette famille de ſes bénédictions, & la multiplia au point qu'elle devint bientôt un grand peuple. Mais ce peuple ne tarda pas à s'éloigner de ſon DIEU, comme les autres; il ſe laiſſa même aller pluſieurs fois juſqu'à adorer les ouvrages de ſes mains.

Cependant DIEU lui avoit donné ſa loi, & à ce bienfait il avoit ajouté celui de lui promettre, & à tous les hommes, un RÉPARATEUR tiré de la race privilégiée de JUDA, un des Patriarches, c'eſt-à-dire, du chef d'une des tribus qui compoſoient ce même peuple. Cette nation ainſi devenue l'héritiere des promeſſes, n'en étoit pas plus fidelle. DIEU la rappella ſouvent à lui par des miracles & des punitions éclatantes; de nouvelles révoltes ſuivirent toujours de près ſon retour à lui. Il ſuſcita ſouvent au milieu d'elle des hommes extraor-

dinaires qu'il anima de ſon eſprit, qui annoncerent le Dieu terrible aux impies, & entretinrent ſur-tout le ſouvenir & l'attente du Réparateur qu'il devoit donner au monde. Ce Réparateur, dans leur langage, ſe nommoit le MESSIE, c'eſt-à-dire, l'ENVOYÉ : il devoit être, en effet, l'Envoyé par excellence. Les hommes qui l'annonçoient ſe nommoient *Prophetes*, & pluſieurs d'entre eux fixerent le moment de ſa venue.

Quand les tems marqués par leurs oracles, les tems aſſignés dans les décrets éternels, les tems deſirés furent enfin accomplis, HÉRODE regnant en Judée pour les Romains, ſous l'empire d'AUGUSTE, il parut dans ces contrées un homme extraordinaire. Il ſe diſoit né à Béthléem où devoit naître le MESSIE ; il prétendoit être de la tribu & de la famille dont cet illuſtre perſonnage devoit être iſſu. Il paroiſſoit ſaint par ſa doctrine, par ſa morale, par ſon zele, par ſa patience & ſa douceur envers ſes plus furieux ennemis. Il ſe diſoit l'ENVOYÉ même, & l'on aſſure qu'il le prouva par des œuvres admirables, & que ſa vie ne fut qu'un tiſſu de prodiges. Il n'eut cependant d'abord qu'un petit nombre de diſciples, encore étoient-ils la plupart des gens de la lie du peuple. Il leur prédit que ſes ennemis le feroient mourir ; mais il ajouta qu'il ſe reſſuſciteroit, & que reſſuſcité, il attireroit tout à lui. Ses ennemis le firent mourir

en effet, & ſes diſciples annoncerent qu'il étoit reſſuſcité deux jours après; qu'ils l'avoient vu & touché pluſieurs fois, qu'il leur avoit parlé, qu'il avoit mangé avec eux, & qu'il étoit vraiment l'ENVOYÉ, le FILS DU TRÈS-HAUT. Ils prouverent, ajoute-t-on, la ſolidité de ces prétentions, en faiſant, en ſon nom, des œuvres auſſi évidemment merveilleuſes que les ſiennes, & ils ſoutinrent leur témoignage, juſqu'à s'expoſer aux plus grands dangers & à la mort même, plutôt que de renoncer à publier la doctrine de leur Maître.

Ils continuerent à la répandre; &, malgré leur ignorance, malgré la haine & le mépris que l'on avoit pour eux, malgré le dénuement de reſſources, de moyens, d'appuis & de ſecours humains, ils parvinrent à faire un nombre incroyable de proſélytes. Ils parvinrent à faire ce que tous les Philoſophes enſemble n'avoient oſé même entreprendre, à opérer une révolution prodigieuſe dans l'univers, à renverſer les idoles dans preſque tous les pays connus, & à faire adorer, à la place de ces ſimulacres célebres, leur Maître crucifié.

Tel eſt, en peu de mots, le fait fondamental du Chriſtianiſme : c'eſt ce fait qui eſt la baſe de la révélation. JESUS, dit de Nazareth, crucifié à Jéruſalem ſous le regne de TIBERE, étoit véritablement envoyé de DIEU aux hommes; voilà ce dont nous devons diſcuter les preuves. Si ſon

divin meſſage eſt ſolidement prouvé, dès-lors toute ſa doctrine eſt divine, ſa religion vient du ciel, ſes dogmes ſont l'objet de notre foi, le déïſme eſt anéanti, l'incrédulité eſt confondue, le Chriſtianiſme eſt juſtifié ; & malheur à quiconque, inſtruit des preuves qui l'établiſſent, s'obſtineroit encore à le combattre !

CHAPITRE IX.

Du genre de preuves dont on prétend appuyer le fait fondamental du Chriſtianiſme.

UNE Religion, vraie ou fauſſe, qui enchaîne les paſſions & condamne les plaiſirs ſenſuels, a dû dans tous les tems avoir beaucoup d'ennemis. Auſſi a-ce été là le ſort du Chriſtianiſme dans tous les ſiecles. Les CELSE, les PORPHYRE, les IAMBLIQUE, les EUNAPE, les JULIEN ſe ſont élevés avec chaleur contre les premiers Chrétiens, & l'écho de leurs voix retentit encore à nos oreilles; car la plupart des difficultés qu'objectent les incrédules de nos jours ont déja été propoſées par leurs fameux précurſeurs. Indépendamment des apologies par leſquelles des hommes très-inſtruits défendirent alors la cauſe du Chriſtianiſme, il exiſte un nombre d'ouvrages modernes dans leſquels on trouve ſes

preuves exposées avec force, & réunies avec autant d'ordre que de clarté. Mais peut-être ces derniers écrits ne conviennent-ils qu'à des personnes auxquelles ils sont presque inutiles. La plupart des hommes qui auroient besoin de les étudier ne les lisent point; & à quoi sert le meilleur ouvrage, s'il demeure inconnu à ceux pour lesquels il est fait? Je l'ai dit en commençant, les *gens du monde*, ceux qui fournissent le plus à la classe nombreuse de ceux qui, sans connoissance de cause, rejettent le Christianisme, ne lisent un livre sérieux qu'autant qu'il est très-court. Ils ont un éloignement décidé pour tout ce qui sent l'érudition, la controverse, les recherches & les détails scientifiques. Voilà ce qui m'a engagé à travailler pour eux, & à n'employer que des moyens purement philosophiques. Je leur ai déja promis la briévété, & je leur tiendrai parole; je leur promets de plus, en ce moment, de n'être ni érudit, ni controversiste, ni théologien, ni savant, ce qui ne me coûtera nul effort, n'étant rien de ce que je leur promets de ne pas être. Je tâcherai seulement d'être clair, méthodique, précis & conséquent. Ayant à discuter des preuves qui ont déja été employées par les ABBADIE, les HOUTEVILLE, les ADDISSON & les CORREVON, les DITTON, les BULLET, les BERGIER, je profiterai, quand je le pourrai, de leurs savans écrits; mais je me proposerai sur-tout pour modele, dans

dans la maniere d'employer les matériaux qu'ils me fourniront, & dans celle d'expoſer mes propres réflexions, un Philoſophe que je citerai ſouvent (*a*), un des hommes de ce ſiecle qui poſſede au plus haut point la logique néceſſaire dans un ouvrage tel que celui-ci.

L'abondance des preuves du Chriſtianiſme me paroît telle, qu'on peut, ſans nuire à ſa cauſe, en négliger quelques-unes, & ne pas tirer de pluſieurs autres tout ce qu'elles pourroient donner. Je ferai ce ſacrifice quand il ſera néceſſaire, pour ménager les eſprits qui n'aiment à rien approfondir, & que les moindres détails fatiguent aiſément. JÉSUS a-t-il prouvé ſa miſſion par des miracles palpables & authentiques, & les miracles ſont-ils une preuve ſolide de la véracité de celui qui les opere? Le témoignage des Martyrs qui en ont confirmé la vérité, eſt-il de nature & de forme probante? La vie & la doctrine de l'Envoyé, étoient-elles dignes du grand Etre dont il pré-

(*a*) M. BONNET. La ſaine logique dont il a donné en même tems l'exemple & le précepte dans ſes nombreux ouvrages ſur l'Hiſtoire naturelle, & dans ſes Ecrits philoſophiques, particuliérement dans la partie de ſa *Palingénéſie*, qui contient ſes *Recherches ſur le Chriſtianiſme*, me le fait regarder comme un des guides les plus ſûrs. Je ſais qu'ici un grand nom ne prouve rien; auſſi ne prétends-je pas le citer comme une autorité. Je ſens ſimplement qu'une logique exacte & lumineuſe eſt un excellent moyen; qu'un écrit où elle regne eſt un excellent modele, & qu'en l'imitant on s'écarte moins de la route la plus droite, la plus facile pour l'eſprit humain; route qu'il faut toujours ſuivre quand on a d'importans ſujets à diſcuter.

tendoit avoir reçu ſa miſſion ? La maniere dont ſa Religion s'eſt répandue dans le monde eſt-elle naturelle ? Voilà en peu de mots ce que nous avons à examiner, ce qui pourroit fournir des volumes ; mais ce que, forcé d'être court, je diſcuterai en quelques pages, ſi je le puis, ſans énerver trop les preuves que j'ai à développer.

Je ne parle pas de celle qu'on peut tirer des prophéties. Mon deſſein n'eſt pas de l'employer ; ſoit parce qu'elle exigeroit pluſieurs de ces détails d'érudition que j'ai promis d'éviter ; ſoit parce qu'elle eſt, par ſa nature, plus appropriée aux Juifs qu'aux incrédules. Je n'ignore pas, cependant, que, traitée à fond, & dans tout ſon enſemble, elle eſt d'une très-grande force contre les uns & contre les autres.

En effet, ſi un ſeul homme avoit prédit clairement le MESSIE, & les circonſtances de ſa venue, il y auroit de quoi rendre inexcuſable quiconque refuſeroit de le reconnoître, dans celui en qui elles ſeroient évidemment réunies. Mais ſi je diſois qu'au lieu d'un homme, il s'eſt trouvé pendant quatre mille ans une ſuite d'hommes qui l'ont toujours annoncé ; qu'il s'eſt trouvé un peuple entier dont l'hiſtoire, la loi, les cérémonies religieuſes formoient un enſemble qui ſe réduiſoit à être une figure claire & continuelle de ce même MESSIE ; que parmi les prophéties, il en eſt qui ont

marqué clairement le tems de ſa venue (4); qu'il en eſt d'autres qui ont indiqué les principales circonſtances de ſa vie & de ſa mort avec un tel détail, que leurs auteurs ont plutôt l'air d'avoir écrit l'hiſtoire de l'ENVOYÉ, après ſa mort, que de l'avoir prédit pluſieurs ſiecles avant ſa naiſſance (5): que pourroit-on répliquer?

Si je faiſois remarquer enſuite combien il eſt impoſſible de former des doutes raiſonnables ſur l'authenticité des écrits qui renferment ces prophéties; ſi je faiſois obſerver que jamais les Juifs, qui en ont été les premiers dépoſitaires, n'ont douté de leur authenticité, & que rien ne nous autoriſe à rejetter un témoignage auſſi ancien & auſſi uniforme; je dirois ce dont tout le monde ſe contente pour s'aſſurer de l'authenticité de tout autre ouvrage. Mais ſi j'ajoutois qu'il ſeroit abſurde de ſuppoſer que le peuple Juif ait pu ſe compoſer à lui-même, après l'événement, des écrits tels que ceux dont il s'agit; des écrits qui ne ſerviroient qu'à prouver l'inconſéquence du refus qu'il fait de reconnoître JÉSUS pour le Meſſie; des écrits qui contiennent tant de choſes qui déshonorent cette nation, & montrent ſon opiniâtreté, ſes crimes, ſon groſſier penchant à l'idolatrie; des écrits favorables à toutes les prétentions des Chrétiens; des écrits dont, par conſéquent, on ne peut accuſer les Juifs modernes d'avoir été les auteurs; ces circonſtances augmen-

teroient beaucoup la force de cette preuve ; & cependant ce ne ſeroit pas tout encore.

Je dirois qu'en paſſant par deſſus toutes ces conſidérations, il reſteroit une preuve terrible & ſans réplique de l'antiquité de ces livres ; qu'il ſeroit toujours clair que s'ils n'ont pas été écrits dans le tems & par ceux auxquels on les attribue, au moins exiſtoient-ils 250 ans avant la naiſſance de JÉSUS-CHRIST, puiſqu'à cette époque, des Juifs d'Alexandrie les traduiſirent en grec pour ceux de leur nation qui habitoient la Grece. Je ferois remarquer que cette antériorité eſt plus que ſuffiſante pour conſerver toute ſa force à la preuve qu'on tire des prophéties. Je dirois qu'au ſurplus leur antiquité & celle de la verſion greque ſont confirmées par tous les anciens commentaires des Rabbins qui les citent.

Ne pouſſerois-je pas enfin la preuve juſqu'à l'évidence, ſi j'ajoutois que ce ſeroit mettre le comble à l'abſurdité, d'imaginer que ces écrits peuvent avoir été altérés par les premiers Chrétiens ; comme ſi les Juifs, leurs ennemis, euſſent ſouffert ſans réclamation une falſification néceſſairement notoire d'ouvrages qui étoient ſans ceſſe dans leurs mains ; comme s'il n'étoit pas, au contraire, évident que les Chrétiens n'ont reçu ces livres que des Juifs ſeuls qui les ont encore tels que nous les liſons ? Le détail & le développement de tous

ces moyens, que je ne fais qu'indiquer en courant, fourniroit ſans doute la preuve la plus complete. Mais, je l'ai dit, celle que fourniſſent les prophéties ne peut être miſe dans tout ſon jour, ſans une érudition à laquelle j'ai fait profeſſion de renoncer. Cependant, ce que je viens de dire en peu de mots, doit annoncer de quelle énergie cette ſorte de preuve eſt ſuſceptible.

CHAPITRE X.

Les Miracles auroient-ils été utiles? auroient-ils prouvé la miſſion de celui qui les auroit opérés, & par conſéquent la divinité de ſa doctrine?

PUISQUE nous avons été forcés de convenir de la néceſſité d'une Religion; puiſqu'on ne peut raiſonnablement conteſter au SOUVERAIN ETRE, le droit de ſpécifier aux créatures, avec leſquelles il a bien voulu établir des relations morales, la maniere dont il veut qu'elles l'honorent; puiſqu'on ne peut nier que parmi toutes les Religions imaginables, il ne puiſſe y en avoir une plus conforme que les autres à la ſainteté & aux autres attributs connus ou inconnus de DIEU, à l'état & à la

nature de ceux qui devroient la ſuivre ; puiſque l'homme peut, vu ſa conſtitution, être incapable de faire ce choix par lui-même; il eſt impoſſible de ne pas convenir que DIEU peut, s'il veut notre bonheur, être dans le cas de nous aider à faire ce choix ſi important.

Quand vous me conteſteriez ces inductions, je n'entrerois pas pour cela en diſcuſſion avec vous ſur ce point. *Qu'importe à Dieu*, dites-vous, *de quelle maniere de foibles mortels prétendent l'honorer ? Il ne peut pas ne pas exiger nos hommages, je l'avoue, parce qu'il veut néceſſairement tout ce qui eſt dans l'ordre, & qu'il eſt dans l'ordre que la créature raiſonnable honore ſon Créateur. Mais quel intérêt pourroit-il mettre au genre même, & au choix des hommages que nous lui adreſſons ?* Il faudroit, Lecteur, que je connuſſe bien peu les bornes preſcrites ici-bas aux connoiſſances humaines, pour que je prétendiſſe répondre à cette queſtion. Je me contenterai donc de vous rappeller à vous-même, c'eſt-à-dire, à votre ignorance. Eſt-ce à des êtres qui ne connoiſſent ni l'eſſence de Dieu, ni la leur, à diſcuter un pareil ſujet ? En vain agiterions-nous de telles queſtions ; bientôt, recourant à des notions ou incertaines & arbitraires, ou inintelligibles, nous verrions le procès devenir interminable. Il ſeroit donc peu philoſophique d'enviſager l'affaire ſous le point de vue ſous lequel vous me la propoſez. Au

lieu de la prendre ainſi du côté du *droit*, examinons-la du côté du *fait*, il eſt ſeul à notre portée, & je vous y ramenerai toujours.

Si DIEU à fixé aux hommes une Religion, ils doivent la ſuivre. Il ne s'agit donc ici que de voir ſi en effet il leur en a fixé une, comme les Chrétiens le prétendent. Une des principales preuves ſur leſquelles ils ſe fondent, eſt tirée des miracles qu'ils aſſurent avoir été opérés en faveur de cette Religion. Si je n'entre pas ſur le champ dans l'examen des preuves qu'ils alleguent pour établir la réalité de ces faits, c'eſt que je ſais combien certaines préventions nuiſent à l'effet des preuves les plus ſolides, en empêchant le Lecteur d'y donner une attention ſérieuſe : c'eſt pour cela que je m'arrête à combattre d'abord ces préventions mêmes.

Je néglige celles qui ne tiennent qu'à cette tournure d'imagination qui produit ce qu'on a ſi improprement nommé parmi nous des *bons mots*. Ne parlant qu'à la raiſon, c'eſt à elle ſeule que je dois des réponſes.

On a dit, qu'en ſuppoſant même que la Divinité eût daigné ſe communiquer à nous, elle l'eût fait autrement que par des miracles ; parce que ſi elle eût voulu parler aux hommes, elle eût adopté un langage plus propre à être entendu de tout le genre humain. Mais, je puis demander à ceux

qui, au lieu d'attendre l'examen des *preuves de fait*, s'obſtinent ainſi à revenir toujours à des diſcuſſions ſur le droit, quels moyens ils croient que la Divinité eût employés pour remplir le but dont il s'agit? Puiſque les miracles ne ſont pas à leurs yeux le moyen qui convenoit à cette fin, qu'ils en aſſignent un autre. Diront-ils que Dieu auroit dû nous parler immédiatement par une révélation particuliere à chacun de nous, par une ſorte de langage au fond de notre cœur? Mais, pour qu'une telle maniere de nous parler eût obtenu ſon effet, & ne nous eût laiſſé ſujet de craindre aucune illuſion, il eût fallu que ce langage à notre ame, au lieu d'être une ſimple idée ſemblable aux penſées que DIEU peut nous inſpirer dans notre état actuel, eût été frappant & manifeſte; que l'éclat de ſa voix eût été tel, qu'on n'eût pu redouter aucune eſpece d'illuſion; c'eſt-à-dire, qu'il eût fallu à la terre autant de miracles qu'elle a porté & qu'elle portera jamais d'individus humains. Mais, foibles raiſonneurs qui ne connoiſſons ni la nature du GRAND ETRE, ni la nôtre, ſavons-nous bien ſi une pareille révélation ſe fût accordée avec l'économie de ce monde? Pouvoit-elle s'allier avec le ſyſtême actuel de notre maniere d'être, de notre liberté? N'eût-ce pas été faire de nous des Anges, au lieu d'en faire des hommes? Ne donnnons pas à notre imagination cette liberté; raiſonnons au lieu d'imaginer, & nous

conviendrons que le SOUVERAIN MAITRE des hommes n'a pu leur parler d'une maniere plus appropriée à leur poſition, que par des exceptions aux loix de la nature. Il n'a pu mieux parler à des êtres mixtes, en qui les ſens jouent un ſi grand rôle, qui ne s'inſtruiſent qu'en voyant, en écoutant, en palpant; il n'a pu leur parler d'une maniere plus analogue, à ce que nous connoiſſons de leur nature, qu'en leur montrant des prodiges.

Le Philoſophe doit donc ici s'élever au-deſſus de la répugnance qu'il éprouve à admettre des miracles. Si la raiſon rejette avec dédain ceux qu'une crédulité populaire adopte ſans fondement, cette même raiſon dit auſſi qu'un fait bien prouvé ne peut être nié; qu'en cette matiere, c'eſt ſur les preuves ſeules qu'il faut porter l'attention, l'examen, la diſcuſſion, parce qu'on peut diſputer ſur les preuves des faits, mais qu'on ne peut le faire ſur les faits eux mêmes.

Quand on ne rejette aucunes des vérités préliminaires, qui nous ont conduits juſqu'ici; quand les vices & les paſſions, ou même la ſimple frivolité n'inſpirent pas un opiniâtre éloignement de toute idée religieuſe; quand on fait voir dans l'ETRE NÉCESSAIRE, un être eſſentiellement ſage & bon; quand on voit en lui un être agiſſant néceſſairement pour une fin digne de lui, & par conſéquent pour lui-même, dans la production des êtres divers,

alors dans la pente invincible qu'il a donnée vers le bonheur à ceux d'entre eux qu'il a créés ſenſibles & intelligens, on voit la preuve du bonheur même auquel il les appelle. Alors on ſent dans nos diverſes relations avec lui, le germe de nos devoirs envers lui. Si enſuite on ſe ſouvient que le genre humain, parvenu à un affreux excès de dépravation, avoit perdu toute idée juſte de ſon Auteur, & de ce qui lui eſt dû; qu'une extinction preſque totale des lumieres naturelles avoit amené les hommes à adorer tout, excepté DIEU, & à vivre dans les plus monſtrueuſes ſuperſtitions : ſi l'on ſe rappelle que leurs ſages les ont laiſſés dans cette épouvantable ignorance, quoique quelques-uns d'entre eux (*a*) aient ſenti le beſoin que l'eſpece humaine avoit d'un prompt ſecours de ſon Auteur ; ſi l'on apprend enſuite qu'il eſt ſur la terre une ancienne & nombreuſe ſociété qui prétend qu'en effet DIEU, après avoir ainſi abandonné l'univers à l'erreur pendant une longue ſuite d'années, pour mieux faire ſentir à des êtres vains & préſomptueux leur foibleſſe & leur ignorance, leur a enfin envoyé un RÉPARATEUR ; on juge que les titres de cette ſociété méritent d'être examinés avec ſoin. Quand on voit qu'à l'époque qu'elle aſſigne, de nouvelles lumieres ont réellement été répandues avec une

(*a*) SOCRATE & PLATON. Voyez le ſecond Alcibiade.

telle profusion, que depuis ce moment, par-tout où elles ont pénétré, l'homme le plus grossier en sait plus sur son AUTEUR & sur lui-même, que n'en surent jamais SOCRATE & PLATON; quand en étudiant la Religion qui a dispensé ces lumieres, on voit qu'elle se fonde sur des miracles, on finit par considérer les miracles mêmes d'un œil plus philosophique. Alors, les examinant plus sérieusement, on sent que, comme nous l'avons vu, des prodiges qui frappent les sens, sont les moyens les plus faits pour instruire des êtres qui ne s'instruisent que par les sens. Alors on sent qu'une foule de grands hommes ayant admis ces faits, après s'être rendus aux preuves qui les établissent, dédaigner ces preuves, au point de ne pas les examiner, seroit un effet de la présomption la plus extravagante; qu'en attendant que nous les discutions comme elles méritent d'être discutées, nous devons au moins avouer que des prodiges bien établis prouveroient invinciblement la vérité de la doctrine en faveur de laquelle DIEU montreroit ces prodiges, ou permettroit à un autre de les montrer en son nom.

Quand donc celui que la Divinité charge du sublime emploi d'aller éclairer les hommes, & les instruire de ses volontés, opere des miracles, en agissant ainsi, il montre ses lettres de créance, il oppose à sa doctrine le sceau du maître de la nature; c'est la Divinité même qui parle. Alors

chacun s'écrie : *le doigt de Dieu eſt ici.* Auſſi tous les hommes de tous les pays & de tous les ſiecles ont-ils toujours été dans une perſuaſion conſtante que des prodiges réels, faits pour autoriſer une doctrine, ſont une preuve infaillible de la divinité de cette doctrine.

Auſſi, me dira-t-on, *tous les fanatiques de tous les ſiecles ont-ils employé ce commode & facile moyen d'autoriſer & de répandre leurs ſuperſtitions.* Je ne l'ignore pas, répondrai-je, on abuſe de toute vérité ; mais parce que des empiriques, des ignorans ou des gens de mauvaiſe foi ont attribué à pluſieurs ſimples des vertus chimériques, tous les ſimples ſeront ils regardés comme inefficaces ? Parce que des fanatiques ſe ſont appuyés ſur de faux prodiges, les prodiges réels ne prouveront-ils plus rien ? *Ce n'eſt pas*, répliquera-t-on, *ce qu'on prétend en conclure ; mais l'abus dont il s'agit a été ſi fréquent ; les hommes en ont toujours été ſi facilement dupes ; il eſt ſi ſimple & ſi fort dans leur caractere que cela ſoit arrivé, & que cela arrive encore ; les moyens de l'empêcher ſont ſi peu applicables à la plupart d'entre eux ; il eſt quelquefois ſi difficile de démaſquer l'impoſture, de mettre en évidence ſes moyens, & de la conſtater, que les miracles, pouvant toujours être confondus avec les reſſources qu'elle emploie, ne peuvent rien prouver. Et il n'eſt pas à préſumer que l'Etre infiniment ſage emploie des moyens*

auſſi équivoques quand il veut parler aux hommes.

La crédulité tenant ordinairement à un degré de ſimplicité qui annonce le défaut de lumieres, par la raiſon oppoſée, ce qui affiche le doute a l'air d'annoncer une réſerve philoſophique, de la force d'eſprit, de la pénétration, une certaine maſſe de connoiſſances. Ces avantages étant flatteurs pour l'amour-propre, le deſir de paroître les poſſéder eſt ſouvent, beaucoup plus qu'une raiſon ſévere, la véritable ſource des doutes en tout genre. On eſt donc porté à douter; on fait vanité de cette diſpoſition, & on l'eſtime dans les autres. Comme ſi l'on ne pouvoit pas, en doutant, ainſi qu'en croyant, choquer les vrais principes ſur leſquels ſe regle une raiſon éclairée; comme ſi tout excès n'avoit pas également une origine vicieuſe. On ne peut donc diſconvenir que ce penchant général à applaudir le ſcepticiſme, ne vienne d'un préjugé; & c'eſt de ce préjugé que les raiſonnemens qui favoriſent le doute, tirent ſouvent toute leur force. Ceux que l'on vient de m'oppoſer ſont dans ce cas; auſſi le moindre degré d'attention ſuffit-il pour diſſiper le doute qu'ils tendent à établir. Ils ne prouvent que ce dont tout le monde convient, qu'il faut écouter avec beaucoup de méfiance les récits de prodiges. On ſait qu'ils ne peuvent avoir lieu que pour des motifs dignes de Dieu, & par conſéquent très-importans; qu'ils

doivent être rares; qu'ils le ſont en effet, & que cependant ils ſeroient très-communs, ſi tous ceux qu'adopte la crédulité vulgaire, étoient réels. Mais ceux ſur leſquels le Chriſtianiſme s'appuie, peuvent-ils pour cela, comme le ſuppoſe l'objection, être confondus avec les reſſources & les moyens qu'emploie l'impoſture? Ne peuvent-ils pas être revêtus de caracteres dignes de celui à qui on les attribue? Ne peuvent-ils pas avoir eu un but moral & important; n'avoir pas été opérés dans les ténebres, mais au grand jour? Qu'importe donc au Chriſtianiſme & à la preuve que les Chrétiens tirent de ſes miracles, les inductions que l'on voudroit tirer des ſupercheries d'un impoſteur? Ces choſes peuvent n'avoir rien de commun entr'elles. De ce que des faits obſcurs & mal prouvés ne prouvent rien eux-mêmes, s'enſuit-il que des faits éclatans, qui ſe ſeroient paſſés à la vue du public, ſous les yeux des ennemis mêmes de l'ENVOYÉ & de ſes Diſciples; que des faits ſimples & de nature à être évidemment faux, s'ils n'étoient pas notoires; que des faits dont les témoins auroient ſouffert tout, plutôt que de convenir de leur fauſſeté; s'enſuit-il, dis-je, que de tels faits ne prouveroient rien, & ſeroient un langage obſcur & équivoque? S'enſuit-il que ces faits ne ſeroient pas dignes de ſervir de lettres de créance à l'ENVOYÉ du TRÈS-HAUT?

Convenons qu'au contraire rien n'eſt plus capable de donner de ſa puiſſance la plus haute idée, & que rien ne peut montrer que c'eſt le Maître de l'univers qui parle, ſi la ſuſpenſion évidente des loix de la nature ne décele pas que c'eſt lui qui s'exprime en la modifiant à ſon gré.

Prétendra-t-on que tout ce que je viens de dire porte ſur un *faux ſuppoſé*, ſur la poſſibilité des miracles ? Mais quand il s'agit d'un fait, c'eſt à ceux qui en alleguent l'impoſſibilité, à rapporter leurs preuves. D'ailleurs, nous avons vu, dans le Créateur, le légiſlateur de la nature. Or, ſi la nature a un légiſlateur, il peut ſans doute en modifier les loix, c'eſt-à-dire, faire des miracles. Rien ne peut infirmer une conſéquence auſſi immédiate.

Dire que cette dérogation aux loix de la nature ſeroit un changement dans la volonté de ſon Auteur, une inconſtance dont il eſt eſſentiellement incapable, ſeroit s'appuyer ſur un raiſonnement mille fois détruit. Quand on dit que l'ÉTERNEL peut déroger à ſes propres loix dans des cas particuliers, dans des occaſions où cela eſt utile à des fins dignes de lui, on ne parle ainſi que pour ſe conformer au langage ordinaire, on ne prétend pas indiquer une dérogation réelle & proprement dite aux loix établies. Je ſais que DIEU ne peut changer de volonté, & qu'en lui tout eſt éternel

comme lui. Tout ce qu'il a voulu, tout ce qu'il veut, tout ce qu'il voudra jamais, il l'a voulu de toute éternité : en lui tout eſt contemporain. Sans doute, pour m'expliquer par un exemple, il a voulu avant tous les tems qu'un aveuglement qui devoit être produit, dans le tems, par des cauſes phyſiques, fût, dans le cours ordinaire, guéri par un agent phyſique. Mais, dans cette même éternité où il a eu cette volonté générale, il a pu avoir avec elle une volonté particuliere, par laquelle il ait réſervé les exceptions qu'il jugeoit convenables à ſa ſageſſe. A-t-il réſervé, en effet, ces exceptions? C'eſt la *queſtion de fait*, à laquelle il faut tout rappeller, & dont je voudrois déja avoir commencé la diſcuſſion.

CHAPITRE XI.

Les miracles par leſquels JÉSUS a prétendu prouver ſa miſſion, ſont-ils des faits de nature à être aujourd'hui ſuſceptibles de preuves ?

J'OUVRE les écrits hiſtoriques & moraux que les Chrétiens regardent comme le précieux dépôt des principales vérités qui compoſent leur Religion, &

& j'y vois que tout a été miraculeux dans la naiſſance, dans la vie & la mort de leur Maître. J'y vois que les trois ans qu'ont duré ſes courſes & ſes travaux évangéliques, n'ont été qu'une ſuite de prodiges. Il parcouroit, dit-on, la Galilée en guériſſant les malades. Bientôt ſa réputation remplit toute la Syrie, & il en arrivoit chaque jour un grand nombre d'hommes qui, ſur ſa ſeule parole, s'en retournoient guéris. Dans la ſuite, ſes douze premiers diſciples qu'on nomme APÔTRES, gens obſcurs & groſſiers, ſe montrerent ſemblables à lui par les prodiges qu'ils opérerent. Le livre qui contient une partie de leurs actions, nous repréſente leur réputation, à cet égard, comme ſi répandue, que, dès qu'ils ſe montroient dans une ville, on portoit les malades au milieu des rues, dans l'eſpérance qu'ils obtiendroient leur guériſon. En un mot, ſelon les anciens livres des Chrétiens, au ſeul commandement de JÉSUS ou de ſes Diſciples, les aveugles voyent, les ſourds entendent, les paralytiques recouvrent l'uſage de leurs membres, & emportent leurs grabats. Deux fois un petit nombre de pains & quelques poiſſons ſe trouvent multipliés au point de nourrir pluſieurs milliers d'hommes. La vie eſt rendue aux morts, & JÉSUS, après en avoir reſſuſcité pluſieurs, ſe reſſuſcite lui-même; il ſort d'un tombeau ſcellé du ſceau public & gardé par des ſoldats. Après ſa

réſurrection, il ſe préſente pluſieurs fois à ſes diſciples, il leur parle, il les inſtruit, il mange avec eux. Au bout de quarante jours, il s'éleve à leurs yeux, après leur avoir promis de leur envoyer bientôt ſon ESPRIT conſolateur, eſprit de force & de lumiere. En effet, peu de jours après, ils prétendent entendre un bruit étonnant, accompagné d'un vent impétueux, & voir des langues de feu ſe poſer ſur chacun d'eux. Ils ſortent de là totalement changés; car ces hommes ignorans parlent tout-à-coup diverſes langues, & ſe font entendre dans tous les lieux où ils vont annoncer la Religion de leur Maître. Ces hommes ſi timides, qui n'ont oſé le ſuivre ſur les divers théâtres de ſes ſouffrances, qui avouent s'être enfuis durant ſa paſſion, qui conviennent que leur chef l'a méconnu & renié trois fois, par l'effet d'une foibleſſe qui paroît impardonnable, ces hommes, dis-je, ſont déſormais ſi fermes, ſi ſupérieurs à tous les dangers, qu'ils affrontent courageuſement & de ſang froid les priſons, les tourmens, la mort même.

Voilà une ſuite de prodiges bien multipliés. Mais plus j'y réfléchis, plus je vois qu'ils ſont, par leur nombre, par leur variété, par leur liaiſon, par leur nature même, ſuſceptibles d'une critique très-facile.

Il eſt des faits iſolés, peu nombreux, que leurs prétendus témoins peuvent avoir eu intérêt

à répandre, quelque faux qu'ils puſſent être; qui ſont cenſés arrivés, ou dans le ſecret, ou devant un très-petit nombre d'hommes choiſis par celui qui en étoit l'auteur, & ſans l'intervention d'aucune partie adverſe qui ait pu s'inſcrire en faux. Tel eſt le cas où ſe ſont mis tous les impoſteurs. Ils ont pris, je le vois, toutes leurs sûretés, toutes leurs précautions; la prudence a dirigé leurs complots, la ruſe y a préſidé; ils ont concerté un plan: alors la critique peut être difficile.

Mais ici je ne vois rien de ſemblable; j'y vois même préciſément le contraire. Les faits dont il s'agit, & que je viens d'indiquer, ſont nombreux. Loin d'être iſolés, ils forment une chaîne ſi forte, que la vérité ou la fauſſeté du dernier, qui a dû être le plus facile à conſtater ou à contredire, emporteroit avec elle la vérité ou la fauſſeté de tout le reſte; mais avec cette différence, que la vérité de ce dernier prodige éclairciroit tout, au lieu que ſa fauſſeté rendroit tout inexplicable. En effet, ſi ces hommes qui prétendent tout-à-coup parler toutes les langues, ſavent à peine la leur & ignorent les autres, non-ſeulement leur impoſture eſt dès-lors manifeſte; mais je ne conçois plus comment ils ont pu, en auſſi peu de tems, ſe former une multitude de proſélytes dans tous les pays connus.

Ces faits ſe ſont paſſés la plupart en public. Ceux

qui en ont écrit l'hiſtoire, ont écrit, en même tems, que les villes & les provinces en avoient été témoins. Si elles ne l'avoient pas été en effet, elles auroient donc démenti cette hiſtoire ſi hautement, que la créance des faits qu'elle contenoit n'auroit pu s'établir parmi les contemporains. D'ailleurs, ceux qui ont le plus répandu ces faits, étoient ſi loin d'être intéreſſés à chercher à les répandre, qu'ils n'y gagnoient que des inſultes, des fers, des tourmens, la mort même. Pourquoi ſe ſeroient-ils donc ainſi obſtinés à en ſoutenir la vérité ?

D'un autre côté, ces mêmes hommes avoient des ennemis très-ardens qui pouvoient aiſément les convaincre d'impoſture, & qui ne l'ont pas fait, mais ſe ſont bornés à des accuſations vagues, & à la ſuppoſition de magie. Comment ne verrois-je pas d'abord de quel côté doit être la vérité?

Quelque ſoit la diſtance des tems, la preuve critique de ces faits me paroît beaucoup plus facile que celle de tout autre point de l'hiſtoire la plus moderne, & cela s'accorde avec ce que dit ma raiſon. Ce guide, qui m'a été donné pour me conduire dans mes recherches, me dit que ſi la Divinité a parlé aux hommes, elle n'a pu le faire que d'une maniere qui fût à jamais à leur portée, & à laquelle les moins pénétrans puſſent reconnoître avec certitude ſon langage dans toute

la ſuite des ſiecles. Une *preuve de fait*, une tradition conſtante, appuyée d'abord ſur le témoignage des ſens & ſur des actes authentiques, ſur des pieces écrites par des témoins qui n'ont été ni contredits ni récuſés dans le tems, réunit au ſuprême degré, & réunit ſeule ces caracteres. On peut donc, ſans héſiter, lui donner ſon aſſentiment.

S'il s'agiſſoit de faits ordinaires, qui ne duſſent avoir aucune influence conſidérable ſur ma conduite, je pourrois peut-être m'en tenir à ces réflexions. Mais, vu l'extrême importance des ſuites, je dois développer ces conſidérations. Nous appliquerons donc aux miracles de JÉSUS & à ceux de ſes diſciples les regles de la critique la plus conforme aux principes d'une ſaine logique : non, qu'après tout, l'appareil entier des preuves nombreuſes, que j'entrevois déja, me ſemble néceſſaire; mais parce que dans les ſujets importans, les recherches ne peuvent jamais être que très-utiles, la vérité ne pouvant qu'y gagner beaucoup à être plus dévoilée. Plus ſon éclat ſera grand, plus elle frappera vivement & attirera puiſſamment ceux qui la chercheront avec un deſir ſincere de la trouver.

CHAPITRE XII.

Les Miracles sont-ils en eux-mêmes des faits de nature à pouvoir être établis suffisamment par des témoignages humains?

JE pourrois regarder la question comme décidée par ce que nous avons dit ci-dessus. Nous avons vu, en effet, que le SOUVERAIN ETRE ne pouvoit faire connoître ses volontés aux hommes, qu'en autorisant la mission de son ENVOYÉ par des miracles; que ce moyen étoit le plus approprié à la nature d'un être constitué de maniere à ne s'instruire que par les sens; auquel, par conséquent, le langage de miracles frappans & palpables étoit le plus analogue. DIEU a donc pu parler aux hommes par des faits de ce genre. Or, les faits ne peuvent se prouver que par le témoignage; d'où il faut conclure que le témoignage est une preuve suffisante des miracles.

La regle de critique la plus sévere qui ait jamais été proposée par les écrivains les plus sceptiques, est que les auteurs d'une histoire aient été, non-seulement contemporains des faits, non-seulement témoins oculaires, mais acteurs; qu'ils aient eu part eux-mêmes aux événemens. Cette loi est si

exceſſivement rigoureuſe, que ſi on l'admettoit, il n'y auroit preſque aucune hiſtoire ſur laquelle on pût compter, je ne dis pas quant à l'exactitude des détails, mais par rapport au fond même des événemens les plus conſidérables. Eh bien! cette prétendue loi, quelque révoltante qu'elle puiſſe être par ſa ſévérité outrée, les Chrétiens offrent de l'admettre; ils prétendent pouvoir s'y conformer; les témoins qu'ils citent étoient en effet contemporains, ſpectateurs & acteurs. Qu'eſt-ce qui pourroit donc rendre leur témoignage inſuffiſant?

Dira-t-on avec l'auteur d'Emile: *Quoi! toujours des témoignages humains, toujours des hommes qui me rapportent ce que d'autres hommes ont rapporté? Que d'hommes entre Dieu & moi?*

De telles queſtions ne m'embarraſſent point, & ne peuvent venir que d'un *philoſophe* qui cherche à s'embarraſſer lui-même. Plus j'examine l'homme, plus je vois que les témoignages humains, munis des qualités qu'ils doivent avoir, ſont le genre de preuve qui lui convient le plus, celui qui exige le moins de lumieres, celui qui expoſe le moins à l'erreur. Chaque individu prétendroit-il que DIEU, au lieu de l'abandonner à cette conduite ſi ſimple, ſi analogue à ſon Etre, doive ſe manifeſter immédiatement à lui? Mais, mon ami, ce que vous diriez-là ſeroit-il philoſophique? Quoi! vous voudriez que le GRAND ETRE eût répété pour vous tous les

prodiges que les Chrétiens attribuent au fondateur de leur Religion ? Ne sentez-vous pas que chacun de vos semblables, dans quelque siecle qu'il vive, ayant le même droit que vous à cette faveur, les miracles ainsi prodigués, devenus même plus communs que les événémens naturels, cesseroient d'être des miracles, ou qu'une suite de merveilles frappant ainsi tous les yeux, nous ôteroit l'usage de notre liberté, & seroit par conséquent opposée à notre état ici-bas ? Ne cherchons donc point à compliquer les choses : travaillons, au contraire, à les simplifier ; c'est la marche des esprits justes & des cœurs droits. Votre constitution présente est telle, que vous ne pouvez être instruit de ce qui se passe loin de vos yeux, que par le témoignage de vos semblables. Toutes les fois que ce témoignage est uniforme & constant, & que les témoins sont en très-grand nombre, ou qu'ils n'ont aucun intérêt à vous tromper, vous croyez être sûr de la vérité de leur dépositon ; souvent même vous êtes forcé à lui donner votre assentiment. N'êtes-vous pas réduit, le plus souvent, à vous contenter de la certitude que donne le témoignage sur les choses mêmes qui vous intéressent le plus dans la vie, sur celles qui intéressent votre santé, votre fortune, votre vanité ? C'est sur le témoignage, & en général sur la certitude morale, que tout roule dans le monde, & bientôt je vous le ferai voir plus en détail. Telle est

donc votre conſtitution naturelle. Eh ! pourquoi faudroit-il que DIEU vous en tirât ? Eſt-il philoſophique d'en avoir même l'idée ? Renonçons donc à ces chimeres, & ſachons nous contenter d'un genre de preuve fait pour nous.

Un fait, pour être miraculeux, n'en eſt que plus remarquable & plus ſenſible. Plus il eſt étonnant, plus il frappe, plus il fixe l'attention. Il eſt donc l'objet le plus propre du témoignage.

Et pourquoi des témoignages ſuffiſans pour conſtituer une preuve ſolide & procurer une certitude rigoureuſe de la vérité des faits naturels, n'auroient-ils pas la même force quand il s'agit de faits miraculeux ? Eſt-ce à cauſe de la différence qu'il y a entre ces deux ſortes de faits ? Mais, comme on l'a dit dans une diſſertation très-vantée par des hommes non ſuſpects (*a*), cette différence ne conſiſte que dans la cauſe : or, la différence des cauſes des événemens n'a aucun rapport au fondement de leur certitude. Que DIEU par ſa volonté immédiate rende à un paralytique l'uſage de ſes membres, & que par l'application des ſecours de l'art, un homme parvienne à produire le même effet dans un autre : voilà deux guériſons qui ſont deux réſultats égaux & également poſſibles ; l'un miraculeux, l'autre purement naturel. Quelle dif-

(*a*) Voyez l'article *Certitude* dans l'Encyclopédie.

férence y aura-t-il entre eux ? Aucune, si ce n'est dans la cause qui les aura produits. Ceux du dernier ordre étant communs, je suis plus porté à les croire, qu'à croire ceux du premier qui sont très-rares. Mais cependant ce qui suffit pour former une véritable preuve de l'un, doit suffire pour prouver l'autre, puisque les motifs de croyance ne sont ni dans la rareté, ni dans la fréquence des faits, mais dans la force de leurs preuves.

Ne me parlez pas de l'impossibilité physique; ne me dites pas qu'elle s'oppose à ce que vous croyiez les faits miraculeux, & qu'elle peut contrebalancer dans votre esprit le poids des meilleures preuves testimoniales : car je vous répondrois, avec l'auteur de la dissertation citée il y a un moment, que cette prétendue impossibilité ne peut rien contrebalancer. Elle n'a rien d'absolu, les faits miraculeux & les faits naturels étant également possibles à DIEU. Comme le dit encore le même écrivain, cette impossibilité si souvent alléguée n'est, au fond, autre chose que l'impuissance des causes naturelles à produire tel effet. Ainsi, elle n'est rien du côté de l'événement qui, en lui-même, est aussi possible que tout autre. Dès qu'il est possible, il faut donc, quand on le considere, laisser là le terme d'impossibilité, & ne parler que de la force ou de la foiblesse des preuves qui tendent à l'établir.

Cependant, dites-vous, il n'eſt perſonne qui ne croie plus facilement un fait naturel qu'un miracle ; celui-ci a donc beſoin d'être appuyé d'un autre genre de preuve. A cela je vous répondrai encore avec le même auteur (*a*), que cette différence apparente vient de ce qu'on veut toujours confondre la probabilité avec la certitude. Vous croyez ſur la moindre apparence de preuve le fait naturel, & vous voulez, avec raiſon, la certitude quand il s'agit d'un miracle ; voilà tout ce que l'objection prouve. Mais ne parlons pas de probabilité d'une part, & de certitude de l'autre ; parlons de certitude des deux côtés, & alors tout ſera égal, par rapport au miracle, & par rapport au fait naturel aſſez intéreſſant pour n'être cru que ſur des preuves proprement dites.

Qu'eſt-ce qui pourroit m'autoriſer à exiger pour les miracles un genre de preuve que je ne croirois pas néceſſaire pour les faits naturels ? Si le témoignage des hommes qui m'atteſtent le premier de ces faits eſt valide, pourquoi ne le croirois-je pas, ſur-tout s'il s'agit de prodiges liés à d'autres faits certains & extraordinaires, à une révolution ſubite & inconcevable, opérée dans le monde, à une con-

(*a*) J'aime à le citer ici, parce que ſes principes ſolides, à pluſieurs égards, ont été, comme je l'ai dit, ſolemnellement approuvés par des hommes dont le ſuffrage a d'autant plus de de poids ſur certaines perſonnes, qu'elles peuvent moins accuſer de crédulité ces approbateurs.

viction si forte dans les contemporains mêmes, qu'ils aient signé leur témoignage de leur sang, & à cent autres choses que ce n'est pas ici le lieu de détailler? Exigerois-je que cette nuée de témoins n'eussent pas cru leurs sens? Mais que voudrois-je donc qu'ils eussent cru? Qu'aurois-je cru moi-même à leur place? Ma raison? Mais elle n'auroit pu me dire alors que ce qu'elle me dit aujourd'hui, qu'un miracle est une chose moins fréquente, mais aussi possible que le fait le plus simple & le plus naturel.

Si l'on me dit que, d'après mes propres principes, l'ignorance de l'homme est extrême; qu'on ne sait pas jusqu'où vont les forces de la nature; qu'on ne peut donc savoir si un fait qui étonne, les surpasse absolument; qu'ainsi le témoignage qui m'atteste le fait, ne prouve pas le miracle, je ne verrois dans ce nouveau doute que les détours tortueux d'un homme qui cherche à obscurcir à ses propres yeux les choses les plus claires. Je suis, plus que personne, convaincu de la foiblesse de nos lumieres; mais parce qu'elles sont très-bornées, dira-t-on qu'elles sont nulles, & faudra-t-il agir comme si elles l'étoient en effet? La plupart des miracles dont les Disciples nous ont transmis l'histoire, ne sont-ils pas de nature à être évidemment d'un ordre supérieur à la marche réguliere & à l'influence naturelle des agens physiques? Le commandement fait à un

paralytique de ſe lever & d'emporter ſon lit; une priere prononcée ſur quelques pains pour les multiplier & en raſſaſier cinq mille hommes; l'ordre intimé à un mort de ſortir de ſon tombeau, peuvent-ils, en agiſſant phyſiquement, produire l'effet qui les a ſuivis? Un mort peut-il par les forces naturelles ſe reſſuſciter lui-même? Des ignorans peuvent-ils par le même moyen devenir tout-à-coup ſavans dans les langues étrangeres? Soutenir ſérieuſement ces paradoxes, ce ſeroit abuſer de la connoiſſance que nous avons de notre ignorance, pour nous rendre plus ignorans encore. Cette connoiſſance doit nous guérir de la préſomption; mais elle ne doit nous rendre ni abſurdes, ni imbécilles.

Si l'on me dit que les nouveautés qui, depuis quelques années, étonnent une partie de la Capitale, ſont une preuve de l'impoſſibilité où nous ſommes d'aſſigner la limite qui ſépare le fait miraculeux de celui qui n'eſt que ſurprenant, je reconnoîtrai encore dans cette objection les efforts d'un homme qui veut tirer parti de tout pour compliquer les choſes les plus ſimples. J'en ai déja dit aſſez ſur les miracles, pour qu'on ſache ce que j'entends par ce mot. Si je regardois comme un miracle tout effet dont la cauſe nous eſt inconnue, on pourroit, ſans doute, m'oppoſer ſérieuſement les effets attribués au *Magnétiſme Animal*, effets dont la réalité ou la nullité ne font rien à mon

ſujet; mais je ne cite dans cet écrit que des faits d'un ordre évidemment tout différent. Peut-on comparer des guériſons opérées tout-à-coup, par une ſeule parole, comme celles du paralytique, du boiteux de naiſſance, à des guériſons opérées, dit-on, ſucceſſivement & par degrés ſenſibles ou inſenſibles, précédées d'attouchemens réitérés, liées à des communications avec un corps dans lequel il eſt poſſible que ſoit concentré un fluide capable de produire plus ou moins lentement ces effets? Ici, je l'avoue, j'ignore les cauſes; mais, la vérité des faits ſuppoſée, je vois clairement qu'ils ſont des réſultats naturels. Les directions, les communications établies par des conducteurs, & ſur-tout la gradation des effets proportionnés dans leur intenſité à la durée de l'emploi de ces moyens, m'indiquent évidemment un agent phyſique. Mais, dans les miracles ſur leſquels le Chriſtianiſme s'appuie, il n'eſt rien de ſemblable. La volonté manifeſtée par le commandement de celui qui opere le prodige, eſt le ſeul moyen mis en œuvre; l'effet eſt ſubit, les guériſons ſont pleines & complettes dès le premier inſtant. Au ſeul mot, *levez-vous & marchez*, le paralytique ſe leve & marche; nulle proportion entre l'intenſité & la durée de l'application de ce moyen; ainſi je ne puis ſuppoſer aucune cauſe phyſique.

Si de ces guériſons je paſſe aux autres miracles

attribués à l'Envoyé; par exemple, à la réſurrection des morts, à la multiplication des pains, aux ténebres qui ſuivirent ſa mort, au don des langues, la diſparité ſera plus grande encore aux yeux de quiconque comparera ces prodiges aux effets attribués au *Magnétiſme Animal*, ou à tout autre effet ſurprenant, mais naturel, qu'on s'aviſeroit de rapprocher des miracles. Le Maître de la nature peut ſeul multiplier des pains; empêcher le ſoleil d'éclairer la terre, &c.; mais il eſt rigoureuſement poſſible qu'un fluide impalpable & inconnu agiſſe puiſſamment ſur une machine auſſi frêle que la nôtre, dans laquelle les nerfs & les vaiſſeaux capillaires jouant le plus grand rôle, la rende ſuſceptible, comme eux, de l'influence des agens les plus ſubtils (*6*).

Ne parlera-t-on de la longue incertitude qui tient quelquefois les eſprits en ſuſpens ſur la réalité ou l'illuſion de certains faits, comme on l'a vu par rapport à ceux de ce même *Magnétiſme*, à ceux de la ſenſibilité de certains individus au voiſinage de l'eau? Me dira-t-on que ſi, dans le ſiecle le plus éclairé, des faits publics ſont difficiles à conſtater ou à contredire, au point que beaucoup de gens les nient, tandis que beaucoup d'autres les regardent comme certains, il eſt donc évident que le gros des hommes voit trop mal, pour que leur témoignage puiſſe être de quelque

poids quand il s'agit de prodiges ? Je répondrai que j'avoue qu'en général la plupart des hommes ſont mauvais obſervateurs, amateurs du merveilleux, & ſouvent dupes de leur imagination ; mais j'ajouterai que ce défaut ne fait rien au ſujet qui nous occupe, puiſque, comme je l'ai déja dit pluſieurs fois (& pourquoi me force-t-on toujours à le répéter), les miracles dont nous devons diſcuter la preuve teſtimoniale, ne ſont point ſuſceptibles d'illuſion. Je ne m'arrête dans cet ouvrage qu'à ceux qui ſont ſi palpables, que l'homme le plus borné pourroit en être un juge compétent ; n'y en eût-il, parmi ceux que je citerai, qu'un ſeul de ce genre, le témoignage qui l'établiroit conſerveroit toute ſa force, & l'objection reſteroit nulle.

CHAPITRE

CHAPITRE XIII.

Conſidérations ſur la Certitude morale en général, & en particulier ſur la Preuve teſtimoniale, & ſur celle qui ſe fonde ſur l'Analogie.

RIEN n'eſt moins familier à la plupart des hommes que les principes philoſophiques qui ont rapport à ce qui nous occupe en ce moment. Ainſi, je crois néceſſaire de les rappeller en peu de mots au Lecteur.

Les connoiſſances qui diſtinguent les ſavans du commun des hommes, ne ſont point néceſſaires à la vie ; il en eſt même peu parmi elles dont on ne pût aiſément ſe paſſer ; cependant ces connoiſſances ſont les ſeules qui ne ſoient pas fondées ſur la certitude morale & ſur le témoignage ; encore la certitude que l'on a de la vérité, dans pluſieurs ſciences, eſt-elle ſouvent établie ſur cette unique preuve. Le phyſicien, le chimiſte, le naturaliſte ne pouvant tout voir, tout obſerver, parcourir tous les pays ; ſont le plus ſouvent obligés de raiſonner d'après des expériences & des obſervations qu'ils n'ont pu répéter pour les vérifier. ; &

quand elles paſſent pour conſtantes parmi les hommes exercés dans ces ſciences, on s'en croit auſſi ſûr, d'après leur témoignage, que ſi l'on avoit pu les voir de ſes propres yeux. S'il n'en étoit pas ainſi, chacun de nous perdant ce qui a été découvert par ſes prédéceſſeurs, partiroit du même point qu'eux, & ſeroit réduit, dans ſes connoiſſances, à la médiocre maſſe des faits qu'il pourroit examiner lui-même. Ainſi, jamais les ſciences ne pourroient faire aucun progrès.

Mais, c'eſt dans les choſes eſſentielles au bonheur & à la vie même, que l'on voit mieux encore combien il eſt vrai de dire que tout eſt fondé dans le monde ſur la certitude morale. Nous n'avons pas été conſtruits de maniere à pouvoir nous en procurer une autre ſur ce qui nous intéreſſe en cette vie; pourquoi ce qui concerne la Religion en ſeroit-il excepté? Cette ſeule certitude convient à notre état préſent, puiſque la plupart des hommes ſont incapables d'une autre. Si nous ne ſavions pas nous en contenter, même dans les choſes qui nous importent le plus, notre vie ne ſeroit pas longue; mais elle ſeroit bien malheureuſe. Non-ſeulement l'hiſtoire, les ſermens, les atteſtations, les contrats, les titres deviendroient inutiles & ſans force; mais nous ne pourrions en rien nous fier à perſonne. L'homme le plus long-tems éprouvé ne nous inſpireroit aucune confiance, la certitude

que nous avons de sa probité n'étant qu'une espece de certitude morale, fondée sur ce que la connoissance des hommes nous dit que, hors les accès de phrénésie, on ne passe pas brusquement d'une vertu long-tems pratiquée à des crimes formels. Avec les principes contraires, je ne serois tranquille à aucun égard, & dans aucun instant; je ne me fierois ni à mes parens, ni à mes amis. Tout homme plus vigoureux que moi m'effrayeroit dans le tête-à-tête, & je ne pourrois même ni manger ni boire; la certitude que j'ai que mes amis & mes domestiques ne cherchent ni à m'assassiner, ni à m'empoisonner, n'étant qu'une espece de certitude morale.

Ce que je dis là de cette certitude en général, je le dis du témoignage; il me donne une certitude du même genre que celle que j'ai dans ces occasions où je viens de convenir qu'il seroit triste & ridicule de n'être pas tranquille. Mais s'il est muni de toutes les qualités qu'il doit avoir, il aura bien une autre force encore. Composé alors de la déposition de plusieurs témoins, tels que chacun d'eux en particulier m'inspire de la confiance, il me sera presque impossible de lui résister quand il m'offrira leur réunion. Il est même tel témoignage qui exclut absolument & à la rigueur toute possibilité de douter; c'est celui qui consiste dans la déposition d'un nombre immense de témoins. Sachant à quel point les hommes different par l'hu-

meur & le caractere, par les passions & les vices, par leurs préjugés & la tournure de leur esprit, je vois qu'ils ne peuvent avoir tous dans le *même* moment la volonté de former le *même* complot pour me tromper de la *même* maniere, par les *mêmes* moyens, & sur le *même* objet. Pour cela, il faudroit qu'ils eussent tout ce qu'ils n'ont jamais, les *mêmes* idées, les *mêmes* motifs, le *même* intérêt, les *mêmes* vues & le *même* génie, ce qu'il est impossible de supposer. C'est de ce principe que tire sa force un témoignage venu d'un nombre d'hommes très-considérable. Tels sont les témoignages qui m'assurent de l'existence de la ville de Constantinople, du degré de consanguinité de mes plus proches parens, & cent autres de ce genre. Quand je n'ai pas la fievre, il m'est impossible de former des doutes sérieux sur ces objets. Ainsi, la certitude morale est évidemment susceptible de toute sorte de degrès de force. On ne peut donc dire en général que le témoignage est une preuve insuffisante. Pour prononcer sur la force ou sur la foiblesse de la preuve qu'il fournit, il faut examiner le nombre de témoins, les circonstances, & l'ensemble de tel ou tel témoignage particulier.

Le Lecteur philosophe suspendra donc son jugement jusqu'à ce qu'il arrive aux dernieres pages de ce livre. Alors il saura quels degrés de certitude

conviennent à la preuve teſtimoniale des faits qui ſervent de baſe au Chriſtianiſme. Mais, en attendant, il ne dira point vaguement que le témoignage n'eſt pas en lui-même une preuve ſuffiſante d'un événement auſſi extraordinaire que l'eſt un miracle. Il ſe rappellera, au contraire, que nous ſommes, par notre poſition, réduits à nous en rapporter aux témoignages humains dans tout ce qui nous intéreſſe, & que, comme nous l'avons vu ci-deſſus, il en eſt à cet égard des miracles comme des autres faits. Quand il arrivera à la concluſion de cet ouvrage, il conviendra de ce que peut être une preuve teſtimoniale combinée.

La combinaiſon donne, en effet, à ce genre de preuve une énergie à laquelle je deſire que l'on faſſe une extrême attention. Une preuve teſtimoniale eſt combinée quand elle eſt appuyée, ſoutenue par des raiſonnemens tirés de l'intérêt des témoins & des circonſtances de tems & de lieu; quand ce qui lui eſt le plus étranger concourt à en favoriſer l'effet; quand l'analogie même lui eſt toujours conforme; quand, pour ſuppoſer dans les témoins de la mauvaiſe foi, & une mauvaiſe foi couronnée de ſuccès conſtans, il faut admettre une multitude d'invraiſemblances & de choſes contraires à ce que nous dit la connoiſſance des hommes: en un mot, quand tout ſe réunit en faveur de ce que cette preuve établit.

On ſent combien cette combinaiſon qui lie entre elle différentes eſpeces de preuves morales, pour en former une ſeule, augmente la force du témoignage iſolé. Il réſulte de-là un faiſceau dont l'enſemble eſt d'une force bien ſupérieure à la ſimple addition de celle des parties qui le compoſent. Les preuves ainſi conſtituées reçoivent un tel accroiſſement d'énergie, qu'elles pourroient en avoir une très-conſidérable, quand même chacune des parties qui y entreroient ſeroit incapable d'un certain effet. C'eſt ainſi qu'une multitude de ſimples vraiſemblances accumulées, ſur-tout quand elles ſont puiſées dans des ſources indépendantes les unes des autres, acquierent une force à laquelle on ſeroit bien éloigné de s'attendre en les conſidérant chacune ſéparément. Ce puiſſant effet vient de ce que la ſeule vérité peut faire ainſi converger vers un même centre des choſes originairement iſolées, & ſans dépendance mutuelle. Ou le menſonge ſe détruit lui-même, ou il ſe trouve en oppoſition avec quelqu'un de ſes entours. Mais la vérité attire à elle tout ce qui l'environne; événemens & circonſtances, elle ſait réduire tout à lui ſervir d'appui, ſans que rien puiſſe jamais dépoſer contre elle.

Il eſt encore un autre genre de preuve qui, en général, eſt mal apprécié, & dont il eſt bon de dire ici quelques mots, parce que ſouvent il

ſe lie aux preuves teſtimoniales. Je veux parler de l'analogie.

Les uns, quand elle eſt favorable à leurs hypotheſes, en abuſent, attribuant à de foibles analogies une force qu'elle n'ont pas; les autres, quand l'analogie eſt contraire à leurs opinions, la mépriſent comme une preuve impuiſſante. Le philoſophe ne tombera dans aucun de ces excès. Il ſait que l'analogie, comme la certitude morale, peut parcourir tous les degrés. Les différentes analogies forment entre elles une progreſſion croiſſante dont le premier terme eſt zéro, mais qui n'a point de bornes. On ne peut donc apprécier l'analogie en général. Il en eſt de très-foibles, & il en eſt de très-puiſſantes. Elles ont plus ou moins de force, ſelon le nombre des faits phyſiques, ou des caracteres humains d'après leſquels on juge. Ayant trouvé des ſtigmates à toutes les larves des mouches que j'ai obſervées juſqu'ici, & ayant cherché en vain ceux d'une larve de mouche panachée, j'ai cru qu'ils y étoient trop petits pour être ſenſibles, mais qu'ils n'en exiſtoient pas moins. J'ai ſu depuis que l'analogie m'avoit trompé, & que cet inſecte dit *ver à queue de rat* ne reſpiroit que par ſa longue queue. J'ai toujours vu boire de l'eau de ſource en ce pays. De-là j'ai jugé, par analogie, que l'eau de ma fontaine n'étoit pas un poiſon; j'en ai bu & j'en bois tous les jours

depuis pluſieurs années ſans avoir eu lieu de juger que je me ſois trompé. Si j'en bois encore aujourd'hui ne ſerois-je pas, en le faiſant, fondé ſur une analogie ſi puiſſante, qu'elle ne me laiſſera aucun doute ? Si je doutois en ce cas, je paſſerois pour un inſenſé ; je ne pourrois rien boire ni rien manger ; tout mets me ſeroit ſuſpect, car en ce genre je ne puis, non plus que ceux qui choiſiſſent les matieres premieres de ma nourriture, être fondé que ſur l'analogie. Mais combien de degrés intermédiaires ſe trouvent depuis celle qui m'a trompé ſur les ſtigmates, juſqu'à celle qui me tranquilliſe ici !

Ce n'eſt pas tout. Le philoſophe qui veut apprécier le degré de force d'une analogie, voit encore ſi elle eſt iſolée, ou ſi elle eſt combinée, ſoit avec d'autres analogies, ſoit avec des témoignages. Dans ces derniers cas, il ne fait pas une ſimple addition de ces forces réunies, mais il les multiplie l'une par l'autre, comme je l'ai dit il y a un moment au ſujet de la preuve teſtimoniale combinée. Il agit ainſi par la même raiſon pour laquelle ſi pluſieurs perſonnes qui n'ont pu avoir entre elles aucune communication, même indirecte, m'affirment une même choſe ; quoique chacune de ces perſonnes, priſe ſéparément, ne ſoit d'aucun poids ſur mon eſprit, leur accord exact dans une matiere ſur laquelle elles n'ont pu ſe concerter,

rendra leur témoignage d'une force bien ſupérieure à la ſimple répétition de la même autorité ajoutée à elle-même.

C'eſt d'après ces principes ſur la certitude morale & ſur l'analogie, que le Lecteur philoſophe jugera de la force des preuves que nous allons diſcuter. J'ai cru qu'avant de commencer cet examen, il falloit entrer dans ce détail, à cauſe de certaines gens qui ignorent de quel poids les preuves morales ſont capables, ſoit qu'on les conſidere comme iſolées, ſoit qu'on les ſuppoſe combinées. Il faut que ces perſonnes ſachent que ces ſortes de preuves peuvent aller depuis la ſimple vraiſemblance juſqu'à la certitude la plus complette; & que ce n'eſt pas au genre, mais au degré de la certitude qu'il faut s'arrêter, quand on ne veut être ni ſottement crédule, ni ſceptique juſqu'à l'abſurdité.

A quelque excès qu'un homme puiſſe pouſſer le ſcepticiſme & le mépris des preuves teſtimoniales, il eſt des faits qu'il reconnoît pour vrais, quoiqu'il n'en ait pas été témoin. Il avoue donc qu'il eſt des marques, des caracteres auxquels on peut reconnoître la vérité des faits, ou la validité du témoignage qui en établit la certitude. Or, ces marques, ces caracteres, qu'il les aſſigne, ou qu'il les indique, & nous verrons s'il en eſt

un ſeul qu'on ne puiſſe appliquer au témoignage ſur lequel eſt fondée la certitude des faits du Chriſtianiſme.

Fin de la premiere Partie.

CONSIDÉRATIONS
PHILOSOPHIQUES
SUR
LE CHRISTIANISME.

SECONDE PARTIE.

CONSIDÉRATIONS SUR LES FONDEMENS DE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

Les Pieces qui contiennent la dépoſition des Témoins ſont-elles authentiques? Ou *premier Examen du témoignage.*

LES pieces dont il s'agit ſont les livres qui compoſent preſque tout le Nouveau Teſtament;

c'eſt-à-dire les quatre Evangiles, le Livre des actes des Apôtres, & les lettres écrites & adreſſées par eux à l'Egliſe univerſelle, à diverſes égliſes particulieres, ou à quelqu'un de leurs Diſciples.

Je ſuppoſe que le Lecteur ſait diſtinguer l'authenticité d'une piece, de ſa vérité. Quand j'examine ſi un acte eſt authentique, je cherche s'il a été réellement dreſſé par celui dont il porte le nom. Quand j'examine ſa vérité, je cherche ſi les faits quil atteſte ſont vrais ou faux. Mais, ſoit parce que les moyens les plus faciles de juger de la vérité ou de la fauſſeté d'une dépoſition tiennent ſouvent à la compétence des témoins dont je ne puis juger ſans les connoître eux-mêmes, ainſi que les circonſtances qui ont pu contribuer à les rendre ou compétens ou récuſables; ſoit pour m'aſſurer que les auteurs des livres qui contiennent la dépoſition, ſont des écrivains contemporains, je vais, avant tout, m'aſſurer ſi les pieces dont il s'agit ont été réellement écrites par ceux auxquels ont les attribue.

Comment a-t-on coutume de juger de l'authenticité d'un livre? Comment ſait-on que les commentaires de *Céſar*, ou les hiſtoires de *Tacite* ſont l'ouvrage de ces auteurs, & non pas de quelque écrivain poſtérieur? On ne le ſait, & l'on ne peut le ſavoir que par la tradition. C'eſt donc à elle que je m'adreſſe : « je remonte de ſiecle en ſiecle,

» je consulte les monumens, je les compare avec » ces histoires elles-mêmes, & le résultat de mes » recherches est qu'on a toujours attribué ces » histoires aux auteurs dont elles portent aujour- » d'hui les noms (*a*). »

Cette tradition a quelque chose de trop ancien, de trop constant, de trop uniforme pour être trompeuse à l'égard des écrits de *César* & de *Tacite*. Mais celle qui dépose en faveur de l'authenticité des pieces dont nous parlons, a quelque chose de bien plus fort encore. Les commentaires sur la guerre des Gaules n'étoient plus que par le nombre modique de ceux qui s'occupent de l'histoire : ici il s'agit de livres qui dans tous les tems ont été lus par tous les membres de la société chrétienne, soit dans leurs assemblées, soit dans leurs maisons. Comme ces pieces contenoient les fondemens de leur foi & de leur espérance vaine ou solide, ils les conservoient avec un soin dont on ne peut donner une idée juste, qu'en disant qu'il souffroit tout plutôt que de se les laisser enlever (7). De tels hommes ont toujours les yeux ouverts sur des écrits qui leur sont aussi chers, & toute supposition en ce genre est impossible. *Comment toute une société nombreuse ignoreroit-elle un instant l'époque d'un livre qui regle*

(*a*) M. Bonnet, Palingénésie philosophique.

ſa croyance ? . . . . . Jamais l'Alcoran n'auroit été tranſporté au tems de Mahomet, s'il avoit été écrit long-tems après ſa mort. . . . Et il en eſt ainſi de tout livre qui intéreſſe un très-grand nombre d'hommes (a), ſur-tout s'il les intéreſſe par rapport à leur Religion.

Les auteurs, dont les actes qui nous occupent portoient les noms, avoient vécu dans la ſociété chrétienne, & en avoient gouverné pendant pluſieurs années des portions qu'ils avoient formées dans différentes villes. Ces ſociétés particulieres étoient cenſées avoir reçu des lettres qui font partie du recueil des pieces, & qui citent à chaque page les faits énoncés dans les Evangiles, & dans le livre des Actes des Apôtres. Comment les Egliſes de Rome, d'Epheſe, de Corinthe, de Theſſalonique, de Coloſſe, de Philippes, de Jéruſalem auroient-elles pu ignorer la fauſſeté de la ſuppoſition, ſi elles n'avoient jamais reçu ces lettres ? A quel propos auroient-elles conſenti à admettre cette ſuppoſition ? Et ſi elles ne l'ont pas admiſe, comment s'eſt formé, malgré leur réclamation, la tradition qui nous donne ces Epîtres comme adreſſées par les Diſciples à ces ſociétés particulieres qu'ils avoient fondées ? Remarquez bien que l'authenticité d'une ſeule de ces lettres prouveroit celle de toute la collection des actes,

(a) Article *Certitude*, dans l'Encyclopédie.

puiſqu'il n'en eſt pas une ſeule qui ne ſuppoſe la maſſe des faits énoncés dans les pieces diverſes.

A quelle époque donc peut-on imaginer que ces actes aient pu paroître, pour la premiere fois, s'ils n'étoient pas l'ouvrage des Diſciples ? Si l'on place cette époque près de leur tems, le raiſonnement que je viens de faire ſubſiſte dans toute ſa force ; or il eſt très-certain qu'elle ne pouvoit être éloignée. Les peres les plus anciens citent ces pieces, & le ſcepticiſme le plus outré ne peut former le moindre doute ſur l'authenticité des écrits de ces premiers peres ; ceux du premier ſiecle étant cités par ceux du ſecond qui, à leur tour, le ſont par ceux du troiſieme ; en ſorte qu'il n'exiſte pas la moindre lacune de la tradition, même écrite, depuis les Apôtres juſqu'à nous.

Je ſens qu'en reprenant les choſes dès leur origine, on peut faire ici un raiſonnement bien ſimple. Il eſt certain qu'un homme nommé *Jéſus* a voulu établir & a établi, en effet, une Religion. Il ne l'a pas fait ſans coopérateurs. Ces coopérateurs ont dû naturellement prendre les moyens ordinaires ; ceux qu'ont pris tous les chefs de ſectes, pour fixer dans la mémoire des hommes qui viendroient groſſir leur ſociété, les choſes qui en faiſoient la baſe. Ainſi ils ont dû les leur donner par écrit, afin de ne point les abandonner à l'incertitude & aux variations de la mémoire & du caprice. Tant qu'ils ont

vécu, a-t-on pu, s'ils n'ont pas pris ce parti si simple, dire qu'ils l'ont pris en effet, & introduire sous leur nom, dans leur société, des livres qu'ils ne s'attribuoient pas ? L'opinion de l'authenticité de ces livres a-t-elle pu commencer à s'établir sous leurs yeux, sans qu'ils détrompassent leurs prosélytes ? A-t-elle pu s'établir après leur mort, sans que la foule de ces mêmes prosélytes, étonnée de l'instruction, réclamât contre cet attentat ? Cette réclamation n'a pas pu ne pas avoir lieu de la part des prosélytes zélés ; or si elle a eu lieu, il est impossible que la tradition ait jamais favorisé les pieces supposées. La tradition n'étant que la voix de la multitude, il est évident qu'elle ne peut appuyer ce que cette multitude même n'a pas cru, ce qui a, au contraire, excité son indignation, sa réclamation.

D'un autre côté, si les Apôtres ont réellement laissé des écrits de leurs mains, & si l'on a voulu supprimer ces écrits pour leur en substituer d'autres, il est évident que l'on n'a pu y réussir de leur vivant. Leur réclamation eût empêché l'erreur de s'accréditer, & auroit nécessairement déterminé l'opinion de leurs Disciples. Ces Disciples, ne l'oublions jamais dans cette discussion, ont dû être fort zélés pour la nouvelle doctrine, sans quoi elle ne se seroit ni répandue ni conservée. Elle n'a pu résister aux efforts des Juifs & des Payens pour l'anéantir,

l'anéantir, que par l'extrême attachement de ceux qui l'avoient adoptée. S'ils lui étoient ſi attachés, ils ont dû l'être, & ils l'ont été en effet, comme je l'ai déja remarqué, aux livres qui en renfermoient les principes. Ils ont donc dû veiller aſſez ſur ces écrits, pour empêcher qu'on leur en ſubſtituât d'autres après la mort des auteurs. Une bien grande vigilance n'étoit pas néceſſaire pour empêcher cette ſubſtitution, puiſqu'il s'agiſſoit de livres qui étoient d'un uſage continuel. A meſure que la ſociété s'eſt agrandie, la ſubſtitution de nouvelles pieces à la place des anciennes, eſt devenue plus impraticable, & en peu d'années on eſt arrivé à ces premiers Peres qui, en citant ces pieces, nous font connoître que celles qu'ils avoient de leur tems, étoient les mêmes que celles que nous avons aujourd'hui.

Quand la diviſion qui ne manque pas de ſe gliſſer tôt ou tard entre quelques-uns des membres d'une ſociété naiſſante, mais déja nombreuſe, a élevé des diſputes entre ceux qui compoſoient les anciennes égliſes, je vois que pour terminer leurs différends, ils recouroient tous à ces mêmes pieces dont nous parlons. Ils en reconnoiſſoient donc tous l'authenticité. Ils la reconnoiſſoient encore, même après que la déſunion avoit éclaté au point de faire exclure de l'égliſe un des partis diſſidens. Ces hommes traités de *Novateurs*, *d'Hérétiques*,

regardés comme ennemis de cette égliſe, & devenus ſes ennemis en effet, continuoient dans leurs diſcuſſions à en appeller aux écrits que nous attribuons aux Diſciples, & à les citer comme authentiques. Les hommes les plus oppoſés au Chriſtianiſme ont fait comme eux. Dans des tems peu éloignés des Apôtres, tems où s'il y eût eu lieu de former des doutes, les plus éclairés des Payens n'euſſent pas manqué de les former, ils ont beaucoup diſputé; ils ont attribué à la magie les faits qu'on leur oppoſoit; mais jamais ils n'ont nié que les livres qui en contenoient l'hiſtoire, fuſſent l'ouvrage des premiers Diſciples de JÉSUS. Sans doute, s'ils ne l'ont pas nié, c'eſt qu'ils ne l'ont pas pu; c'eſt que l'évidence morale étoit à ſon comble. Après dix-huit ſiecles, nous ſeroit-il plus poſſible qu'à CELSE de former à ce ſujet des doutes raiſonnables? Les degrés de certitude qui ont forcé les anciens ennemis du Chriſtianiſme à attribuer aux Diſciples de l'ENVOYÉ, les livres où ſont décrits les prodiges dont on le dit auteur, ces mêmes degrés de certitude, je les ai comme ces rusés adverſaires. Plus il leur étoit facile d'arguer de faux la ſuppoſition de ces pieces, à l'inauthenticité deſquelles ils avoient un ſi grand intérêt, plus leur ſilence devient pour moi, de preuve en ſoi ſimplement négative, la preuve la plus poſitive.

Toutes ces réflexions me font ſentir combien il

faudroit admettre de suppositions extraordinaires pour rejetter la sincérité des actes dont il s'agit. Ils tiennent à tant de choses, qu'il faudroit que mille circonstances se fussent réunies pour favoriser le secret de leur intrusion. Si une seule de ces circonstances eût manqué, la fourberie étoit dévoilée & devenoit publique. Si quelque indiscrétion ou quelque mal-adresse d'un seul d'entre les imposteurs ne la trahissoit pas d'abord ouvertement, elle faisoit au moins naître des doutes très-faciles à éclaircir sur le champ. Et si ces doutes ont jamais été formés, comment ne nous en est-il rien parvenu? Comment, du moins, n'a-t-on rien trouvé jusqu'ici qui pût les renouveller avec quelque apparence de fondement? Comme le dit un écrivain que j'ai déja cité & que je citerai peut-être encore : *La plus grande marque de l'authenticité d'un livre, est lorsque depuis long-tems on travaille à sapper son antiquité pour l'enlever à l'auteur à qui on l'attribue, & qu'on n'a pu trouver pour cela que des raisons si frivoles, que ses ennemis même déclarés daignent à peine s'y arrêter* (a).

A-t-on, en effet, jamais rien objecté de solide contre l'authenticité de ces écrits? Peut-on dire qu'ils n'aient pas été cités par les auteurs du tems, qui ont traité les mêmes sujets? Peut-on leur reprocher de manquer de conformité dans le style, dans

(a) Voyez l'article *Certitude*, dans l'Encyclopédie.

les idées, dans le caractere, avec le ſtyle, les idées, le caractere des hommes du pays & du ſiecle auxquels on les attribue ? Peut-on les accuſer de ſuppoſer des connoiſſances, de faire alluſion à des uſages, à des événemens poſtérieurs ? Ce ſeroient-là de vraies difficultés ; elles ſeroient capables de contrebalancer des preuves ; mais on n'a pu juſqu'ici rien oppoſer de ſemblable à leur authenticité, ou à ceux qui la ſoutiennent.

On leur a ſouvent objecté la multitude des Evangiles apocryphes (8). Mais depuis quand la fauſſeté d'un titre prouve-t-elle celle des autres, quand la partie qui poſſede ces derniers, ne cite ni ne prétend faire valoir celui qui eſt faux ? Je ſens que des événemens auſſi extraordinaires que ceux de la vie de l'Envoyé & de celle de ſes coopérateurs, devoient naturellement trouver beaucoup de plumes prêtes à les décrire ; & il me paroît fort ſimple que l'on ait donné à toutes les hiſtoires de ces faits le même nom d'Evangile. Je ne ſuis pas même ſurpris que quelques-unes de ces hiſtoires portent dans leur titre le nom d'un Apôtre qui n'en étoit pas l'auteur. Quand l'écrivain avoit été inſtruit par ſaint Thomas, par exemple, il appelloit l'ouvrage où il rapportoit ce qu'il en avoit appris : *Evangile de Thomas*. Mais que m'importent ces faits, & que peut-on en conclure ? Ces écrits étoient inauthentiques & regardés comme tels par le gros de la ſociété ; mais parce que, quoi-

que inauthentiques, ils étoient ſouvent exacts, ils ont été cités dans certaines occaſions, ce qui eſt encore très-ſimple. Pluſieurs n'étoient qu'une réunion, une eſpece de concordance des quatre Evangiles; d'autres n'étoient que quelqu'un de ces quatre Evangiles, auquel on avoit ajouté quelques circonſtances de la vie de JÉSUS-CHRIST; d'autres enfin étoient non-ſeulement inauthentiques, mais inexacts & généralement décriés dans l'égliſe. Ces derniers étoient l'ouvrage de quelque novateur qui vouloit en étayer ſes opinions; qui déteſtant la grande ſociété, auroit dû naturellement rejetter les principaux faits qu'elle croyoit d'après ſes actes, & qui cependant, au lieu de rejetter ces faits, les a introduits dans ſes fauſſes pieces, & a confirmé ainſi la vérité des autres. Il me ſuffit de ſavoir que la plupart des Peres n'ont cité que les quatre Evangiles admis par les Chrétiens de nos jours, & qu'ORIGENE, cent ſoixante ans après la mort des premiers Diſciples, ait prononcé, ſans être contredit, qu'ils étoient les ſeuls reconnus dans l'égliſe. Que dis-je? Quand ORIGENE parloit ainſi, il y avoit plus de ſoixante-dix ans que JUSTIN & IRÉNÉE avoient dit équivalemment la même choſe.

L'authenticité des pieces que le Chriſtianiſme produit, eſt donc une vérité prouvée de maniere à ne laiſſer aucun doute à un eſprit raiſonnable. Eſt-il dans l'antiquité profane un ſeul ouvrage dont on

puiſſe démontrer auſſi ſolidement qu'il appartient à l'auteur que ſon titre annonce? Qu'on ne me diſe point que l'importance du ſujet exige des recherches que l'on ne peut pouſſer trop loin. Ce ſeroit-là le moyen de ne rien terminer; & chercher à éterniſer un procès eſt une preuve de mauvaiſe foi. Il eſt, dans la certitude, des degrés dont tout homme, à meſure qu'il eſt plus véritablement philoſophe, ſait mieux ſe contenter. Ces degrés de certitude, ne me les ſuis-je pas procurés par l'examen que je viens de faire? Je n'y ajouterai qu'une réflexion. S'il eſt vrai de dire aujourd'hui, que plus le point qui nous occupe eſt intéreſſant & déciſif, plus il faut être ſcrupuleux dans les recherches, il a été vrai de le dire dès le commencement; il a été vrai de le dire pour les contemporains. Animés par la haine, étonnés par la ſingularité des récits, pouſſés par des penchans & des préjugés oppoſés à la doctrine des ouvrages où les faits ſont rapportés, ils ont dû faire beaucoup mieux que nous ce qu'aujourd'hui vous exigez de moi. Plus vous prétendrez que je dois y regarder de près, comme ſi je ne l'avois pas fait, plus je vous dirai que les contemporains auroient rejetté hautement l'opinion de l'authenticité de ces livres, s'ils avoient pu la rejetter. J'en reviendrai toujours à voir, dans leur ſilence à ce ſujet, & dans les efforts qu'ils ont faits pour combattre les inductions qu'on tiroit des miracles, l'aveu le plus formel que les pieces où

leur hiſtoire eſt renfermée, ſont des pieces authentiques. Ce raiſonnement ſeroit ſolide, quand même l'authenticité de ces actes ne me ſeroit pas prouvée d'ailleurs d'une maniere auſſi forte. Mais après les preuves que j'ai expoſées dans ce chapitre, il devient plus concluant encore. Et que pourroit-on lui oppoſer ?

CHAPITRE II.

Les pieces qui contiennent la dépoſition, ont-elles été altérées en des choſes eſſentielles ? IIe. Examen du témoignage.

L'*AUTHENTICITÉ des actes dont il s'agit ne prouve rien*, dit-on, *ſi l'on ne démontre en même tems qu'ils ſont venus juſqu'à nous, tels qu'ils ſont ſortis de la plume des témoins.* Cette difficulté ne peut venir que de ce qu'on ne fait pas aſſez d'attention à la nature de ces actes mêmes. Ils ſont tels, qu'il eût été impoſſible de les altérer utilement pour l'impoſture. Qu'y auroit-elle ajouté ? Quelques miracles ? Mais je ne vois pas ce que le menſonge y eût gagné ; car ce n'eſt pas ſur quelques prodiges que le Chriſtianiſme ſe fonde ; c'eſt ſur une ſuite, ſur un enchaînement de prodiges. Les impoſteurs auroient-ils ajouté aux pieces authentiques tous les miracles, ou la plupart

des miracles que l'on y lit aujourd'hui? Mais il eût fallu pour cela supprimer entiérement ces écrits, & leur en substituer d'autres, puisqu'ils ne sont qu'un tissu de prodiges, du commencement à la fin. Je vois donc qu'il n'étoit pas plus possible d'interpoler d'après coup dans les Evangiles les faits étonnans qui s'y trouvent de nos jours, que d'anéantir les anciennes pieces pour en mettre de nouvelles à leur place; ce qui est démontré impossible par tout ce qui nous a prouvé ci-dessus leur authenticité.

D'ailleurs, quand pourroit-on les avoir altérées dans des choses essentielles? Seroit-ce dès les premiers tems? Mais cela étoit impraticable; les témoins vivoient encore, & les nouveaux Disciples n'eussent pas été long-tems à être détrompés. Ne l'eussent-ils été que par les originaux mêmes qu'ils possédoient, la chose étoit trop facile pour n'avoir pas lieu sur le champ.. Du tems de TERTULLIEN, c'est-à-dire, plus de cent cinquante ans après la mort des témoins, ces originaux existoient encore; & ce que cet homme célebre en cite, est absolument conforme à ce que nous y voyons aujourd'hui.

A peine ces actes furent-ils écrits, que les copies & les versions se multipliant & se répandant partout, rendirent l'altération de plus en plus impraticable, parce qu'il existoit trop de pieces de comparaison, & qu'il y auroit eu un trop grand nombre d'exemplaires à falsifier. Les dissentions, les héréſies

qui s'éleverent, dès la fin du premier siecle, acheverent encore d'augmenter, si l'on peut parler ainsi, l'impossibilité. Soit que l'altération fût venue des novateurs, soit qu'elle eût été faite par des membres de l'ancienne société, elle n'eût pas tardé d'être reprochée au faussaire. Falsifie-t-on aisément des actes qui sont entre toutes les mains, lus publiquement tous les jours, & regardés comme divins par ceux qui les possedent? Pour altérer avec succès des pieces ainsi répandues, il n'eût pas suffi d'en défigurer toutes les copies & les versions, ce qui auroit déja été d'une assez grande difficulté; mais il auroit fallu altérer encore la mémoire de cette foule d'hommes qui les avoient lues & relues, parce qu'ils faisoient de cette lecture leur devoir & leurs plus cheres délices.

Les dépositions des témoins, me dites-vous, *ne s'accordent point entr'elles.* Elles ne s'accordent point! Cette plainte me surprend; j'étois même sur le point de vous citer le genre d'harmonie qui regne entre les divers actes, pour vous prouver leur sincérité. Un accord rigoureux & poussé jusqu'à l'identité des moindres détails, m'inspireroit peut-être des soupçons d'une connivence ou d'une convention secrete qui m'annonceroit des fourbes & des inventeurs plutôt que des témoins oculaires. Mais un accord qui a lieu dans les choses essentielles, avec de légeres différences dans les particularités & les

détails, m'inſpire la confiance. Ces différences me paroiſſent l'effet naturel de celle des eſprits qui, diverſement affectés, font écrire différemment à chaque homme ce qu'il a vu, ceux-ci portant leur attention ſur une circonſtance, ceux-là ſur une autre. Je reviendrai dans la ſuite à ce point de critique; mais je puis toujours, en attendant, demander ſi parmi ces contradictions apparentes, il n'en eſt point qui diſparoiſſent aiſément aux yeux de ceux que la prévention ne porte pas à ſe les exagérer à eux-mêmes; s'il n'en eſt pas d'autres qui tiennent à des connoiſſances de mœurs, d'uſages, de coutumes & de langage, à des connoiſſances locales qui nous manquent aujourd'hui? Irai-je, ſur un pareil doute, rejetter ce qui m'eſt prouvé par les raiſonnemens les plus ſolides? Oublierai-je, pour une incertitude, les preuves qui viennent de me ſatisfaire? Non, je ne puis adopter une ſemblable logique.

Je m'arrêterai moins encore aux variantes que des copies multipliées preſque à l'infini ont dû produire à la longue, & qui, tant qu'elles n'ont rien eu d'eſſentiel, n'ont pas excité l'attention de la ſociété Chrétienne. Pourquoi exciteroient-elles la mienne? En tout cas, une réflexion bien ſimple répond ici à toute difficulté. Si les copies ſont infidelles dans les lieux où elles different, elles ſont néceſſairement exactes dans ceux où elles s'accordent; car, quelle ſeroit la cauſe de leur accord, ſi ce n'étoit leur

conformité à l'original ? Or, les morceaux où regne cet accord me suffisent; je puis ici me passer de tous les autres. Je n'ai plus qu'une question à vous faire.

Me parlez-vous ici d'altérations peu considérables? Je vous ai déja dit que j'y prenois peu d'intérêt. Prétendez-vous qu'il y en ait eu d'essentielles ? Mais de telles altérations auroient fait un changement dans la Religion, & par conséquent une révolution quelconque. Indiquez-le-moi donc ce changement; indiquez-moi cette révolution, ou convenez que la Religion étant restée la même, les livres qui en contiennent la substance, n'ont pas souffert d'altérations essentielles.

CHAPITRE III.

Considérations sur les pieces qui renferment le témoignage, & sur les qualités qu'elles annoncent dans les témoins. Ou *IIIe. Examen du témoignage.*

« PLUS j'étudie le livre dont nous venons de » reconnoître l'authenticité, plus je suis frappé des » caracteres de vraisemblance, d'originalité & de » grandeur que j'y découvre. L'élévation des pen- » sées avec la simplicité des expressions, la pureté

» de la doctrine & l'importance des préceptes; la » candeur, l'ingénuité, la modestie des écrivains; » cet oubli singulier & perpétuel d'eux-mêmes, » qui ne leur permet pas de mêler leurs propres » réflexions, ni même le moindre éloge au récit » des actions de leur Maître; en un mot, tout » me paroît admirable dans ce livre.

» Quand je vois les hommes qui l'ont écrit, » me raconter avec tant de simplicité & de sens » froid les plus grandes choses, ne point chercher » à étonner les esprits, je ne puis m'empêcher de » reconnoître que le but de ces écrivains est » uniquement d'attester au genre humain des véri- » tés qu'ils jugent importantes pour son bonheur.

» Non-seulement ils me paroissent de la plus » parfaite ingénuité, & ne dissimuler pas même » leurs propres foiblesses; mais ce qui me sur- » prend bien plus, c'est qu'ils ne dissimulent » pas non plus certaines circonstances de la vie de » leur Maître, qui ne tendent pas à relever sa gloire » aux yeux du monde. S'ils les eussent tues, on ne » les auroit certainement pas devinées, & les » adversaires n'auroient pu en tirer avantage. Ils » les ont dites, & même assez en détail. Je suis » donc obligé de convenir qu'ils ne se proposoient, » dans leurs écrits, que de rendre témoignage à » la vérité.

» Seroit-il possible que des Pêcheurs, qui passent

» pour faire d'auſſi grandes choſes que leur Maître, » qui diſent au boiteux, *leve-toi & marche*, n'aient » pas le plus petit germe de vanité (*a*)? » Reconnoîtrois-je-là le caractere des fourbes, des impoſteurs les plus conſommés ?

Les ſavans nous étonnent, nous les admirons quand ils ſont très-modeſtes, & rarement leur modeſtie va-t-elle juſqu'à les porter à s'oublier eux-mêmes dans leurs ſuccès : le plus ſimple artiſan s'applaudit des ſiens, quelque minces qu'ils puiſſent être. La vanité ſe gliſſe par-tout; elle eſt la paſſion de tous les états; comment ne m'étonnerois-je pas que des hommes qui opéroient des prodiges réels & éclatans, ou qui réuſſiſſoient ſi bien à le perſuader aux peuples, & qui vouloient établir le fanatiſme, aient été aſſez déſintéreſſés pour n'avoir vu que leur maître, & ne pas avoir fait le moindre retour ſur eux-mêmes ? Où des auteurs Juifs ont-ils trouvé cette modeſtie ſi digne des efforts de la plus ſublime philoſophie ? Où des gens obſcurs, qui ſont parvenus à jouer un rôle, ont-ils appris à ſe montrer ſi éloignés de la vanité & de ſes complaiſances ? Où vit-on des ſectaires auſſi modérés dans la maniere de parler de leurs ennemis & de ce que ceux-ci leur font ſouffrir ? Loin de ſe ſoulager par des injures contre les juges & les meurtriers de Jésus, ſes Diſ-

(*a*) Palingénéſie philoſophique.

ciples se bornent à exposer simplement, sans colere, sans fiel, sans reproches, les traitemens qu'on lui a fait subir; & ils terminent leur paisible récit en disant : *Et ils le crucifierent* (a). ET ILS LE CRUCIFIERENT....! Quoi ! hommes simples & pacifiques ; vous vous exprimez ainsi en parlant du supplice affreux que l'on a fait souffrir à celui à qui vous avez tout sacrifié, & l'on s'obstine encore à voir en vous des enthousiastes & des fanatiques ! Ah ! si vous eussiez dit qu'une troupe d'incrédules, de furieux & de scélérats condamna votre Maître au supplice de la croix, & que des satellites impies oserent exécuter cette injuste & horrible sentence, vous n'auriez dit que ce que bien d'autres eussent dit à votre place, & ces expressions n'auroient pu étonner personne. Elles auroient dû paroître conformes à votre position, & elles l'auroient été, en effet, au caractere que l'on se plaît à vous supposer. Mais les épithetes dures & injurieuses étoient trop éloignées de l'esprit de patience & de douceur qui vous animoit, & dont celui dont vous racontiez si paisiblement la mort, vous avoit donné l'exemple & les leçons.

Philosophes anciens ou modernes, dites-le-moi ! Est-ce ainsi que les hommes, je ne dis pas vicieux, mais d'une vertu médiocre, ont coutume

(a) Ainsi s'expriment S. Luc & S. Jean.

de ſe conduire ? Ou plutôt, pour me répondre plus ſûrement, jugez des autres par vous-mêmes ; ſoyez, ſi vous le pouvez, de bonne foi avec le public, & vous conviendrez que ce n'eſt pas ſur ce ton que vous parleriez des moindres vexations exercées envers un des vôtres. Ce qu'une langue riche a de plus nerveux & de plus énergique, vous ſemble trop foible quand il s'agit de peindre & de qualifier les moindres écarts du zele, ou, comme vous le dites, de l'intolérance envers quelqu'un de vos coryphées. Pourquoi mettez-vous tant d'amertume dans vos plaintes, ſi ce n'eſt parce que, malgré le faſtueux étalage d'une indifférence & d'un mépris ſtoïques, vous voulez envenimer, aigrir, échauffer les eſprits ? Les Apôtres ayant tenu une conduite oppoſée à celle-là, n'ont donc voulu qu'inſtruire en expoſant les faits. C'eſt pour cela qu'ils les ont rendus avec cette étonnante ſimplicité, & qu'ils ſe ſont bornés à dire que les Juifs crucifierent leur Maître.

Après l'avoir demandé aux Philoſophes, j'oſe le demander à tout homme non prévenu. Des fanatiques perſécutés, dont le chef l'a été plus encore, pourroient-ils s'exprimer ainſi ? D'où viendroit ce calme dans des enthouſiaſtes ? Viendroit-il de timidité ? Mais quand il ſera utile de montrer du courage, les Diſciples ſauront bien montrer le leur. Ils ſauront bien reprocher en face aux hommes vicieux leurs crimes & leur opiniâtreté ; ils ſauront bien

témoignage aussi sévérement que nous examinerions la déposition des témoins les plus suspects. Si celle des Disciples se trouve à l'épreuve de cet examen, la vérité n'en sera que plus clairement établie.

CHAPITRE IV.

Nouvel Examen du Témoignage.

A LA seule inspection des faits que contient la déposition, tels que nous les avons indiqués ci-dessus (*a*), on a dû voir qu'il est difficile de supposer que les témoins aient pu tromper ; & s'y l'on y joint ce que nous venons de voir sur leur caractere, on ne pourra se figurer qu'ils en aient eu la volonté. D'où l'on pourroit déja conclure qu'ils n'ont ni pu ni voulu séduire. Si donc nous ne voulions pas chercher à donner plus de force à ces preuves, il ne nous resteroit plus qu'à examiner si, du moins, ils n'ont pas pu être séduits eux-mêmes. Mais, avant de discuter ce dernier point, examinons plus à fond le premier.

nous avons déja fait voir qu'il ne falloit pas s'arrêter dans une recherche où il s'agit de vérifier des faits, dont les preuves doivent décider à admettre ensuite tout ce qui suit de leur vérité bien établie.

(*a*) Chap. XI de la premiere Partie.

Les qualités que j'ai reconnues dans les Apôtres, m'ont disposé à trouver leur témoignage d'autant plus compétent & plus irrécusable, que l'uniformité que j'ai remarquée dans leurs dépositions, est plus propre à augmenter ma confiance. Cette uniformité, comme je l'ai déja dit, est précisément telle qu'elle doit être pour m'inspirer ce sentiment; elle est telle, que je suis forcé d'avouer que je n'apperçois dans les témoins, ni opposition proprement dite, ni connivence. J'y trouve l'espece d'accord qui doit naturellement avoir lieu entre des gens de bonne foi, qui déposent chacun de leur côté ce qu'ils ont vu, sans s'être concertés avant de le raconter. Si je m'arrête, de nouveau, à ces réflexions pour les approfondir davantage, elles me paroissent toujours plus solides. En effet, de faux témoins qui ont le tems de convenir entre eux de leurs récits, ne manquent pas de profiter de ce tems pour les préparer; ils évitent avec soin d'y laisser la moindre apparence de contradiction. Comme ils connoissent toute la fausseté du témoignage qu'ils se disposent à rendre, ils craignent toujours de donner quelque prise à leur partie adverse, & de l'aider ainsi à dévoiler l'imposture. Chacun d'eux imagine que s'il lui arrivoit d'en dire plus ou moins que ses complices, on tireroit contre lui des inductions de leur silence,

ou qu'on l'accuſeroit d'une réticence fondée ſur la mauvaiſe foi. Les détails ne leur paroiſſent pas tellement indifférens, qu'ils négligent de les arranger avec les précautions néceſſaires pour prévenir tout ſoupçon. Les plus légeres différences dans l'expoſé qu'ils en feroient, leur paroîtroient dangereuſes; ils ne s'en permettent point, ſur-tout de celles dont la *concordance* exigeroit du travail & des lumieres.

Maintenant, au lieu de ces témoins impoſteurs, ſuppoſez des hommes droits, francs & ſinceres; chacun d'eux racontera avec ingénuité ce qu'il aura vu & entendu. Certain de la vérité de ſon témoignage, il ne s'occupera pas de celui des autres; il ne penſera pas même qu'on puiſſe les lui confronter. Comme ces confrontations ſeroient ſans danger pour lui, leur poſſibilité ne lui donne aucune inquiétude, & elle n'influe point ſur le témoignage qu'il va rendre. Sa conſcience ne lui reprochant rien, il ne lui vient pas à l'eſprit de croire qu'on puiſſe trouver le menſonge dans une dépoſition où lui, témoin oculaire, ſait que regne la pure & ſimple vérité. Il s'exprime donc avec toute la franchiſe & tout l'abandon de la ſécurité. Il raconte avec détail ce qui, dans ſa façon de voir, lui a paru intéreſſant. Il néglige ou il omet ce qui a fait peu d'impreſſion ſur lui. Ses collegues, également ſinceres, s'étendront peut-être

ſur d'autres circonſtances qu'il n'a pas même indiquées, parce qu'elles ne l'ont point frappé. De la diverſité de ces récits, il pourra réſulter d'abord quelque embarras dans la maniere de les concilier. Le premier coup d'œil ſera contre eux ; & les gens prévenus s'en tenant à ce premier coup d'œil, les accuſeront tous d'impoſture. Mais qu'importe ? les hommes dont je parle n'étendent point leurs vues ſi loin. La fauſſeté connoît ces ſoins, ces craintes, cette prévoyance ; mais la vérité, plus tranquille & plus confiante, n'y eut jamais recours. Tel a été évidemment l'eſprit, le caractere des témoins produits par les Chrétiens ; & les pieces qu'ils ont laiſſées en fourniſſent la preuve la plus complette.

Je retrouve toujours dans ces pieces ce même eſprit, ce même caractere de vérité, de franchiſe, de candeur, ſous quelque point de vue que je les conſidere. Plus je mets de ſoin & d'attention dans l'analyſe que j'en fais, plus je vois clairement que ſi leurs auteurs euſſent cherché à tromper, ils euſſent écrit avec plus de précaution & de réſerve qu'ils n'en ont miſe dans les actes où ils ont conſigné leur témoignage. Comme les faits étoient récens, ils auroient craint de mettre l'impoſture en trop grande évidence, & de fournir à leurs nombreux contradicteurs les moyens de la dévoiler. Dans cette vue, ils n'auroient écrit que ce qui auroit été

comment ceux qui vivoient avant CONSTANTIN, ont pu ignorer ces prétendues pieces qui avoient exiſté un ſi grand nombre d'années avant d'être ſupprimées ? Comment recouroit-on aux ſeuls ſupplices, pour arrêter les progrès du Chriſtianiſme ? N'étoit-il pas plus ſimple & plus naturel de démontrer publiquement, & par les actes juridiques que l'on devoit avoir, la fourberie de ſes fondateurs, que de répandre à grands flots le ſang de ſes proſélytes ? Si l'on avoit alors des preuves authentiques de l'impoſture, comment n'eſſayoit-on pas quelquefois de s'en ſervir, au lieu d'employer pour tout argument les glaives, les roues & les chevalets ? Comment les adverſaires ont-ils attribué à la magie, des faits dans leſquels ces prétendus actes prouvoient qu'il n'y avoit rien que de fort ſimple ? Des pieces qui pouvoient être ſi utiles aux Juifs & aux Payens, aux Phariſiens & aux Philoſophes, & qui n'ont cependant jamais été ni employées, ni produites, ni même citées comme un prétexte par aucun d'eux, ſont évidemment des chimeres. Les ſupplices ne ſervent ainſi de reſſource continuelle qu'à ceux qui n'en ont pas d'autres ; on n'y a pas recours ſans ceſſe pour prouver des erreurs de fait à un peuple immenſe ſur lequel ils ne font pas l'effet qu'on deſireroit, quand on a dans ſes regiſtres des moyens faciles de l'éclairer & de le détromper.

Dira-t-on que les Tribunaux, dans les commencemens, ne croyant pas que le Chriſtianiſme dût ſe répandre comme il l'a fait, & que l'affaire pût devenir jamais auſſi ſérieuſe, ne daignerent pas procéder juridiquement pour contredire des impoſteurs obſcurs ? Je ne verrois dans cette réponſe qu'une défaite qui ne pourroit ſéduire que ceux qui chercheroient à être ſéduits; car, faites-y bien attention, jamais la Synagogue n'a regardé les Apôtres comme des hommes aſſez ſans conſéquence pour qu'on pût leur laiſſer divulguer les faits dont ils perſuadoient la vérité à leurs proſélytes. La fureur obſtinée que la ſecte nombreuſe & reſpectée des Phariſiens, & les Princes des Prêtres montrerent dans la pourſuite de JÉSUS, prouve aſſez qu'ils étoient fort éloignés de regarder comme une choſe indifférente l'établiſſement de la nouvelle ſociété qu'ils lui voyoient fonder. Ils l'ont pourſuivi juſqu'au tombeau, & ſa mort n'a pu les tranquilliſer, lorſqu'ils ont vu ſes Diſciples répandre le bruit de ſa réſurrection, & trouver par-tout, & chaque jour, des eſprits dociles. Quand ils ont vu un grand nombre de Juifs croire en lui, quand ils les ont perſécutés, ils ne jugeoient pas les Apôtres des impoſteurs aſſez obſcurs pour qu'on pût ne pas s'en occuper. Ils devoient donc alors employer les moyens puiſſans qui étoient en leur pouvoir; ils devoient, au

moins en ce moment informer, afin de déſabuſer enſuite par des actes juridiques, les gens crédules qui ajoutoient foi à des récits dans leſquels la Synagogue étoit compromiſe. On ne me perſuadera jamais que quand le puiſſant opprime le foible, & le voit, malgré l'oppreſſion, ſe fortifier à chaque inſtant, il ſe borne toujours pour l'arrêter, aux clameurs, aux injuſtices, ſans jamais faire uſage des moyens juridiques, les ſeuls permis, efficaces & raiſonnables que l'on ait pour anéantir ou réduire au ſilence une ſecte naiſſante. L'autorité ne préfere ainſi les voies de fait aux voies ordinaires, & aux formes que preſcrit la loi, que quand elle ſent ſes torts, & qu'elle ne veut pas en convenir.

Le ſeul moyen de défenſe qui reſte aux adverſaires du Chriſtianiſme, eſt donc d'avouer que les Juifs ont dû, en effet, conſtater juridiquement l'impoſture des Diſciples, & de prétendre qu'ils l'ont fait réellement; mais que les actes réſultans de ces procédures ont été détruits avec la ville de Jéruſalem. Mais par cette réponſe, ils ſeroient fort loin de ſatisfaire un homme qui réfléchiroit. Le déſaſtre de la Judée n'eſt arrivé que quarante ans après la mort de l'Envoyé. Les procédures auroient donc eu le tems de produire tout leur effet qui devoit être d'ouvrir les yeux aux contemporains. La haine s'inſtruit facilement; elle eſt curieuſe, attentive & clair-

voyante. Les moyens de nuire à des gens que l'on pourſuit en tout pays, ſont bientôt connus en tout pays, même quand ces moyens ſont illicites, à plus forte raiſon quand ils ſont légitimes. Les Grecs & les Romains, chez qui un grand nombre de Juifs étoient établis, ont donc dû connoître les procédures faites à Jéruſalem. S'ils en ont eu la moindre nouvelle; ſi un ſeul d'entre eux en a entendu parler, bientôt le bruit a dû s'en répandre & faire connoître à tous la fauſſeté des faits annoncés par les Chrétiens. Mais dans ce cas, les Payens éclairés, les POLYCARPE, les IRENÉE, les JUSTIN ne ſe ſeroient pas convertis; les CELSE, les PORPHIRE ne ſe ſeroient pas donné la peine de chercher à infirmer la preuve qu'on vouloit trouver dans les miracles. Ils n'auroient pas tenté d'éluder cette preuve par toutes les chicanes imaginables; tantôt en niant les conſéquences que l'on tiroit de ces faits; tantôt en les attribuant à la magie. Ils auroient pris un parti plus court & plus sûr; ils auroient nié les faits eux-mêmes, en citant les pieces juridiques qui en atteſtoient la fauſſeté.

Mais, pourquoi recourir ici à des peuples étrangers, aux Grecs & aux Romains, tandis que les Juifs mêmes me fourniſſent des preuves péremptoires? L'hiſtorien JOSEPHE avoit vu aſſiéger Jéruſalem; il avoit vécu long-tems dans cette ville,

& il étoit né trois ou quatre ans après la mort de JÉSUS. Il auroit donc connu les pieces contradictoires à celles des Chrétiens, s'il y en avoit eu quelques-unes. Il n'auroit donc pas manqué d'en parler dans ſon hiſtoire. Au lieu d'appuyer de ſon témoignage les miracles de l'ENVOYÉ, comme il paroît l'avoir fait, ou au lieu de garder ſur eux un profond ſilence, comme il l'a fait, ſi le paſſage qu'on cite de lui en leur faveur eſt ſuppoſé, il eût tenu une autre conduite. Un homme auſſi inſtruit auroit tiré le plus grand parti de pieces qui pouvoient détruire les prétentions des Chrétiens. Les Thalmudiſtes, au lieu d'attribuer les prodiges opérés par JÉSUS-CHRIST, à des moyens ſecrets, à la prononciation de JEHOVA, auroient connu & montré nettement la fauſſeté de ces faits par les procédures mêmes. Tout concourt donc à prouver qu'elles n'eurent jamais lieu, & que les adverſaires ne ſuppoſent qu'elles ont exiſté, que parce que le ſilence des Magiſtrats contemporains devient en faveur des Chrétiens un argument terrible.

CHAPITRE V.

Autre Examen du Témoignage.

JE ſuis obligé, malgré moi, de me rappeller à chaque inſtant l'engagement que j'ai pris d'être court. Les caracteres de vérité, d'une part, & de l'autre, ceux de fauſſeté & d'impuiſſance à rien expliquer, me paroiſſent ſi manifeſtes & ſi multipliés, que c'eſt à regret que je me borne à en indiquer quelques-uns, ſans me permettre d'en approfondir aucun. Je voudrois pouvoir prendre chaque fait en particulier, l'examiner, l'analyſer, le diſcuter à mon aiſe; je tirerois peut-être de chacun quelque preuve nouvelle. Mais je ne puis me refuſer de jetter au moins un coup d'œil ſur la guériſon du boiteux de naiſſance, & ſur ſes ſuites (*a*). Deux des témoins voient cet homme à la porte du Temple; on l'y portoit tous les jours, & il étoit connu de tout Jéruſalem. Guéri par la ſeule parole de l'un d'eux, il les ſuit, ſautant, treſſaillant de joie. Celui qui a opéré ce prodige, cet homme qui naguere a renié ſon maître par l'effet d'une foibleſſe qui étonne, oſe

(*a*) Au Livre des Actes des Apôtres, chap. 3 & 4.

en ce moment reprocher au peuple attiré par la curioſité, le meurtre qu'il a commis en faiſant mourir le JUSTE ; il joint même à ce reproche, un diſcours plein de ſageſſe, de modération & de fermeté. En cette occaſion, cinq mille Juifs embraſſent la nouvelle doctrine. Cet événement alarme les Chefs de la nation. Les Sénateurs & les Docteurs s'aſſemblent le lendemain, avec le Grand-Prêtre & d'autres Princes du peuple que le témoin déſigne par leurs noms. Ils déliberent; ils ſe font amener l'homme merveilleux qui vient d'opérer ce miracle ; ils l'interrogent ; il leur fait une réponſe auſſi ſurprenante dans la bouche d'un pauvre pêcheur, que le diſcours qu'il a fait la veille au peuple. Ils le renvoient & ſe concertent de nouveau. Qui le croiroit? Cette affaire ſe termine, de la part des Magiſtrats, en défendant à PIERRE de parler de JÉSUS à l'avenir ! Ils ſe bornent aux menaces, parce qu'ils craignent le peuple.

Ce ſimple récit ne porte-t-il pas avec lui des preuves frappantes de ſa vérité ? Tout s'y paſſe publiquement. Il s'agit d'un homme qui depuis quarante ans eſt connu de toute la ville pour eſtropié dès le ventre de ſa mere ; qui eſt guéri tout-à-coup ; dont la guériſon & le diſcours qu'elle occaſionne font de profondes impreſſions ſur l'eſprit du peuple, & ne laiſſent aux Magiſtrats embar-

raſſés aucun moyen d'attaque de faux. Voilà un fait notoire ; un fait que le témoin n'eût jamais placé dans ſa dépoſition, ſi la vérité n'en eût été reconnue. Qui le forçoit, s'il compoſoit des fables, à les faire de nature à être ſi reconnoiſſables, ſi faciles à contredire, ſi incroyables pour les Juifs ? Ne pouvoit-il pas ſuppoſer des faits moins publics, plus difficiles à éclaircir, moins récens ?

Mais ces Magiſtrats, ce Grand-Prêtre, les autres Chefs de la nation, que ne nous dit pas ici leur conduite ? Quelle preuve accablante, quelles armes terribles ne fournit-elle pas contre le ſcepticiſme le plus opiniâtre ? Quoi, leurs délibérations ſe terminent à de vaines menaces ! Ils craignoient le peuple, me direz-vous : mais cette crainte du peuple devoit-elle les empêcher de conſtater ſecrétement une fourberie inſigne, & de la derniere impudence, ſi le fait de la guériſon miraculeuſe n'avoit pas eu lieu ? Quoi, ces hommes animés, aigris par les imputations odieuſes d'homicide commis envers l'ENVOYÉ de Dieu, ne dreſſent aucun acte pour convaincre l'impoſture de leurs téméraires accuſateurs ? Répandu peu-à-peu, cet acte eût doucement diſſuadé un peuple prévenu, mais inconſtant. D'ailleurs, quand quelques jours après, la Synagogue, moins timide, fit lapider un des Diſciples ; quand SAUL en vexa

& en empriſonna pluſieurs, le peuple n'étoit donc plus à craindre ? Qui empêchoit alors les Magiſtrats de divulguer cette procédure ſecrete, ou de l'entreprendre ſi elle n'étoit pas commencée ? Ici donc, quelque part qu'on porte la vue, on voit naître & pulluler les preuves de la vérité du témoignage ; par-tout on ſent l'impoſſibilité d'y ſuppoſer la moindre impoſture ; par-tout on voit que les témoins ne vouloient ni ne pouvoient nous tromper.

Et comment en effet y auroient-ils réuſſi, en mettant auſſi peu de ruſe & de prudence dans le choix des faits qu'ils controuvoient ? De deux choſes l'une : ou ils étoient des inſenſés qui choiſiſſoient, pour ſéduire, les moyens les plus contraires à ce but, en racontant des prodiges chimériques qu'ils avoient la mal-adreſſe de dire opérés ſous les yeux d'une ville entiere dont aucun habitant n'en auroit rien vu ; & alors qui auroit pu les croire ? ou ils n'étoient pas des inſenſés, mais des hommes ordinaires ; & alors ils n'ont oſé avancer de tels faits & les décrire comme auſſi notoires, que parce qu'ils l'étoient réellement.

CHAPITRE

CHAPITRE VI.

Autre Examen du Témoignage.

Mon but eſt toujours de faire voir que les témoins ne pouvoient ni ne vouloient tromper. Dans l'immenſe quantité de preuves qui ſe préſentent encore à moi ſur ce ſujet, je m'arrête d'abord à une réflexion dont tout le monde peut ſentir la vérité.

Plus il eſt difficile de tromper & plus il y a de riſques à courir dans cette entrepriſe, plus auſſi il faut de puiſſans motifs pour s'y déterminer. Appliquons ce principe au ſujet qui nous occupe.

Il étoit très-difficile, ou plutôt impoſſible aux témoins d'induire en erreur ſur les faits qu'ils avançoient, nous l'avons déja vu. Ces faits étoient trop publics, trop ſenſibles pour être crus s'ils étoient faux. Il n'en eſt pas des faits comme d'une opinion ; les préjuges l'établiſſent, l'ignorance l'adopte, l'entêtement la maintient. Mais des faits énoncés comme nombreux, récens, notoires, palpables, éclatans ; des faits dont on peut juger dès que l'on a des yeux, ne s'accréditent pas ainſi, ſur-tout quand on les raconte comme connus dans toutes leurs circonſtances ; quand ils tendent

à détruire la Religion reçue, & les préjugés moraux & politiques ; quand on veut les persuader aux habitans d'une ville peuplée de contradicteurs, au milieu desquels on avance que tous ces faits se sont passés. Parmi ceux dont il s'agit ici, il en est sur-tout quelques-uns par rapport auxquels il est de la derniere évidence qu'on ne pouvoit les croire s'ils étoient faux. Ainsi, supposé qu'ils le fussent, les témoins n'auroient pu se figurer qu'ils parviendroient à les accréditer parmi les contemporains. Ne faudroit-il pas avoir perdu le sens pour imaginer qu'on va réussir à persuader à ses concitoyens que quand un homme très-connu, auquel on attribue mille prodiges qu'il n'a pas faits, a été mis à mort aux yeux de toute la ville, la terre a tremblé & a été couverte de ténebres, s'il n'en a rien été ? Que douze hommes sans lettres sont devenus tout-à-coup & se sont montrés instruits dans les langues, s'ils les ignorent réellement ? Il est donc clair qu'il étoit impossible aux témoins de tromper ; mais il me suffit de dire ici que cette entreprise eût été très-difficile.

J'ajoute qu'il n'y avoit pour eux que des risques à y courir. Ils ne pouvoient essayer, qu'en s'attirant le mépris & la haine des Prêtres & des Magistrats, & en s'exposant à toutes sortes de dangers. Ces dangers étoient inévitables, puisque le succès même n'en garantissoit pas, & le fait en est la preuve ;

car les Disciples ont réussi dans leur projet, & ils n'en ont été que plus persécutés. Or je sais, & je l'ai dit il n'y a qu'un instant, que plus il est difficile de tromper, plus il y a de risques à courir dans cette entreprise, plus aussi il falloit de puissans motifs pour s'y déterminer. Je demande donc maintenant quels motifs pouvoient exciter des gens qui n'avoient que des injures, des mauvais traitemens & des punitions à attendre? Me parlera-t-on du plaisir d'être Chef d'une secte? Mais je n'ai jamais vu en eux ni le ton, ni la conduite, ni les ruses d'ambitieux sectaires. Je me rappelle ce que j'ai déja remarqué plusieurs fois sur leur caractere opposé à celui-là. Je ne puis, dans un sujet où tout est lié, serrer assez mes idées pour exprimer dans chaque examen toutes celles qui ont du rapport à celles qui m'occupent; il faut donc que je suppose les preuves déja exposées. D'ailleurs, des gens qui ne prêchent que la vertu, qui la pratiquent, qui ne cherchent à attirer à eux aucune portion de la gloire, que les prodiges vrais ou faux, mais accrédités qu'ils operent, pourroient leur procurer, sont-ils des hommes assez fanatiques, assez ambitieux, assez passionnés, assez vains, assez ardens pour s'exposer à toutes sortes de dangers, à la mort même, dans la seule vue d'établir une secte?

Si les Chrétiens avoient jamais recours à des invraisemblances aussi opposées à toute connois-

ſance du cœur humain, que ne diroit-on pas pour couvrir de confuſion des raiſonneurs d'une ignorance auſſi profonde, & pour faire valoir les lumieres de *la philoſophie qui apprend à connoître mieux les hommes ?* Cependant, ces invraiſemblances, quelque choquantes qu'elles ſoient, je ſens que les partiſans du Chriſtianiſme peuvent les négliger encore, ſi l'on s'aveugle au point de les défendre contre eux. Mais alors il faut que leurs adverſaires ſe décident; il faut qu'ils déclarent s'ils regardent les Diſciples de l'ENVOYÉ comme des ſots, ou s'ils les jugent des hommes ruſés. Ils étoient des ſots, ſi ſe propoſant de tromper leurs concitoyens, ils n'ont pris aucunes des voies propres à l'exécution de ce projet; & ils étoient des hommes ruſés, s'ils ont ſu dreſſer dans cette vue un plan d'impoſture, & trouver des reſſources pour la réaliſer. Cependant je vois qu'ici aucune de ces ſuppoſitions ne peut avoir lieu. Car ſi vous faites, des Apôtres, des impoſteurs, groſſiers & bornés, je vous demanderai comment avec ce genre, ou plutôt ce défaut d'eſprit, ils ont ſu cacher auſſi adroitement leurs vices, & imiter auſſi bien qu'ils l'ont fait, la ſincérité, la franchiſe, la candeur, la modeſtie, la ſimplicité, le déſintéreſſement, l'oubli d'eux-mêmes, l'amour de la vertu ? Comment ont-ils ſu jouer toutes les qualités propres à s'attirer la confiance, & à décider leurs ſuccès

mieux que ne le fit jamais aucun des autres fourbes les plus inſtruits & les plus exercés ?

Si au contraire vous faites d'eux des hommes ruſés, je vous demanderai comment, avec ce caractere, ils ont pu être d'une mal-adreſſe auſſi continuelle, auſſi déplacée, auſſi impardonnable ? Quoi, ils ſont ruſés, ils veulent ſéduire, & cependant ils prenent toujours les moyens les plus oppoſés à cette fin ! Comme je l'ai déja dit, ils ſe fondent ſur des faits imaginaires qu'ils racontent toujours comme publics, & ſur leſquels il n'eſt perſonne qui ne puiſſe les démentir. Ils nomment le lieu de la ſcene, les perſonnages, les principaux témoins ! Ils choiſiſſent, parmi les hiſtoires de prodiges qu'on peut controuver, celles qui ſont le plus éloignées de prêter à l'illuſion ! Ils imaginent de dire qu'ils ont vu deux fois nourrir des milliers d'hommes ſans autres proviſions que cinq pains ! Ils avancent que la terre a tremblé & a été privée de lumiere au moment où leur Chef a rendu le dernier ſoupir ! Ils ſe vantent de parler toutes les langues, & de communiquer cet avantage à leurs proſélytes ! Quoi, parmi toutes les fables qu'on peut imaginer, celles-là ſont préférées par des hommes ruſés ! Elles ſont choiſies comme les plus faciles à perſuader à des gens diſpoſés d'avance à ſe moquer des auteurs, & à les traiter de viſionnaires ! Comment ceux qui aujourd'hui ſont de

telles ſuppoſitions, ne craignent-ils pas qu'à leur tour, les partiſans du Chriſtianiſme ne les accuſent de défaut de lumieres, & n'en appellent, je ne dis pas à celles de la philoſophie qui n'ont rien à faire ici, mais aux plus ſimples lueurs du ſens commun?

Puiſque toute ſuppoſition de fortiſe ou de ruſe, dans les témoins, devient inadmiſſible quand on veut faire d'eux des impoſteurs, il faut donc les reconnoître pour des hommes de bonne foi. On y eſt forcé d'ailleurs, quand on penſe que, même en admettant que la plupart d'entre eux aient été aſſez vains pour ſe déterminer à vouloir établir une ſecte en dépit de la Synagogue, il eſt impoſſible qu'ils aient tous été aſſez ardens pour que rien ne pût jamais ni les déconcerter, ni les éloigner un inſtant d'une entrepriſe contre laquelle tant de dangers & d'obſtacles étoient réunis. La mort de leur Chef, s'il n'eſt pas réellement reſſuſcité, a dû au moins les dégoûter de leur projet, & leur annoncer ce qu'ils pouvoient en attendre. Cependant après ſa mort, ils ont continué à ſoutenir la vérité des miracles qu'ils lui attribuoient. C'eſt même alors que leur courage s'eſt accru; ou plutôt c'eſt alors que, de foibles & timides qu'ils étoient, ils ſont devenus courageux; c'eſt alors qu'ils ont répandu ſa doctrine au péril de leur vie, & qu'ils ont conſigné

dans les pieces dont nous parlons, les prodiges que nous y lisons aujourd'hui.

CHAPITRE VIII.

Autre Examen du Témoignage.

CE que j'ai eu occasion de dire plusieurs fois de la résurrection de l'ENVOYÉ, & ce que je viens d'en dire encore me conduit à m'y arrêter plus long-tems ; à examiner ce fait, à le discuter & à le soumettre à l'analyse la plus exacte. La déposition des témoins considérée comme attestant ce miracle, le plus intéressant de tous ceux qu'elle renferme, m'offrira peut-être de nouveaux motifs de confiance, peut-être même de nouvelles preuves. Si elle le fait ; si aux caracteres de vérité qu'elle m'a déja montrés dans son ensemble, elle en joint ici qui se trouvent d'eux-mêmes & naturellement adaptés à ce prodige, sa certitude sera poussée jusqu'à l'évidence.

JESUS avoit prédit plusieurs fois à ses Disciples qu'il ressusciteroit le troisieme jour après sa mort. S'il n'a pas accompli cette prédiction, ils devoient naturellement cesser de mettre en lui leur espérance, & de le regarder comme le Messie. Si depuis

ſa mort ils ne l'ont pas vu, entendu & palpé, s'ils ne l'ont pas entretenu pendant quarante jours, s'ils n'ont pas mangé réellement avec lui, comme ils le prétendent, à quel propos s'obſtinent-ils à dire qu'il eſt reſſuſcité? Eſperent-ils donc qu'on va les croire ſur leur parole? On le diroit, car ils parlent comme des gens sûrs de leur fait, ſans détours ni précautions pour rendre leur récit plus croyable.

Certainement, ſi leur Maître n'eſt pas reſſuſcité en effet, il leur eſt maintenant plus clair que jamais, qu'il n'étoit qu'un impoſteur. Mais par quel étrange renverſement ſont-ils aujourd'hui plus courageux, pour ſoutenir ſon impoſture devenue plus certaine, qu'ils ne l'étoient, il y a trois jours, pour le ſuivre devant les Tribunaux, quand ſon impoſture pouvoit leur paroître moins évidente? A cette derniere époque, de ſimples queſtions ont fait trembler leur Chef, & l'ont rendu trois fois infidele & parjure; qu'eſt-ce qui peut, aujourd'hui, & pendant tout le reſte de leur vie, les mettre en état de braver, comme ils le font, les dangers les plus réels? Ils craignoient tout lorſqu'ils eſpéroient en leur Maître, & maintenant qu'ils n'en peuvent plus rien attendre, ils ne redoutent plus rien. Il faudroit s'aveugler pour reconnoître là la marche & la conduite naturelle des hommes. Mais nous ſommes bien loin

d'être arrivés aux ſuppoſitions les plus inadmiſſibles.

Comment ſe fait-il que, quelques jours après l'événement le plus accablant, des gens auſſi foibles, auſſi timides qu'ils ont paru l'être juſqu'ici ; auſſi bornés, auſſi peu propres à jouer un rôle, auſſi deſtitués d'appui, s'aviſent de concerter enſemble & de s'engager à ſoutenir la fable la plus incroyable ? Comment la ſoutiennent-ils, en effet, au péril de leur vie ? A quel propos ſont-ils devenus tout-à-coup ſi ſupérieurs à toute foibleſſe populaire, à tout ſentiment humain, à tout mouvement naturel, à tout intérêt particulier, à la douleur, à tout ce qui peut émouvoir, je ne dis pas des hommes de leur eſpece, mais les hommes les plus fermes ? Comment ne craignent-ils pas de ſubir, enfin, le ſort de leur Maître, s'ils s'opiniâtrent à publier ſa prétendue réſurrection ? Suppoſez que par défaut de prévoyance, ils paſſent d'abord par-deſſus cette crainte ſi fondée, ſi capable d'atterrer des hommes ordinaires, comment ſe fait-il que, ni dans les fers, ni au milieu des ſupplices, aucun d'eux ne dépoſe la vérité telle qu'ils la ſavent tous, qu'aucun ne ſe rétracte, qu'aucun ne ſe coupe dans ſes réponſes ?

Qu'eſt ce qui les attache donc ſi invinciblement à Jésus qui n'eſt plus ? Ils devroient naturellement ne voir plus en lui que l'auteur de leurs maux, & des perſécutions qu'ils eſſuient ; tout devroit donc

les porter à le déteſter déſormais. Cependant ils perſiſtent dans leur ancien attachement à lui ; ou plutôt, ils l'aiment plus que jamais ; ils ſe montrent réſolus à lui ſacrifier tout. S'ils agiſſent encore par amour pour lui, ils ne le regardent donc pas comme un ſéducteur qui les ait trompés ? ils croient donc véritablement à ſa réſurrection ? Elle n'eſt donc pas une fable qu'ils ſoient convenus de répandre. Si au contraire ils agiſſent pour eux-mêmes, qu'on me diſe quel nouveau ſuccès ils peuvent attendre d'une impoſture en diſcrédit, qui vient de perdre beaucoup, ſans rien gagner, à la mort de ſon Auteur. Qu'y a-t-il en cela qui puiſſe leur inſpirer ce courage qu'ils n'ont jamais connu ? Comment, malgré la fauſſeté palpable du fait qu'ils divulguent aujourd'hui, ſont-ils juſqu'à la fin d'un accord ſi parfait entre eux, d'une conſtance ſi inébranlable à le ſoutenir ? Comment ſont-ils ſi attachés à un menſonge qui d'un inſtant à l'autre peut leur devenir funeſte, qui, en effet, les fera périr tôt ou tard ſur les échafauds, & dont l'aveu doit être ſi tentant pour chacun d'eux, ne fût-ce que comme un moyen de fortune ? Comment Jésus a-t-il acquis une connoiſſance des hommes ſi parfaite, un tact ſi ſûr, qu'il ait preſſenti le caractere des gens qu'il s'attachoit ; qu'il l'ait deviné de maniere que trois ans avant ſa mort, il les ait vus tous diſpoſés à l'étrange opiniâtreté qu'on leur ſuppoſe aujourd'hui ? Com-

ment a-t-il su pénétrer l'écorce grossiere de leur ignorance, & voir à travers ce voile épais, qu'ils étoient tous susceptibles du rôle extraordinaire & difficile que nous leur voyons jouer en ce moment avec tant de facilité & d'une maniere si naturelle? Comment a-t-il pu, dans l'obscurité & la bassesse, dans cet état si peu favorable à l'ambition & à la vanité, trouver douze hommes capables de pousser avec tant de constance ces passions aux derniers excès; capables d'y joindre l'emportement nécessaire pour s'exposer à tout, pour souffrir tout, dans la seule vue de se faire un nom; & cependant, maîtres d'eux-mêmes au point de cacher ces vices, & de paroître dans leur conduite, dans leurs écrits, la candeur, la droiture, la modestie personnifiées? Voilà les nombreux & incroyables prodiges, voilà les paradoxes qu'il faut qu'on m'explique, si l'on veut que je regarde comme des imposteurs les Disciples de l'Envoyé, annonçant sa résurrection.

Son corps n'est plus dans le tombeau, & on les accuse de l'avoir enlevé. Ou ils l'ont enlevé en effet, ou il est ressuscité; car, quel autre qu'eux eût voulu courir les risques d'un enlévement? Un homme indifférent n'y eût pas pensé, & un de ses ennemis auroit par-là accrédité sans motifs l'opinion de sa résurrection: ainsi, s'il a été enlevé, il l'a été par ses Disciples. Mais est-il bien possible qu'ils aient exécuté cet enlévement? Je viens de

voir combien il eſt peu croyable que des malheureux, conſternés d'abord par la détention, & enſuite par le ſupplice de leur Maître; que ces hommes qui n'avoient plus rien à attendre de lui s'il étoit un impoſteur, & qui devoient compter ſur ſa parole, s'il n'en étoit pas un, aient oſé braver la Synagogue & les Magiſtrats, les priſons & la mort, en cherchant à établir l'opinion de ſa réſurrection. Ainſi, je me perſuaderai bien moins encore qu'ils aient oſé ſe décider à une entrepriſe auſſi hardie que celle d'enlever ſon corps au tombeau. S'ils croyoient aux miracles qu'ils diſoient lui avoir vu opérer, ils devoient croire de même à ſa réſurrection, & l'attendre ſans chercher inutilement à le prévenir, au riſque d'être ſurpris dans cette entrepriſe. S'ils ne croyoient pas à ſes autres miracles, ils devoient, vu l'iſſue funeſte de ſes projets échoués, renoncer à vouloir remédier par un moyen auſſi périlleux au mauvais ſuccès qu'ils avoient eu. Des hommes auſſi ruſés qu'on les ſuppoſe, ont dû trouver vingt dénouemens moins dangereux, plus ſimples & plus faciles pour terminer cette intrigue & l'amener à ſa fin. Impudens comme on ſe les repréſente, ne pouvoient-ils pas nier la prédiction que leur Maître avoit faite de ſa réſurrection? Ne pouvoient-ils pas, ou lui donner un autre ſens, ou en reculer le terme, au moins de quelques jours, pour laiſſer à leurs ennemis le tems de ſe calmer & de ſe laſſer

d'y donner leur attention ? Ne pouvoient-ils pas....? Que sais-je ? Que n'imagine pas la fourberie, quand elle est poussée aussi loin qu'il faut l'admettre ici pour pouvoir tout expliquer?

Mais ils n'ont pas eu même le choix entre ces faciles défaites & l'audacieux projet d'aller ravir au tombeau sa proie. Ils ne pouvoient l'enlever ; le tombeau étoit gardé. J'ai prouvé l'authenticité des actes qui me le disent. Tout parle pour leur vérité, puisque tout m'annonce, comme je l'ai vu, la droiture de leurs auteurs. D'ailleurs, quand on veut persuader des contemporains prévenus contre ce qu'on a à leur annoncer, on ne l'appuie pas sur des choses dont ils puissent si facilement connoître la fausseté. Je le répete ; le tombeau étoit gardé. Je l'imaginerois, quand même la déposition, qui n'ayant pas été plus infirmée en cela que dans le reste par cette foule d'hommes intéressés à la contredire, conserve nécessairement toute sa force, ne me l'apprendroit pas. Je l'imaginerois, parce que ce qu'elle me dit en cette occasion, l'analogie & la critique me le disent de même. L'acharnement avec lequel les prêtres & les sénateurs ont poursuivi Jésus, a dû les engager à prendre ici toutes les précautions possibles. Celle de faire garder son corps a dû se présenter la premiere à leur esprit. Si elle a été imaginée, comme vous le dites, par les témoins qui la rapportent, & qui étoient des

hommes ſans culture, elle a dû l'être, à plus forte raiſon, par quelqu'un de leurs ennemis; puiſque les uns étoient ou des prêtres ou des magiſtrats, les autres des docteurs, preſque tous des hommes inſtruits, ſi je les compare aux témoins.

Il eſt donc conſtant à tous égards que le corps a été gardé. Mais, s'il l'a été, l'impoſſibilité de l'enlever a dû empêcher les témoins de l'entreprendre. Les riſques ont dû les effrayer, ſoit pour leurs perſonnes, ſoit pour la cauſe même qu'ils ſoutenoient. Suppoſons que, contre tout ce que nous connoiſſons de leur caractere, ils aient été des impoſteurs & des fanatiques. Comme tels, ils auront pu, dites-vous, paſſer par-deſſus les dangers qu'ils couroient pour eux-mêmes; mais alors uniquement remués par l'attachement à leur impoſture, ils n'auront pas voulu riſquer de la trahir. C'étoit cependant à quoi ils s'expoſoient évidemment. Tout étoit perdu, la fourberie étoit dévoilée, ſi la garde les voyoit. Et comment ne les auroit-elle pas vus, à moins qu'elle n'eût été endormie?

Mais ſuppoſons que ces hardis ſectaires, puiſqu'on veut toujours les métamorphoſer ainſi, aient vu de loin les ſoldats endormis; ce ſommeil donnoit-il de bien grandes facilités? Pluſieurs hommes s'approchent-ils, dérangent-ils une pierre énorme, emportent-ils un cadavre, ſans riſquer de faire un bruit léger qui peut ſuffire à éveiller un des gardes?

S'expose-t-on ſans néceſſité à un accident auſſi naturel, auſſi probable, ſur-tout quand on ne peut le faire ſans courir le double riſque de ſa ſûreté perſonnelle & de celle de l'impoſture qu'on veut ourdir? Sur-tout quand la plus groſſiere défaite, quand l'explication la plus forcée & la plus mal-adroite de la prédiction du Chef ſur ſa réſurrection, offre une maniere plus commode, plus facile & plus ſûre de ſe tirer d'embarras? Quand on a ſi fort à cœur d'établir une impoſture, on ne ſe décide pas auſſi légérement à une entrepriſe dont il eſt très-naturel de penſer qu'elle pourra lui être funeſte.

Me dira-t-on que les riſques perſonnels & ceux de la cauſe même, ont pu devenir nuls par la levée des obſtacles? que les gardes ont pu être gagnés par argent? Mais eſt-il vraiſemblable que de pauvres pêcheurs ſoient en état de corrompre une garde? que des gens haïs ou mépriſés, que les amis d'un homme qui vient de ſubir la peine d'une mort infamante, oſent ſeulement entamer une négociation avec les ſatellites de leurs ennemis? Eſt-il vraiſemblable qu'ils en ſoient écoutés dans un moment où il s'agiſſoit d'enlever un corps que la puiſſance publique couvoit avec avidité; dans un de ces momens où l'animoſité pouſſée au dernier point, rend l'autorité ſi ſévere, ſi minutieuſe & ſi clairvoyante?

D'ailleurs, n'eſt-il ici, pour les Diſciples, d'autres

obſtacles à vaincre que celui de la garde placée près du ſépulcre? J'en vois d'autres qu'aucun moyen ne pouvoit leur faire éviter. Quand même le tombeau n'eût point été gardé, les prétendus impoſteurs, environnés comme ils l'étoient de contradicteurs de toute eſpece, pouvoient-ils s'aſſurer que dans le tranſport du cadavre, & avant qu'il fût dépoſé en un lieu sûr, ils ne ſeroient apperçus de qui que ce fût? Le moindre ſpectateur, conduit par la curioſité & la haine, ou par le ſeul haſard, pouvoit les perdre; & l'incertitude, à cet égard, rendoit pour eux le danger auſſi grand que celui de tomber entre les mains des gardes. Il y a plus; ce nouveau riſque étoit pour ces derniers un puiſſant motif de ne point ſe laiſſer corrompre, ſuppoſé qu'on osât l'eſſayer & qu'ils fuſſent tentés de céder. Jamais leurs corrupteurs impuiſſans & flétris n'euſſent pu leur faire eſpérer de les dédommager, ſi le haſard amenoit, avant la diſparition totale du corps, un témoin qui découvrît ou l'intelligence des diſciples & des ſoldats, ou l'enlévement qui la prouvoit.

Mais je ſuppoſe encore tous ces embarras levés, & le corps de Jésus impunément ſouſtrait. Les Diſciples s'écrient qu'il eſt reſſuſcité. Comment, au lieu d'oſer publier une choſe auſſi peu croyable, & de ſe hâter même de la publier, ne ſe taiſent-ils pas plutôt après le coup hardi qu'ils viennent de faire, contens

contens & trop heureux d'y avoir réuſſi ? Comment oſent-ils ſeulement en parler dans le pays ? Comment chacun d'eux ne craint-il pas que les femmes qu'ils ont mal-adroitement admiſes à ce complot, ne ſoient indiſcretes ? que quelqu'un des complices, ſoit par timidité, ſoit par foibleſſe, ſoit par inconſtance, ſoit par intérêt, ſéduit par les promeſſes, ou vaincu par les perſécutions, ne trahiſſe le ſecret, ne diſe la vérité, ne faſſe échouer toute l'intrigue & ne les perde tous ? Cette crainte ſi naturelle & ſi fondée, ſur-tout dans une ſociété d'hommes pauvres, dont un membre avoit déja livré le chef, il y avoit quelques jours, pour trente pieces d'argent, n'a-t-elle pas dû retenir chacun d'eux ? Si elle a dû le faire, le complot n'a pas dû avoir lieu.

Ce qui m'étonne beaucoup encore, c'eſt que les Juifs qui voient répandre cette erreur qu'ils avoient ſu prévoir & craindre, n'aient pris aucun moyen d'en arrêter les progrès. Quoi ! toujours le même ſilence ? Aucune information, aucune aſſignation, aucune procédure (*a*) ? Ces gardes endormis, qu'on eſt en droit de ſoupçonner de corruption, ne ſont ni punis, ni même interrogés ? Ces diſciples qui font courir ces bruits, ne ſont ni confrontés, ni même

(*a*) Si l'on prétendoit que c'eſt mal à propos que je ſuppoſe ce ſilence & cette inaction des Juifs, & que les procédures peuvent n'être point parvenues juſqu'à nous, ne pouvant répéter les mêmes choſes dans chaque examen, je renverrois au chap. IV, où cette prétention eſt combattue.

arrêtés? On ne se donne nul mouvement, on ne fait aucune démarche pour découvrir, s'il est possible, quelques restes, quelques vestiges du corps enlevé, avant qu'on ait pu les faire disparoître? On n'ordonne, on ne tente aucune perquisition? Si un fait qui se termine ainsi, est propre à faire naître des soupçons d'infidélité dans une des deux parties, il est facile de juger dans laquelle. Les gardes savent la vérité, ou les Disciples ou leurs ennemis ont obtenu d'eux le silence. Mais des tribunaux qui peuvent informer & punir, & qui ne font ni l'un ni l'autre, ne sont-ils pas mille fois plus suspects que de pauvres pêcheurs qui, eussent-ils été capables de séduire, ne pourroient ensuite procurer l'impunité? Des gardes endormis lorsqu'ils devoient veiller, & qu'on n'inquiete pas même sur cette faute, sont évidemment des gens dont on craint qu'ils ne disent ce qu'ils savent, si on les mécontente.

De quelque côté qu'on se tourne, l'embarras s'accroît toujours, les suppositions inadmissibles se multiplient, quand on veut que la résurrection de Jésus soit une fable. Si, malgré tout ce que nous venons de voir, les Disciples ont pu se déterminer à tâcher d'enlever son corps; s'ils y ont réussi sans être apperçus; s'ils ont l'audacieuse opiniâtreté de soutenir, non-seulement sans y être forcés, mais quoi qu'il leur en coûte & au risque de leur vie,

un fait dont ils connoiſſent toute la fauſſeté, & contre lequel ils ſavent que tout Jéruſalem eſt prévenu, ils ſont donc, je ne dis pas d'étranges impoſteurs, mais des inſenſés d'une eſpece bien nouvelle. Cependant cette conſéquence ne s'accorde en rien avec ce que je connois d'eux. Ni le reſte de leur conduite, ni leurs écrits, ni les ſuccès de leurs courſes évangéliques, ne me permettent de l'avouer. D'ailleurs, ni cette extravagance, ni cette fourberie, ſuppoſé que je puſſe conſentir à imputer ces défauts à ces hommes ſi ſages & ſi modérés, ne pourroient m'expliquer un autre prodige qui me paroît inconteſtable & lié intimement avec celui de la réſurrection. Je veux parler du changement remarquable arrivé en eux, cinquante jours après celui où ils prétendent que Jésus ſortit du tombeau.

Ce changement ſe réduiſît-il à parler & à entendre les langues, il n'a pu avoir lieu que par le plus grand des miracles. Ce miracle eſt de nature à n'avoir pu être ſuppoſé. Quand on veut controuver des faits, on n'en invente pas de ſemblables, à moins qu'on ne ſoit en démence, & alors on n'eſt cru de perſonne. Vous voulez que je ſois le plus imbécille des hommes, & que je croye, non-ſeulement les Diſciples, mais tous leurs contemporains, des inſenſés, ſi vous voulez que je me figure qu'alors on s'y prenoit ainſi quand on vou-

loir arranger une impoſture, & que cependant on réuſſiſſoit à perſuader. Au jour de la Pentecôte, jour dont la ſolemnité attiroit à Jéruſalem des Juifs de toutes les contrées, il ſe fit, dans les Diſciples, un changement ſi grand & ſi ſubit, que, d'ignorans qu'ils étoient, ils ſe trouverent tout-à-coup inſtruits dans les langues étrangeres. Ils ſe firent entendre de ceux de leurs freres qui étoient venus de Rome, de l'Egypte, de la Lybie, de la Phrygie, de la Cappadoce, de la Pamphylie, de la Méſopotamie, du pays des Medes, de celui des Parthes. Pierre qui, la veille de la mort de l'Envoyé, l'a renié trois fois, fit à cette multitude aſſemblée, dont il ignoroit les diſpoſitions, ou qu'il ſavoit lui être contraire, un diſcours ſur Jésus, & ce diſcours frappa tellement les auditeurs, que trois mille d'entr'eux ſe convertirent.

Arranger ainſi une fable pour la donner ſérieuſement comme une vérité à ceux parmi leſquels on vit, & parmi leſquels il n'eſt pas un individu qui ne puiſſe la démentir, ſeroit, je l'ai déja dit, un trait de démence. Mais ſi cependant le fait qu'elle énonce a été en effet divulgué, écrit, reçu comme vrai; ſi les ſuccès de ceux qui l'ont publié, ont prouvé qu'en l'avançant, ils ne diſoient point une choſe dont la fauſſeté fût évidente, il ſera donc certain que les témoins qui ont inſcrit ce fait dans leur dépoſition, n'étoient pas en cela des inſenſés.

Le prodige qu'ils annonçoient avec tant de confiance, étoit donc auſſi vrai, auſſi inconteſtable qu'il étoit public. Je le répete ; quand on veut tromper, on n'invente pas des faits de ce genre, à moins qu'on n'ait la fievre, & alors on n'eſt cru de perſonne.

Niera-t-on la converſion des trois mille hommes, à l'occaſion du diſcours de PIERRE & du don des langues manifeſté dans les Diſciples? Je demanderai à quel propos le Diſciple qui la raconte, ſe ſeroit porté à donner une priſe nouvelle & inutile ſur ſa dépoſition, en haſardant cette partie du fait trop aiſée à contredire, trop évidemment incroyable, ſi elle eſt fauſſe, & en même tems fort éloignée d'être eſſentielle à ſon but. Je dirai qu'il faut bien que les Apôtres aient converti en très-peu de tems un nombre prodigieux de Juifs & de Payens, ſans quoi ils n'auroient pu leur adreſſer des lettres à Rome, à Epheſe, à Coloſſe, à Theſſalonique, à Corinthe, en Judée. Et comment, ſans ces nombreuſes & promptes converſions, le Chriſtianiſme auroit-il pu ſe répandre auſſi vîte? Je rappellerai le fait de la guériſon du boiteux de naiſſance, qui arriva quelques jours après celui dont nous parlons, à l'occaſion duquel cinq mille Juifs ſe convertirent, & dont j'ai été obligé ci-deſſus de reconnoître la certitude. Je ferai remarquer la liaiſon de tous ces événemens. J'ajouterai que ces prodiges ſont liés, non-ſeulement entre eux, mais en-

core avec les prodiges qu'on dit opérés en ceux mêmes qui embraſſoient la nouvelle doctrine. Je ferai obſerver qu'il étoit impoſſible de perſuader à un grand nombre de ces proſélytes, qu'eux-mêmes parloient les langues étrangeres, s'il n'en étoit rien. Je dirai que cependant, ſi les Diſciples ne parvinrent pas à le leur perſuader, il eſt impoſſible d'imaginer qu'ils aient eu l'abſurdité de l'écrire. D'un côté, rien ne les y obligeoit, & de l'autre, c'étoit haſarder une fauſſeté capable de détacher d'eux ces nouveaux adhérens, & de détourner tous ceux qui les connoiſſoient, du projet de ſe joindre à eux. Enfin je remarquerai que jamais impoſteurs, mais ſur-tout impoſteurs aſſez adroits pour réuſſir, ne ſe conduiſirent ainſi, & ne craignirent auſſi peu de ſe déceler en avançant des fauſſetés auſſi palpables que l'euſſent été les faits que les Diſciples ont conſignés dans leurs écrits.

Ai-je aſſez multiplié les inductions, les probabilités, les analogies, & ſur-tout les preuves qui établiſſent la certitude de la réſurrection de l'Envoyé, & des autres prodiges qui ont ſuivi celui-là? Ai-je ſuffiſamment accumulé les invraiſemblances & les ſuppoſitions abſurdes qu'il faut admettre pour rejetter ces miracles? Tel eſt l'avantage de la vérité; elle ſe ſoutient, pour ainſi dire, par tous les points de ſa ſurface; elle s'affermit plus à meſure qu'on la diſcute plus ſoigneuſement, tandis que le

menſonge, toujours en contradiction avec lui-même, n'a aucune ſolidité, eſt attaqué & détruit par tout ce qu'on en rapproche, s'écroule de tous côtés, & retombe à ſa vraie place, dès qu'on entreprend de l'analyſer.

M'arrêterai-je à une difficulté facile à éclaircir, d'après les principes établis en pluſieurs endroits de cet ouvrage ? On prétend que la réſurrection de JÉSUS-CHRIST auroit dû être plus publique. Mais que veut-on dire par-là ? A quoi eût ſervi une plus grande publicité, puiſque ce prodige, tel qu'il nous eſt connu, eſt ſuffiſamment prouvé ? L'ENVOYÉ, après ſa réſurrection, s'eſt montré à ſes Apôtres & à un grand nombre de Diſciples ; voudroit-on qu'il ſe fût montré à toute la ville de Jéruſalem ? C'eût été multiplier le miracle ſans néceſſité ; c'eût été ne pas abandonner les hommes, comme leur condition préſente l'exige, à leur propre raiſon & à l'uſage qu'ils doivent en faire pour démêler le vrai du faux ; c'eût été les forcer à croire, au lieu de leur en laiſſer la liberté. Choiſir pour témoins de ce dernier miracle ceux des Juifs qui avoient réſiſté à l'évidence des premiers prodiges, eût été une faveur qui n'étoit pas due à leur opiniâtreté.

CHAPITRE VIII.

Autre Examen du Témoignage.

SI avant de prouver que les témoins n'ont ni pu ni voulu tromper, je ne m'étois engagé à rechercher enſuite ſi eux-mêmes n'ont pas pu être trompés, je ne ferois pas maintenant, de cette partie de mes conſidérations, un article particulier. Par un effet de cette liaiſon, qui unit intimement toutes les parties des preuves ſolides qui ſervent de fondement aux grandes vérités, preſque tout ce qui m'a montré que les Apôtres ne vouloient ni ne pouvoient ſéduire, m'a prouvé en même tems qu'eux-mêmes ne pouvoient avoir été ſéduits. Quand après en avoir fait les plus entreprenans, les plus fourbes & les plus ruſés des hommes, on en feroit actuellement, je ne dis pas les plus ſimples, mais les plus idiots des Juifs, on ne parviendroit pas à me rendre vraiſemblable que leur Maître fût venu à bout de leur perſuader que, d'un ſeul mot & ſous leurs yeux, il guériſſoit les malades; qu'avec cinq pains il nourriſſoit des milliers d'hommes; qu'il reſſuſcitoit des morts; que lui-même étoit reſſuſcité; qu'après ſa mort, il leur parloit; qu'il mangeoit avec eux; qu'il guériſſoit

leur incrédulité en leur faisant toucher les plaies de ses pieds, de ses mains & de son côté. Leur stupidité eût-elle été poussée à un tel excès que, vivant, il ait pu leur persuader ce qu'il vouloit, il est évident qu'il n'auroit pu, cinquante jours après son supplice, exercer encore sur eux cet inconcevable empire. Puisqu'il n'étoit plus, il ne pouvoit plus gouverner leur imagination, & leur persuader qu'ils parloient toutes les langues; qu'ils les entendoient dans la bouche des étrangers, & qu'ils en étoient entendus; qu'ils faisoient tous les prodiges qu'ils prétendoient lui avoir vu faire pendant sa vie; qu'un peuple immense en étoit témoin, & que plusieurs les croyoient & embrassoient leur parti. Si rien de tout cela n'avoit lieu, quel est l'imposteur qui leur en a persuadé la vérité après la mort de Jésus?

Sans doute, quand il les appella à lui pour en faire ses Disciples & ses coopérateurs, ils étoient très-bornés. Mais l'eussent-ils été plus encore, ils n'auroient pu, pendant plusieurs années, se croire témoins de ce qu'ils ne voyoient point. Une aussi longue illusion est impossible. D'ailleurs, ces hommes si bornés l'ont-ils toujours été? Leur conduite sage, leurs discours sensés, leurs étonnans & rapides succès indiquent-ils des hommes stupides jusqu'à la fin? Si le miracle des langues de feu est chimérique, d'où est venu leur changement?

Mais que l'on ſuppoſe ce miracle vrai ou faux, leur changement réel ou imaginaire, la révolution qu'ils ont opérée, me montre qu'ils ont trouvé, au lieu de contradicteurs qui devoient être en état d'anéantir les fauſſes, les ridicules dépoſitions de témoins ſimples & trompés par un ſéducteur, des hommes auſſi perſuadés qu'eux-mêmes de la vérité des faits qu'ils atteſtoient. S'il s'agiſſoit d'opinions & de ſyſtêmes, je demanderois ſi, en ce moment, l'eſprit de vertige s'étoit emparé de toutes les têtes. Mais, comme il n'étoit queſtion que de faits & de faits publics & ſenſibles, je demande ſi tous les hommes de ce tems étoient privés de l'uſage des ſens; car il le faudroit, pour qu'on pût expliquer les ſuccès des premiers Diſciples, s'ils n'étoient que les dupes de leur Maître.

CHAPITRE IX.

Autre Examen du Témoignage.

JUSQU'ICI je n'ai preſque conſidéré les miracles que comme des faits atteſtés par un aſſez petit nombre d'hommes. Cependant, nous avons vu que l'enſemble de leurs dépoſitions formoit un témoignage qui, conſidéré dans toutes ſes circonſtances, devenoit une preuve de la plus grande force. L'eſprit humain eſt trop borné pour embraſſer d'une ſeule vue une multitude d'objets divers. Un auteur ne peut donc les expoſer à la fois, & quand il le pourroit, ſon Lecteur ne ſeroit pas en état de les ſaiſir. Foibles raiſonneurs, nous ſommes réduits à décompoſer des preuves dont la réunion feroit, cependant, la principale force. Nous frappons ſucceſſivement des coups dont les efforts ſimultanés ſeroient incomparablement plus puiſſans. En parlant des Diſciples témoins des miracles de JÉSUS-CHRIST, je ne les ai conſidérés que comme des hommes à peu près iſolés, garans de la vérité d'événemens paſſés ſous leurs yeux, & dont on ne pouvoit rejetter la dépoſition, eu égard à une multitude de circonſtances qui prouvent qu'ils n'ont pu ni tromper ni être trompés. Mais n'ai-je

pas affoibli beaucoup la force du témoignage, en le séparant ainsi de celui de leurs contemporains, ou en faisant une abstraction forcée de cette importante réunion? Réparons ce tort, s'il est possible. En nous rappellant, autant que nous le pourrons, tout ce que nous avons vu dans l'examen du témoignage des Apôtres, appuyons-le de celui de tout leur siecle.

Les miracles que l'on attribue à JÉSUS-CHRIST, nous étant racontés comme publics, sont donc supposés opérés en présence d'un très-grand nombre de témoins de toute espece. Or, quand parmi une multitude de témoins, il en est qui élevent la voix pour faire passer aux peuples éloignés & à la postérité la connoissance des faits attestés, ils parlent nécessairement à tous leurs contemporains; & dès-lors, si ces faits n'ont rien de réel, en vain voudront-ils essayer de les accréditer parmi eux. Il n'est ni ruse ni adresse qui puissent faire passer pour vrais, dans l'esprit d'un siecle, des faits purement supposés, quand ces faits lui sont donnés comme *palpables, publics, importans & servant de base à une nouvelle Religion.* Les hommes, du tems des Apôtres, auroient donc démenti hautement l'histoire des miracles de JÉSUS-CHRIST, si la certitude & la publicité de ces faits ne leur eussent fermé la bouche.

Ils ont peut-être démenti en effet cette histoire,

me direz-vous. Mais comment voulez-vous que je me le perſuade ? La contradiction des contemporains eſt incompatible avec la tradition venue juſqu'à nous, pour nous atteſter la vérité de ces faits. La tradition étant le langage de la multitude, répété dans les divers ſiecles, elle ne peut s'établir contre la perſuaſion de cette multitude même ; à moins qu'on ne ſuppoſe un peuple compoſé d'impoſteurs, ſuppoſition entiérement déraiſonnable. Je l'ai déja dit ailleurs (*a*) : il faudroit bien peu connoître les hommes, pour ſe figurer qu'un très-grand nombre d'entre eux puiſſe, malgré la diverſité des intérêts, des goûts, des eſprits, des paſſions, des préjugés, des amitiés, des haines, des Religions, ſe réunir pour tromper les autres. Comment croirois-je que, malgré cette variété infinie de caracteres, d'humeurs, de façons de penſer, ils veuillent tous, à la même époque, non-ſeulement mentir, mais mentir de la même maniere, ou qu'ils puiſſent tous & en même tems, non-ſeulement voir mal des choſes pour leſquelles il ſuffit d'ouvrir les yeux, mais les voir tous du même œil, tous trompés de même par des ſens infideles qui les ſéduiſent tous par le même genre d'illuſion ?

Je ſuis donc certain que les contemporains d'un

(*a*) Chap. XIII de la premiere Partie.

fait *éclatant*, *public*, *intéreſſant*, *qui a eu des ſuites & une influence conſidérable*, ne peuvent ni être trompés, ni convenir entre eux de tromper ſur ce fait les hommes du ſiecle ſuivant. Or, comme le remarque un auteur (*a*), pluſieurs de ces contemporains paſſent au ſecond âge, & lui portent leur certitude; car les hommes de ce ſecond âge pourront dire d'eux en particulier, comme je l'ai dit ci-deſſus en général, qu'un très-grand nombre d'hommes qui penſent différemment & ſont mus par des paſſions diverſes, ne forment pas le complot de tromper la poſtérité de la même maniere. Ceux du troiſieme âge diront la même choſe de ceux du ſecond; & ainſi de ſuite juſqu'au ſiecle où nous tenons en main l'autre extrémité de cette chaîne que forme la tradition.

Eh! quand voudroit-on en effet que ce fût fait le complot de tromper? Dans le premier âge? Mais cela eſt impoſſible. « Qu'on y prenne garde, on paſſe » d'une maniere inſenſible d'un ſiecle à l'autre. Un » grand nombre de ceux qui compoſent le premier » âge entrent dans la compoſition du ſecond, & » preſque tous ceux du ſecond ont vu ceux du » premier. Ainſi pluſieurs de ceux qui ſeroient » complices de la fraude, forment le ſecond âge. » Or, ces hommes qu'on ſuppoſe en grand nombre,

(*a*) Celui de l'art. *Certitude*, dans l'Encyclopédie.

» & par conſéquent gouvernés par des paſſions dif-
» férentes, ne peuvent s'accorder à débiter le
» même menſonge à ceux de ce ſecond âge qui
» n'ont pas vu le premier. Il n'eſt donc pas poſſible
» que la fraude du premier âge paſſe dans le ſe-
» cond, ſans y être contredit. Or, ſi ce ſecond âge
» eſt inſtruit de la fraude, il en inſtruira le troi-
» ſieme, & il en ſera de même des autres. Nul âge
» ne ſera donc la dupe de celui qui l'a précédé, &
» aucune fauſſe tradition ne pourra s'établir.....
» Il n'y a pas de point fixe dans le tems, qui ne ren-
» ferme au moins ſoixante & dix générations à la
» fois, & ce mélange perpétuel de tant de géné-
» rations enchaînées les unes dans les autres, rend
» la fraude impoſſible (*a*) ſur un *fait public, éclatant*
» *& important.* » Remarquez-bien ces derniéres paroles. Si vous veniez à les oublier, vous m'objecteriez des ſupercheries ſur des faits ou obſcurs ou frivoles qui ſe ſont accrédités; & je me diſpenſerois de vous répondre. Puiſque je ne parle que de faits publics, palpables & importans, je ne ſuis pas obligé d'expliquer la maniere dont les impoſteurs accréditent des fables dépourvues d'influence ou de publicité, ni de concilier ce cas avec mes principes qui n'y ont nul rapport.

Aimez-vous mieux maintenant ſuppoſer qu'à une

(*a*) L'Auteur du même article. *ibid.*

certaine époque, les hommes d'une génération ont conſpiré contre leurs deſcendans pour les tromper ? Mais les hommes des autres générations, contemporains de ces premiers, leur auroient dit: *Nous avons vécu long-tems avec vous & avec ceux de votre âge, & cependant voilà la premiere fois que nous entendons parler de ces faits. Ils ſont trop intéreſſans, & doivent avoir fait trop de bruit pour que nous n'en ayons pas été inſtruits plus tôt. D'ailleurs ils ont dû avoir des ſuites, ils ont dû produire quelque revolution; où ſont ces ſuites, où eſt cette révolution?* Que répondroient à ce langage les complices du menſonge ? ne ſeroient-ils pas auſſi-tôt démaſqués ? Or, on peut appliquer à tous les âges ce raiſonnement, pourvu qu'on ne parle toujours que de faits *publics & importans.*

Quelques Auteurs ont haſardé ſur ce ſujet un principe d'une fauſſeté trop frappante, pour qu'il ait beſoin d'être combattu en détail, quoique ceux dont il favoriſoit les préjugés l'aient reçu ſans examen comme une vérité inconteſtable. On a dit que la force probante du témoignage & de la tradition alloit toujours décroiſſant, à meſure que ceux qu'il s'agiſſoit de convaincre, étoient plus éloignés du tems des événemens. Pour renverſer en deux mots ce beau principe, je me contenterai de demander à ceux qui l'adoptent, s'ils ſe croient moins sûrs de la conquête des Gaules par CÉSAR, que de celle de l'Angleterre par GUILLAUME ?

Des

Des deux ſeules réponſes qu'ils puiſſent me faire, l'une contrediroit leur principe & les condamneroit, y ayant plus de douze ſiecles de différence dans les dates de ces deux événemens, & l'autre m'autoriſeroit à ne point entrer en diſcuſſion avec eux.

Dans toutes ces réflexions, j'ai confondu en une ſeule maſſe, & conſidéré comme faiſant un ſeul corps de preuve, la tradition écrite & la tradition orale. Je ne l'ai fait que pour éviter des redites déja fréquentes dans cet ouvrage. Cependant en ſéparant ou en diſtinguant ces deux eſpeces de traditions, j'aurois plutôt augmenté que diminué la force de la preuve qu'elles fourniſſent. S'il eſt à cet égard quelque différence entre elles, c'eſt que la tradition écrite a quelque choſe de plus tranchant encore & de plus déciſif que la tradition orale. Sa maniere de ſe répandre, ſa publicité, ſa continuité, ſon uniformité ſont plus manifeſtes. On combat de vive voix les propos, & cette contradiction peut reſter ignorée de la poſtérité; mais on oppoſe les écrits aux écrits, & ſi quelques-uns d'eux périſſent, ce ne doit pas être ceux du parti le plus nombreux. Ces derniers doivent triompher, & perpétuer à jamais le ſouvenir du complot & la honte des impoſteurs qui ne peuvent jamais être le plus grand nombre. On n'apperçoit pas auſſi clairement la tradition orale que la tradition écrite. On voit, on manie, pour ainſi dire, cette

chaîne ſenſible que forme la derniere. Celle de ce genre, qui parle en faveur du Chriſtianiſme, va depuis les premiers Diſciples juſqu'à nous. Elle eſt compoſée des livres du Nouveau Teſtament & des ouvrages des Peres qui les ſuppoſent, & ſont ſuppoſés, à leur tour, par les écrits des Docteurs plus modernes. Cette chaîne immenſe, ſoutenue, dans toutes ſes parties, par celle que forme la tradition orale, & la ſoutenant à ſon tour, eſt ſans aucune interruption dans toute ſa longueur. Il n'eſt pas de ſiecles qui ne lui fourniſſe pluſieurs anneaux; & la force qui réſulte de leur union ne peut pas n'être pas ſentie par tout eſprit impartial.

Recourera-t-on ici aux reproches faits à l'hiſtoire en général? *L'ignorance*, dit-on, *les paſſions, la flatterie, la haine, la ſuperſtition ſont autant de verres enfumés, à travers leſquels preſque tous les hommes voient tous les événemens qu'ils racontent. L'hiſtoire moderne eſt, ſur ce point, la critique vivante & continuelle de l'ancienne.* Mais il eſt aiſé d'apprécier ces reproches. Reſtreints comme ils doivent l'être, ils ne ſont que trop juſtes : pris dans un ſens plus étendu, ils dégénéreroient en déclamation; & le philoſophe même (*a*) qui paroît les avoir faits à l'hiſtoire, ne les lui a faits réellement que comme une objection qu'il propoſoit au nom des détracteurs

(*a*) M. D'ALEMBERT, tome V des Mélanges, Réflexions ſur l'Hiſtoire.

de l'hiſtoire même. Comment les paſſions font-elles ſouvent altérer la vérité dans les écrits hiſtoriques ? C'eſt en ſuggérant à l'auteur des réflexions injuſtes, des ſatyres ou des éloges déplacés; c'eſt en lui faiſant ſuppoſer, ſans raiſon, des motifs criminels ou vertueux aux perſonnages dont il parle; c'eſt en lui faiſant faire leurs portraits avec des couleurs trop ſombres ou trop brillantes. Les plus hardis & les plus paſſionnés altéreront quelques circonſtances des faits; ils imagineront de ſecrettes anecdotes dont le récit faſſe l'impreſſion qu'ils ſe propoſent en faveur du parti qu'ils adoptent, ou contre celui qu'ils déteſtent. Mais l'hiſtorien le plus impudent n'avancera pas un fait abſolument faux; il ne le propoſera pas aux hommes mêmes du tems dont il écrit l'hiſtoire; il ne le racontera pas comme *public* & *important* par ſes ſuites. S'il veut écrire des menſonges, il choiſira des faits ou ſecrets, ou particuliers, ou peu intéreſſans pour le public, ou d'un tems aſſez éloigné, pour que tous ceux qui auroient pu le contredire par eux-mêmes, ou par leur poſtérité immédiate, n'exiſtant plus, ne puiſſent le démaſquer. S'il arrivoit qu'un écrivain bravât ſon ſiecle, au point d'oſer lui offrir des menſonges hiſtoriques ſur des faits *récens, publics & de quelque conſéquence*, le livre & l'auteur ſeroient auſſi-tôt notés de maniere à préſerver la poſtérité même du danger de les croire.

Si l'hiſtoire de faits *publics & importans*, écrite par un auteur contemporain, eſt une preuve de la vérité de ces faits, quelle preuve n'en fournira pas l'hiſtoire écrite par pluſieurs, tous non-ſeulement contemporains, mais, comme je l'ai dit ailleurs, témoins oculaires & acteurs? Quelle ne ſera pas la force de cette preuve, ſi une tradition orale & écrite appuie les récits de cette hiſtoire? Si les faits que contient cette même hiſtoire deviennent le fondement d'une nouvelle Religion qui renverſe les autres dans preſque tout l'univers? Si le caractere perſonnel des hiſtoriens, de leurs amis & de leurs adhérens ne m'annonce que ſimplicité & candeur? Si, loin d'avoir aucun intérêt à controuver les faits qu'ils publioient, ils riſquoient tout en les publiant? Si enfin des millions d'hommes de ce tems & des tems voiſins de celui-là, ont donné leur vie pour des vérités fondées ſur ces faits? Quelle ne ſera pas l'autorité des hiſtoires écrites en de telles circonſtances? Or, telles ſont celles dans leſquelles ont été écrites les hiſtoires qui nous ſont venues des premiers Diſciples.

Ces hommes, à ce que je vois, ſi calomniés de nos jours, ont déja eu pour ennemis la plupart de leurs concitoyens. Il auroit donc été aſſez naturel de commencer l'examen que j'ai fait de leur témoignage, en portant l'œil de la critique ſur la nation Juive, afin de voir au moins quelle eſpece

d'adverſaires elle avoit pu leur fournir. J'aurois pu alors comparer ces mêmes Diſciples à leurs ennemis, & cette comparaiſon m'auroit fourni une premiere préſomption bien forte en faveur des Apôtres. Mais je ne me ſuis pas trouvé dans le cas d'y avoir recours, ayant à choiſir parmi une foule de preuves puiſſantes qui ſe préſentoient à moi de tous côtés. D'ailleurs, comme d'après l'hiſtorien JOSEPHE, & tous les anciens qui ont parlé de la nation Juive, j'aurois eu, dans la comparaiſon que j'aurois faite, le vice à oppoſer partout à la vertu, l'avarice au déſintéreſſement, la fureur à la modération, l'hypocriſie à la ſincérité, j'aurois fait des antitheſes, des ſatyres & des éloges; & aux yeux méfians j'aurois paru plus déclamateur que philoſophe.

Si, au lieu de rapprocher, ou après avoir rapproché ainſi la nation Juive des premiers Diſciples, je l'avois rapprochée des Grecs & des Romains, ce rapprochement m'auroit encore fourni de nouvelles préſomptions en faveur de la notoriété des faits atteſtés par les Apôtres. Le pays qu'habitoient les deux peuples célebres que je viens de nommer, étoit fécond en philoſophes & en beaux eſprits qui faiſoient peu de cas des Juifs, & les regardoient comme des gens crédules, ignorans, ſuperſtitieux & indignes de leur confiance. Le *credat Judæus Appella* d'HORACE, étoit une eſpece d'adage

aſſez généralement reçu, & bien propre à prémunir les Romains contre toute hiſtoire de prodiges venue de la Judée. Ces maîtres du monde devoient être d'autant moins diſpoſés à ajouter foi à ces récits de merveilles publiées par des témoins Juifs, que ces témoins étoient déja plus mépriſés parmi leurs concitoyens, parmi ces hommes regardés eux-mêmes comme ridiculement amateurs du merveilleux. Cependant ces fiers conquérans embraſſerent les premiers, & embraſſerent en foule, & dans le ſiecle le plus éclairé, le Chriſtianiſme fondé ſur ces miracles. Ils étoient donc forcés de reconnoître la vérité de ces faits. La notoriété de ces événemens étoit donc telle, que la prévention romaine & l'orgueil philoſophique même ne pouvoient tenir devant elle.

A ces préſomptions j'aurois pu en joindre beaucoup d'autres qui toutes auroient dépoſé de même en faveur du témoignage dont je me propoſois l'examen. Mais cette multitude de preuves qui ne laiſſoient à mon eſprit que l'embarras du choix, m'a fait négliger ces moyens. Le philoſophe eſt cependant fort éloigné de les dédaigner dans la recherche de la vérité. Il connoît trop le genre de la progreſſion croiſſante que ſuivent les preuves combinées (*a*). Il ſait qu'elles reçoivent de chaque

(*a*) Voyez dans la premiere Partie le chap. XIII.

nouvel objet qui les confirme, une augmentation de force bien ſupérieure à celle de chacun des degrés que l'on y joint, parce qu'il n'eſt pas poſſible que des choſes qui n'ont par elles-mêmes aucune liaiſon entre elles, concourent au même but, ſi elles n'y ſont attirées par la force de la vérité, par ſon eſſentielle conformité à tout ce qu'on s'aviſe de lui comparer.

Après tant de preuves réunies, qui ſe ſoutiennent mutuellement, & forment un enſemble qui équivaut à la démonſtration la plus évidente, me croirois-je obligé d'entrer dans des détails faſtidieux ſur de vaines chicanes auſſi ſouvent repouſſées qu'elles ont été répétées? Non; c'eſt bien ici le cas de jouir en paix de la vérité trouvée, ſans s'inquiéter des coups que l'on pourroit entreprendre de lui porter. Quand elle eſt enfin découverte, le procès eſt jugé; en vain une partie de mauvaiſe foi voudroit-elle en faire différer le jugement par des incidens qui n'auroient pour but que d'éterniſer les queſtions.

Je ſais que les hommes aiment le merveilleux & cherchent à le multiplier. Mais ce penchant qui doit me rendre méfiant, attentif aux preuves, exact & ſcrupuleux dans leur examen, ne doit pas m'y rendre ſourd & inſenſible, quand une fois elles ſont claires. Je ſais que dans tous les ſiecles il s'eſt trouvé des fourbes qui ont abuſé de la bonne foi de

pluſieurs de leurs contemporains. Je ſais qu'il eſt & qu'il a toujours été des gens crédules, diſpoſés à admettre un fait avec d'autant plus de facilité, qu'il eſt plus éloigné de l'ordre commun. Mais qu'importent ces aveux à la cauſe du Chriſtianiſme ? Je les ai déja faits, & l'on a vu qu'on ne pouvoit rien en conclure. Ici je dis quelque choſe de plus. Si de vrais miracles ont jamais été opérés de maniere à n'avoir pu être révoqués en doute, ils ont dû ſervir de prototypes ; ils ont dû, dans la ſuite des ſiecles, être plus ou moins ſouvent imités par des impoſteurs. Dès que l'expérience & l'étude de la Nature ont enſeigné aux hommes quelques remedes à leurs maladies, il y a eu des empyriques qui leur ont vendu des remedes imaginaires. Dès qu'il y a eu des hommes capables de calculer les tems des révolutions des corps céleſtes, de prédire leurs phaſes, leurs apparences, leur défaut ſubit de lumiere, il y a eu de hardis ignorans qui ont prétendu y lire les événemens heureux ou malheureux. Tel eſt notre ſort ici-bas. Dès que la vérité ſe fait connoître à nous, le menſonge prend ſes enſeignes ; il cherche à l'imiter, & c'eſt communément à elle qu'il doit ſes idées les plus chimériques. Où les hommes auroient-ils puiſé l'idée des remedes imaginaires vantés par l'empyriſme, s'ils n'en euſſent connu de réels ? Où l'aſtrologie auroit-elle pris la premiere idée des prédictions fondées ſur l'inſpec-

tion des aſtres, ſi les connoiſſances aſtronomiques & les prédictions fondées ſur elles ne l'euſſent devancée? Comment les premiers fanatiques auroient-ils conçu le ſingulier projet d'établir leurs impoſtures ſur des faits ſupérieurs aux forces de la Nature, ſi des miracles réels ne leur euſſent fourni des modeles? Ainſi le menſonge n'a preſque jamais rien inventé. Mauvais copiſte, il s'eſt borné à altérer ce qu'il imitoit; & ſes productions, quelque peu réelles qu'elles ſoient, ſervent malgré lui à prouver la réalité qu'il a défigurée en voulant ſe parer de ſes dehors. Ainſi les efforts des impoſteurs pour tromper les hommes par de prétendus prodiges, & la crédulité qui ſe laiſſe ſéduire par leur audacieuſe confiance, ne prouvent rien, ou prouveroient la réalité des miracles antérieurs à toutes leurs prétentions.

Les Religions les plus abſurdes, dit-on, veulent, comme le Chriſtianiſme, ſe fonder ſur des prodiges. J'en conviens encore; mais je plaindrois quiconque, comparant ces prodiges à ceux que nous avons examinés, ſeroit embarraſſé d'aſſigner la différence qui ſe trouve entre les faits & les preuves que l'on fournit de part & d'autre. Que l'on conſidere d'abord la nature des faits que l'on objecte. Pour faire équilibre avec ceux du Chriſtianiſme, ils doivent être, comme ſes miracles, non pas ſecrets, mais publics; non pas en petit nombre, mais mul-

tipliés, & opérés pendant pluſieurs années; non pas iſolés, mais formant une chaîne dont les derniers anneaux ſuppoſent les premiers; non pas réduits à la ſimple répétition d'un ou deux faits réitérés un certain nombre de fois, ce qui facilite l'illuſion, mais de genres différens; non pas inutiles, mais dirigés vers un but moral & important. Qu'on examine enſuite les témoignages & leurs circonſtances; qu'on les diſcute comme nous venons de diſcuter les actes des témoins produits par les Chrétiens, & que l'on donne ſon aſſentiment à ce qui ſe trouvera ſolidement prouvé après une diſcuſſion conforme aux principes d'une ſaine logique. En agiſſant ainſi, l'on ne ſe trompera jamais; jamais on ne confondra l'impoſture avec la vérité, quand on examinera cette production du menſonge, comme nous venons d'examiner le témoignage des premiers Diſciples de l'Envoyé.

Après avoir diſcuté ce qui concerne ce témoignage conſidéré en lui-même, nous allons diſcuter maintenant des objets qui lui ſont pour ainſi dire extérieurs, mais dont l'influence lui ſera néceſſairement favorable ou contraire. Ce que nous avons vu juſqu'ici, nous met en état de nous paſſer de ces dernieres recherches. Cependant, ſi elles ſe terminent à fournir encore de nouvelles preuves des miracles atteſtés par les témoins, la vérité de ces faits n'en ſera que plus éclatante; & le ſage ne

dédaigne jamais des moyens faciles de confirmer les preuves mêmes dont il eſt le plus ſatisfait.

CHAPITRE X.

Les Auteurs Juifs & Payens ont-ils dû parler, & ont-ils parlé en effet des Miracles de JESUS-CHRIST.

SI les prodiges ſur leſquels les Chrétiens fondent leur Religion, ont été auſſi publics & auſſi éclatans qu'ils le prétendent, comment eſt-il donc arrivé qu'eux ſeuls en aient parlé ? Le ſilence des Juifs & des auteurs profanes, contemporains, ou des tems voiſins, eſt ſans doute une terrible préſomption contre la célébrité de ces faits. Or, dans ce genre, ce qui prouveroit le défaut de célébrité, ſeroit bien près de prouver la fauſſeté. Des guériſons ſubites & parfaites, des réſurrections opérées au ſeul commandement d'un homme, ſont des événemens qui ne peuvent manquer d'être fameux quand ils ſont publics, répétés, avérés, reconnus, confirmés. Si les miracles de Jésus & de ſes Diſciples ont eu ces qualités, pourquoi donc ont-ils manqué de célébrité ? Pourquoi les Juifs & les Payens n'en ont-ils rien dit ?

Après l'examen réitéré que j'ai fait du témoignage, après les éclats de vive lumiere que cette diſcuſſion a fait jaillir de tous côtés, je ne puis croire que la fauſſeté & l'illuſion aient pu échapper aux regards & ſe gliſſer, ſans être apperçues, dans l'enſemble de ces preuves ſi multipliées, ſi claires, ſi enchaînées les unes aux autres. Il eſt donc naturel que je me méfie déſormais des difficultés qu'on peut leur oppoſer.

J'apperçois au premier coup d'œil, que celle qu'on vient de me mettre ſous les yeux, ne pourroit, fût-elle inſoluble, nuire aux preuves ſolides de la vérité du témoignage ; parce que cette difficulté ne me propoſe qu'une préſomption, & une préſomption iſolée. Cependant, comme les moindres doutes agiſſent fortement ſur les eſprits qui penchent déja vers le parti que ces doutes favoriſent, il vaut mieux détruire, ſi je le puis, la préſomption dont il s'agit, que de la laiſſer ſubſiſter.

A peine me ſuis-je recueilli un inſtant pour y réfléchir, que j'apperçois qu'elle ne peut venir que d'un ſophiſme qui ne prouve rien, parce qu'il prouveroit trop ; car il prouveroit que jamais Jésus n'exiſta, les hiſtoriens profanes n'en ayant pas parlé. Il faut donc examiner de plus près cette difficulté ; je parviendrai ſans doute à découvrir le foible du raiſonnement qui l'oppoſe.

Je le trouve d'abord, en ce que ce raiſonnement a

quelque choſe de trop vague. Il ne tient aucun compte des circonſtances priſes du tems, du lieu, du caractere, des peuples & des écrivains; circonſtances qui ne doivent jamais être négligées dans ce qui a rapport aux preuves des faits. Où les miracles de l'ENVOYÉ ont-ils été opérés? Dans la Judée. Quelles étoient les mœurs, quel étoit l'eſprit des Juifs? liſoient-ils, écrivoient-ils beaucoup? Ils ne liſoient preſque que l'Ecriture ſainte. Ce livre leur ſuffiſoit, parce qu'il contenoit leur Religion & ſes cérémonies, leurs loix & les principes de leur gouvernement, leur hiſtoire & les titres de leurs généalogies, leurs prophéties; en un mot, tout ce qui pouvoit les intéreſſer. Ils n'écrivoient gueres plus qu'ils ne liſoient, & quand ils le faiſoient, c'étoit preſque toujours pour commenter ce livre. Il ſeroit donc aſſez ſimple qu'une telle Nation n'eût rien écrit ſur les miracles de JÉSUS.

Le peu de relation qu'il y avoit entre les anciens peuples, mais ſur-tout entre les Juifs & les Romains, & le mépris de ces derniers pour la Nation Juive, ont dû rendre peu rapides, peu multipliés, peu vraiſemblables, & par conſéquent peu intéreſſans pour eux, les premiers bruits qui ſe ſont répandus dans Rome, ſur les faits dont il s'agit. Les Romains ont dû d'abord en faire peu de cas; à meſure que ces premiers bruits ſe ſont

confirmés, à meſure que les miracles ont acquis de l'authenticité aux yeux de ce peuple prévenu, leur célébrité a dû augmenter. Quelques auteurs ont pu en parler alors dans leurs ouvrages. Mais cela a dû être rare, par la même raiſon que les Grecs parloient peu des faits de l'hiſtoire Romaine, & que les Romains citoient rarement les faits de l'hiſtoire Greque. D'ailleurs, comme ces matieres pouvoient déplaire aux Pontifes, les livres où il en étoit queſtion ont dû être peu nombreux, & leurs exemplaires peu multipliés. Les ouvrages des auteurs les plus célebres ſe répandoient alors ſi peu, par un effet de la rareté des copiſtes & de la cherté des copies, que celles-ci, toujours en petit nombre, ſe perdoient aiſément dans la nuit des tems. Les poéſies de VARIUS, quoiqu'il fût l'ami d'AUGUSTE & de MÉCENE, de VIRGILE & d'HORACE, ont péri. Il en a été de même de la plupart des nombreux ouvrages de VARRON. Une partie des chef-d'œuvres hiſtoriques de ce tems, & quantité d'autres écrits ont fait naufrage. Il ne nous eſt pas parvenu un très-grand nombre d'ouvrages faits dans le long eſpace de tems qui s'eſt écoulé depuis TIBERE, époque de la mort de JÉSUS-CHRIST, juſqu'au regne de CONSTANTIN; le tems a enſeveli la foule des autres dans un éternel oubli. Pourquoi ne croirois-je pas que peut-être parmi eux s'en trouvoit-il pluſieurs où

il s'agiſſoit des prodiges opérés en faveur du Chriſtianiſme ?

D'ailleurs il ſe préſente ici pluſieurs réflexions à mon eſprit. Quand une fois ces prodiges ont ceſſé d'être conſidérés par les Payens comme des faits ſimplement étonnans ; quand ils ont été enviſagés par eux comme les fondemens d'une Réligion nouvelle, ennemie de celle de l'Empire, ces hommes, ennemis naturels de cette Religion déteſtée, ont ceſſé de pouvoir en être les hiſtoriens ; & l'on ne peut exiger des Chrétiens qu'ils les regardent comme tels. Fut-on jamais obligé, dans un procès, de fournir des preuves tirées de quelque aveu de ſa partie adverſe ? Le feroit-elle, cet aveu ? N'aimeroit-elle pas mieux ſe taire ? C'eſt donc ce que les Payens ont dû faire naturellement.

Une autre réflexion bien ſimple, mais bien ſolide, acheve de lever mes doutes. Parmi les Romains & parmi les Grecs devenus leurs ſujets, les uns, hommes diſſipés, livrés aux plaiſirs & aux excès ſi communs en ces tems d'une affreuſe corruption, faiſoient peu d'attention aux événemens étrangers à leurs plaiſirs & à leur fortune ; les autres ſe bornoient à l'étonnement. Pluſieurs attribuoient ces prodiges à la magie, s'en tenoient là, & diſoient avec l'hiſtorien SUETONE, que les Chrétiens étoient *un peuple d'enchanteurs*. Ceux qui y donnoient le degré d'attention convenable, deve-

noient Chrétiens. Quand c'étoit ou des Hommes de lettres ou des Philoſophes, ils prenoient la plume; ils atteſtoient ces faits dans des apologies du Chriſtianiſme, & pluſieurs de ces apologies ſont entre nos mains.

Mais ce n'eſt pas à eux que les adverſaires en appellent; c'eſt aux Payens qui demeuroient Payens. Cet appel eſt bien déraiſonnable. On n'eſt cenſé écrire que ſur des objets auxquels on a réfléchi; ainſi il ne devoit pas arriver que des Payens encore Payens écriviſſent ſur les faits que le Chriſtianiſme réclame, s'il eſt vrai que ceux qui y réfléchiſſoient ſérieuſement devinſſent communément Chrétiens. Il eſt certain que, s'ils ne quittoient pas l'idolatrie, la crainte d'être ſoupçonnés d'intelligence avec ceux qui l'avoient quittée, devoit retenir leur plume, & les empêcher d'écrire rien qui pût être favorable au Chriſtianiſme, & par conſéquent de citer des prodiges qui en prouvoient la divinité.

Les prétentions des Chrétiens, en ce point, ſont ſi ſimples, que je ne conçois pas même ſous quel prétexte on pourroit s'y oppoſer. Ils citent, pour garans des faits qu'on leur conteſte, une multitude de Payens convertis; c'eſt-à-dire, une multitude d'hommes parmi leſquels il en eſt beaucoup qui ont ou vu ou examiné ces faits, & ſe ſont rendus à leur certitude, malgré les préjugés de l'éducation, malgré l'intérêt, la crainte des ſupplices & l'amour

l'amour de la vie. Que peut-on exiger de plus? Voudroit-on des témoins qui euſſent reconnu hautement la vérité des miracles, en l'atteſtant dans leurs écrits, & qui cependant lui euſſent réſiſté en demeurant Payens? Exiger de tels témoins, ſeroit preſque exiger l'impoſſible; ce ſeroit, au moins, déclarer qu'on eſt décidé à récuſer toute eſpece de témoignage. Vous dites ſans ceſſe aux Chrétiens que ſi leurs miracles euſſent été bien conſtatés, on n'auroit pu y réſiſter, & que ceux ſur-tout qui les auroient vus, ſeroient devenus Chrétiens. Pourquoi donc ceux qui, dans ce cas, le ſont devenus en effet, ont-ils, pour cette raiſon, perdu votre confiance? Pourquoi récuſez-vous leur témoignage que vous admettriez, s'ils étoient reſtés idolâtres?

Ces diverſes conſidérations me ſatisfaiſant pleinement, & me paroiſſant devoir ſatisfaire de même tout eſprit raiſonnable, je pourrois m'y borner. Cependant il me vient à l'eſprit un doute, & je veux tâcher de le diſſiper. Le ton hardi avec lequel on avance tous les jours comme certaines les choſes les plus douteuſes, & même les plus évidemment fauſſes, me fait penſer que peut-être la difficulté que je viens de réſoudre n'eſt-elle entiérement fondée que ſur une fauſſe ſuppoſition; que peut-être eſt-il faux que les Juifs & les auteurs profanes aient gardé un ſilence abſolu ſur les miracles de JÉSUS-CHRIST & de ſes Apôtres. J'ai

donc, quoique la prétendue difficulté ſoit réſolue, la curioſité de chercher à éclaircir mes ſoupçons. Ayant peu d'érudition, je puis avoir ignoré juſqu'ici ce qu'il en eſt de ce ſilence des écrivains ennemis du Chriſtianiſme. Je n'irai pas m'en inſtruire en feuilletant tous les livres des anciens dans une vaſte bibliotheque. Sans doute parmi les ſavans défenſeurs de la Religion chrétienne, il s'en ſera atrouvé qui, plus occupés que moi à l'étude des auteurs de l'antiquité, auront eu auſſi plus de penchant que moi à s'impoſer, & plus de facilité à remplir cette tâche. J'ouvre donc, & je conſulte les ADDISSON, les CORREVON, & ſurtout les BULLET..... Quel n'eſt pas mon étonnement, quand j'y rencontre des citations nombreuſes de morceaux tirés des ouvrages des anciens ennemis du Chriſtianiſme ! Quand j'y trouve des paſſages déciſifs en faveur de la réalité des principaux événemens de la vie de JÉSUS-CHRIST ! Commençant par les Juifs, je place, à la tête des paſſages que je choiſis entre pluſieurs autres, ce morceau ſi connu de l'hiſtorien JOSEPHE (9), que j'ai déja indiqué ci-deſſus, & dans lequel cet auteur rend un témoignage ſi formel à la vérité des miracles de JÉSUS-CHRIST. Non que je prétende m'appuyer ſur ce paſſage en lui-même : il a été conteſté par quelques érudits, & c'eſt aſſez pour que je l'abandonne ; mais je laiſſe aux adver-

faires des Chrétiens, à opter entre sa sincerité & son inauthenticité. S'ils le reconnoissent pour écrit par JOSEPHE, je puis donc le leur citer en preuve. Si, au contraire, ils le rejettent, je leur ferai remarquer avec l'Abbé BULLET, que l'auteur Juif n'a donc pas parlé de JÉSUS-CHRIST dans son ouvrage, & que, comme l'observe ce savant, la cause du Christianisme gagnera plus qu'elle ne perdra au silence de cet écrivain. En effet, s'il s'est tû sur cette matiere, pourquoi l'a-t-il fait? un historien instruit, qui n'omettoit aucun détail; qui parloit d'un JUDAS le Galiléen, d'un THEUDAS, d'un ELÉAZAR, & d'autres fourbes obscurs qui n'avoient séduit qu'une poignée d'hommes, & dont la secte n'existoit plus, devoit-il naturellement se taire sur JESUS? Ne devoit-il pas, au moins, en parler comme d'un imposteur très-connu, qui avoit su se faire un très-grand nombre de sectateurs, dont la troupe grossissoit encore tous les jours, pendant qu'il écrivoit son histoire? Il avoit vu les Chrétiens à Jérusalem & à Rome. Il ne pouvoit ignorer la persécution de NÉRON; il devoit donc en savoir pour le moins autant que SUÉTONE & TACITE en ont dit sur ce sujet. Son silence est donc évidemment un *silence affecté*. Il n'avoit pas assez d'audace pour nier des faits notoires; mais il n'avoit pas assez de courage pour con-

tribuer à les divulguer, parce qu'ils fourniſſoient des armes contre ſa nation.

Plus on réfléchit, plus on voit clairement que ce ſilence d'un auteur Juif ſur les miracles de JESUS, prouveroit qu'il les croyoit vrais. S'il les avoit cru faux, il auroit été porté à en parler, & à les combattre par zele pour ſa Religion. Le premier hiſtorien Juif de ce tems, dont l'ouvrage alloit être lu par tous les peuples inſtruits, pouvoit contribuer beaucoup à dévoiler l'impoſture des Chrétiens. En la dévoilant, il ſe ſeroit rendu agréable aux Empereurs qui les perſécutoient, aux peuples qui les déteſtoient, & à ſa propre nation qui faiſoit l'un & l'autre. En un mot, on ne voit que des motifs qui devoient l'engager à parler de JESUS & des Chrétiens pour les confondre, s'il les regardoit comme des impoſteurs. Il n'eſt pas poſſible d'imaginer que s'il les eût vus ſous ce point de vue, il fût reſté dans un ſilence qui d'ailleurs nuiſoit à ſa belle hiſtoire. Ce ſilence la privoit d'un morceau qui lui étoit néceſſaire, puiſque ſans ce morceau, elle étoit incomplette, les Chrétiens devant y jouer au moins le rôle que pluſieurs ſectes infiniment moins nombreuſes, ou déja anéanties, jouoient dans cet ouvrage. Tout ſe réunit donc à me prouver que ſi JOSEPHE n'a pas parlé de JESUS, c'eſt parce qu'il croyoit à la vérité de ſes miracles; c'eſt parce qu'il les jugeoit trop

notoires pour les nier dans un écrit dont la vérité devoit faire le principal mérite. Son silence ainsi considéré, bien loin d'offrir une difficulté contre les miracles sur lesquels le Christianisme se fonde, deviendroit une preuve inconteſtable de leur vérité.

Il n'eſt pas le seul auteur de sa nation qui dépose en leur faveur. Je rencontre des morceaux du Thalmud qui sont autant d'aveux forcés de la réalité de ces prodiges. Dans ces morceaux, les Thalmudiſtes ne voyent, pour expliquer les miracles de JESUS, d'autre reſſource que d'imaginer qu'en les opérant, il employoit le JEHOVAH dont ils avoient pu, diſent-ils, ſe procurer adroitement dans le temple la vraie prononciation. Cette explication peut être ridicule ; mais la néceſſité où les Juifs ſe ſont trouvés d'y avoir recours, n'en prouve pas moins que les faits étoient ſi notoires & ſi palpables, qu'on ne pouvoit les nier.

Si des auteurs Juifs, je paſſe aux philoſophes & aux hiſtoriens Grecs & Romains, je vois qu'ils fourniſſent pluſieurs paſſages déciſifs en faveur des mêmes faits. PORPHIRE (10) appelle JESUS un homme digne de l'immortalité, & avoue pluſieurs des prodiges que les Chrétiens lui attribuent. CELSE (11), dans ſon *Diſcours de Vérité*, ſe propoſoit de prouver que le *fils de Marie n'étoit pas fils de Dieu, quoiqu'il ait guéri les aveugles & les boiteux* : il convenoit même de tous ſes miracles,

excepté de celui de ſa réſurrection. JULIEN (12) dit à peu près la même choſe, & avoue le miracle de la multiplication des pains, mais l'attribue à un enchantement. HIÉROCLÈS (13) convient que JESUS a reſſuſcité des morts. PLOTIN (14) ne conteſte à la Religion chrétienne aucun des miracles ſur leſquels on l'appuie. S. JUSTIN (15), dans ſa premiere Apologie adreſſée à l'Empereur, au Sénat, au peuple Romain, dans le tems de ſes diſputes avec le philoſophe CRESCENS, oſe en appeller aux actes dreſſés par PONCE-PILATE, ſur les miracles de JESUS; ce qu'il eſt impoſſible de ſuppoſer que cet Apologiſte eût fait, ſi ces actes n'euſſent pas exiſté, ou s'ils lui euſſent été contraires (16). LAMPRIDE (17) raconte qu'ADRIEN, ſur le bruit que faiſoient les miracles de JESUS, voulut lui faire dreſſer des autels, & qu'ALEXANDRE SEVERE ne pouvant, comme il le deſiroit, lui faire élever un temple, le joignit au moins à ABRAHAM & à ORPHÉE, dans un oratoire domeſtique, où il lui offroit tous les matins des ſacrifices. CHALCIDIUS (18) rapporte le phénomene qui apparut aux Mages à la naiſſance de JESUS-CHRIST; il les déſigne par de ſages Chaldéens exercés dans l'aſtronomie, & conduits par une étoile vers un DIEU ENFANT, né pour la conſervation du genre humain MACROBE (19) parle du maſſacre ordonné par HÉRODE. CELSE & PORPHIRE parlent de la

fuite de JESUS en Egypte. Enfin, THALLUS & PHLEGON (20) atteſtent l'éclipſe miraculeuſe qui parut à la mort de JESUS-CHRIST, & le tremblement de terre qui ſe fit ſentir alors.

Je vois donc que la difficulté tirée du prétendu ſilence des auteurs profanes eſt nulle ; non-ſeulement pour les raiſons qui me l'ont fait rejetter d'abord, mais encore parce qu'il s'en faut beaucoup que le ſilence de ces écrivains ſoit auſſi abſolu que les adverſaires du Chriſtianiſme cherchent à le perſuader.

CHAPITRE XI.

Conſidérations ſur les Martyrs.

LES étonnans ſuccès des témoins dans leurs travaux apoſtoliques, durent naturellement être auſſi pénibles, auſſi périlleux qu'ils furent rapides. Comme la doctrine qu'ils fondoient ſur les miracles, étoit contraire aux paſſions & aux Religions établies, elle ſouleva contre elles les Prêtres & les Pontifes, & par conſéquent les Princes, dont la plupart réuniſſoient alors le ſacerdoce à l'Empire. Malgré ce puiſſant obſtacle, les Diſciples firent une multitude de proſélytes de tout état dans la Judée, dans la Grece, dans Rome même, mais

ce ne fut pas ſans qu'il leur en coûtât beaucoup de ſang. Ceux qui ont ainſi répandu le leur pour ſoutenir la cauſe de leur Maître, ou celle de ſa Religion, ont été nommés MARTYRS, c'eſt-à-dire témoins ; parce qu'en effet mourir ainſi, c'eſt rendre le plus authentique témoignage à la ſincérité de ſa dépoſition.

Il eſt ſouvent arrivé, dit-on, que le fanatiſme ait eu auſſi ſes victimes volontaires. Ce fait, dont je connois la vérité, m'inſpire d'abord quelque méfiance ſur la force de la preuve que je prétends diſcuter. J'examine donc, je compare, je réfléchis; & le réſultat de mes recherches, eſt qu'il ſe trouve une prodigieuſe différence entre les prétendus Martyrs des autres Religions & ceux du Chriſtianiſme. D'après la comparaiſon que j'en ai faite, je vois que je puis défier toutes les Religions du monde de me citer en leur faveur une ſuite de ces victimes de la cruauté, comparable en rien à celle que m'offre la ſociété chrétienne. Entreprît-on d'en diminuer le nombre ; le réduisît-on beaucoup plus qu'une ſage & lumineuſe critique ne le permettroit, il en reſteroit toujours infiniment plus qu'il n'en faut, de ſolidement avérés, pour que ma propoſition fût vraie dans toute ſon étendue (*a*).

Parmi les fanatiques de chaque ſecte, je ne

(*a*) Voyez la Note aa à la fin de l'ouvrage.

trouve jamais qu'un très-petit nombre de ces prétendus Martyrs ; encore ſont-ils, le plus ſouvent, d'un caractere dont la connoiſſance auroit pu me mettre en état de faire leur horoſcope, & de prédire avant l'événement, & même indépendamment de toute perſécution, qu'ils finiroient leurs jours ſur les échafauds ou les bûchers. Mais je vois la liſte des Martyrs du Chriſtianiſme, compoſée d'une multitude d'hommes vertueux, doux, paiſibles, ſoumis ſur tout autre point que ſur celui qui intéreſſe leur foi. Ce ſont des gens de tout âge, de tout ſexe, de toute condition. Lors même que leur nombre s'accroît au point qu'ils pourroient non-ſeulement ſe ſouſtraire à la mort, mais ſe venger avec ſuccès de leurs ennemis, en ſe réuniſſant contre eux, ils ne le font point, & rien au monde ne les décideroit à la moindre révolte. Des milliers d'individus qui ſe conduiſent ainſi, peuvent-ils être mis en parallele avec quelques hommes qui n'étoient le plus ſouvent que des intrigans & des mutins? Puis-je croire, animés par les motifs les plus vicieux, ceux auxquels je vois pratiquer les plus rares & les plus ſublimes vertus?

Pourquoi voudroit-on toujours que, ſans être déterminé par aucune preuve, j'admiſſe des choſes qui répugnent à tout ce que la raiſon dit à un eſprit non prévenu? Vous voulez que j'admette ce que l'hiſtoire, l'expérience, la réflexion, tout

ce qui aide à connoître le cœur humain, me porte à regarder comme impoſſible. Conſidérez ſeulement les faits : les Juifs perſécutent, empriſonnent, lapident les Chrétiens ; bientôt les Princes payens, les Gouverneurs, leurs Officiers les pourſuivent avec plus de cruauté encore. Ils les donnent en ſpectacle, aux jours de fêtes, comme des bêtes féroces dont les combats & les bleſſures plaiſoient aux yeux barbares de la ſanguinaire idolatrie. Ils mettent dans le choix des ſupplices une recherche dont on n'eut jamais d'exemple ; ils étalent par-tout l'appareil terrible des tourmens qu'ils croient les plus propres à intimider les hommes paiſibles qui ſe laiſſent ainſi égorger. Ceux-ci, loin d'en être effrayés, ſe diſent hautement Chrétiens ; ils ſe montrent inſenſibles aux tortures les plus affreuſes ; les meres expirent avec fermeté au milieu des ſupplices, en encourageant leurs enfans à les imiter. Cet exemple eſt ſuivi dans toutes les villes. A meſure que la perſécution augmente, le Chriſtianiſme s'étend, & *le ſang des Martyrs paroît devenir une féconde ſemence de Chrétiens.* Et vous voulez que je croie que tous ces hommes donnent ainſi leur vie pour des menſonges ?

Que ceux qui ſont nés & ont été élevés dans une créance, même abſurde, y tiennent fortement ; que quelques-uns d'entre eux le diſent tout

haut, malgré les dangers qu'ils courent en le disant, si d'ailleurs rien ne me rend ce fait suspect, je le trouverai conforme à ce que nous connoissons de l'homme, & à l'ascendant qu'ont sur lui les préjugés de l'éducation. Mais que ceux qui sont nés & ont été élevés dans les mêmes opinions que les persécuteurs, quittent tout-à-coup ces opinions; qu'ils aillent en foule contre ce que l'habitude, l'éducation & les préjugés leur ont fortement inculqué; que presque sûrs d'y perdre leur liberté, leurs biens, leur vie même, ils se séparent par milliers du parti le plus fort, pour passer dans le parti le plus foible, dans le parti méprisé & persécuté; c'est ce que rien ne peut me rendre vraisemblable, si une forte conviction fondée sur la palpable évidence des miracles, n'est point la source de leur changement & de leur constance.

C'étoit, dites-vous, le délire du fanatisme qui les animoit. Mais, croyez-vous, par cette réponse, me dire une chose qui, bien approfondie, puisse satisfaire un homme raisonnable? Quoi! les seuls hommes de la terre qui cherchent à répandre dans le monde la connoissance du vrai Dieu; les seuls hommes qui tâchent sérieusement de porter les idolâtres à renoncer à leurs absurdes superstitions; en un mot, les bienfaiteurs du genre humain sont tous des fanatiques? Tout-à-coup l'univers s'est

peuplé de furieux & d'enthouſiaſtes qui les imitent à l'envi ?

Des ſéducteurs ordinaires ne pouſſeroient jamais, juſqu'à de pareils excès, leur zele ſimulé ; mais prudent & ruſé. On ne peut expliquer cette conduite, qu'en lui aſſignant, pour principe, l'emportement & le délire. Et cependant, il faut étendre une auſſi inconcevable phrénéſie ſur toutes les provinces de l'Empire Romain, ſur toute la terre connue, ſur des hommes en qui cette monſtrueuſe démence auroit d'ailleurs été jointe aux mœurs les plus pures & les plus douces.

L'envie de ſe faire un nom à quelque prix que ce ſoit, n'eſt pas la paſſion du commun des hommes ; elle n'appartient même qu'à ce qu'on a jugé à propos d'appeller de *grandes ames*. C'eſt donc une paſſion dont peu d'individus ſont vraiment ſuſceptibles. Auſſi n'a-t-elle d'empire que ſur un nombre d'hommes aſſez bornés (*a*) ; &, dans ce nombre,

(*a*) Qu'on ne m'oppoſe pas ici l'exemple des ſoldats. On peut dire, en général, ſans craindre de les calomnier, qu'il en eſt peu parmi eux qui, en s'enrôlant dans la milice, aient penſé à la gloire, & qu'il n'en eſt gueres plus qui y reſtent dans la ſeule vue de ſe diſtinguer. Le beſoin, le déſœuvrement, le libertinage, un caprice, une ſurpriſe, ont décidé de leur choix ; l'impoſſibilité de changer empêche la plupart de le faire ; la néceſſité & la crainte de l'ignominie forcent enſuite le plus grand nombre à ſe conduire en hommes épris du deſir de ſe faire un nom. Si la comparaiſon des ſoldats aux Martyrs fait naître d'autres difficultés dans l'eſprit du Lecteur, il les verra diſparoître à meſure qu'il approfondira cette même comparaiſon, & je lui en fournirai les moyens dans une autre note placée à la fin de l'ouvrage.

elle n'en trouve qu'un plus petit encore d'hommes assez ambitieux, assez ardens pour ne lui rien refuser. Cependant vous supposez que ce motif si impuissant sur la plupart des ames, a tout-à-coup échauffé, remué tout le monde; qu'il a conduit jusqu'aux tourmens & à la mort la plus horrible des foules d'hommes de tout pays & de tout âge, de tout sexe & de tout état. Comment une supposition aussi peu conforme à ce que nous dit la connoissance du cœur humain, peut-elle vous paroître vraisemblable?

S'il est vrai de dire que ce n'est qu'aux yeux d'un très-petit nombre d'hommes que le fantôme de la gloire est assez séduisant pour mériter les plus grands sacrifices, il est vrai de le dire, à plus forte raison, dans les circonstances où le succès est aussi incertain que ce qu'il procure est peu réel. Moins un homme ordinaire a lieu d'espérer qu'en répandant son sang il laissera un nom célebre, moins il est tenté de le verser au milieu des supplices, & en s'attirant le mépris de la plupart de ses Concitoyens. C'est cependant le parti que vous supposez que des millions d'hommes ont choisi sans hésiter. Le Tout-Puissant pouvoit ceindre leur front d'une couronne immortelle; mais le nom de la plupart d'entre eux demeuroit inconnu à leur siecle. On ne s'occupe pas long-tems de ce qui se répéte tous les jours, & je suis

ſurpris que vous l'ignoriez encore. Comment ne ſentez-vous pas que ce qui devient général, n'offre plus rien de piquant à l'amour-propre? Ou comment pouvez vous imaginer que la vanité ait mené à une mort cruelle des hommes auxquels le douloureux ſacrifice de leur vie ne pouvoit même procurer l'eſpérance d'une gloire imaginaire, puiſque le nombre prodigieux de ceux qui s'immoloient ainſi, ôtoit à chacun d'eux le mince & puéril mérite de la ſingularité même, à plus forte raiſon l'eſpoir de la célébrité (21)?

Auſſi, diront d'autres adverſaires, convenons-nous que les Martyrs n'avoient point en vue cette célébrité dans le ſacrifice qu'ils faiſoient de leur vie. Ils ne penſoient point à ſe faire un nom ſur la terre; ils mépriſoient la gloire de ce monde; mais ils aſpiroient à un autre qu'ils croyoient plus durable, puiſqu'ils ſe figuroient qu'en mourant pour leur Religion, ils acquéroient une couronne immortelle. Voilà le puiſſant mobile qui exaltoit leur courage; voilà ce qui, ſans prouver la bonté de leur cauſe, leur faiſoit ſupporter la douleur & mépriſer la vie.

Sans doute, répondrois-je, il leur falloit un motif auſſi grand pour leur faire ainſi dédaigner les plaiſirs de la vie, pour leur faire enviſager & recevoir la mort d'un œil ſec & paiſible. Mais dites-moi, je vous prie, philoſophes profonds qui rai-

ſonnez ainſi, dites-moi ce qui produiſoit en eux l'inébranlable conviction que ſuppoſoit leur conduite? Croyez-vous ſérieuſement qu'elle ait pu être fondée ſur des chimeres? Des millions d'individus ſont-ils ſuſceptibles d'une perſuaſion qui, quoique dépourvue de fondemens, ſoit cependant aſſez forte pour leur faire tout ſacrifier (*a*)? Ne voyons-nous pas au contraire que les hommes mêmes munis, fortifiés des motifs les plus ſolides, cherchent le plus ſouvent à éloigner l'idée, ou à affoiblir l'effet de ces motifs, afin de leur refuſer les ſacrifices auxquels ils portent? Souvent ils cherchent à douter de la réalité de leurs devoirs les plus certains, quand ces devoirs ſont pénibles; & vous voulez que je croie que des millions d'entre eux, pour des motifs légers & frivoles, ou plutôt évidemment chimériques & ridicules, ſont montés gaiement ſur les échafauds? Non, l'homme ne ſe conduit pas ainſi; non, la multitude n'eſt pas ſi peu attachée à la vie. Si jamais l'eſpoir non fondé d'une récompenſe éternelle, a paru pouſſer un grand nombre d'hommes à braver les dangers, ç'a été dans des circonſtances dans leſquelles, à cet eſpoir, il ſe joignoit en eux quelque motif

(*a*) Je parle ici des hommes en général; ainſi il ne s'agit pas du petit nombre des cerveaux exaltés, des imaginations vives & ardentes, qui heureuſement ne forment pas la foule.

temporel, ou c'eſt qu'ils étoient imbus, depuis leur enfance, d'opinions qui établiſſoient en eux cette folle eſpérance. A un certain âge, on ne s'en laiſſe pas pénétrer aux dépens de ſes anciennes idées, ſur-tout quand on a tous les jours ſous les yeux l'horrible ſpectacle des cruautés dont ceux qui ſont plus inconſtans & plus crédules deviennent le malheureux objet. Eſt-ce la peine d'être philoſophes pour connoître auſſi peu l'homme, la foule, le peuple, c'eſt-à-dire cette multitude d'individus, plus ou moins ignorans ou éclairés, changeans ou obſtinés dans la créance de leurs peres? Comment peut-on ignorer combien il eſt difficile de leur inſpirer à tous un mépris de la vie, fondé ſur un eſpoir qui lui-même ne le ſeroit ſur aucune aſſurance ſolide, palpable, à la portée des eſprits les plus groſſiers? Si, malgré le défaut d'une telle aſſurance, ils paroiſſoient effectivement animés de l'eſpoir qu'on chercheroit à leur inſpirer, on verroit bien dans l'occaſion, quand il faudroit braver, en effet, les douleurs & la mort, on verroit qu'à peine quelques-uns d'entre eux étoient-ils réellement convaincus, quoique tous aient eu, loin du danger, l'air de la conviction.

Quand on conſidere l'hiſtoire d'un œil philoſophique, on y voit que *la génération qui paſſe, n'a rien à reprocher ou à envier aux générations paſſées, & que les hommes de tous les tems ſont aſſez ſemblables*

blables entre eux (*a*). Vous voulez cependant que j'imagine que ceux des trois premiers ſiecles de notre ere ne reſſembloient en rien à ceux de nos jours. Ceux-ci, dans les momens même du fanatiſme le plus féroce, nous étonnent s'ils pouſſent pendant un demi-ſiecle & dans un ſeul coin de la terre, à la fois, la fureur & l'enthouſiaſme juſqu'à s'expoſer à une mort très-douteuſe & rarement cruelle, dans les combats d'une guerre de Religion, quoique le zele qui les y porte ſoit ſoutenu par divers motifs temporels qui ne manquent jamais de s'y mêler. Et vous voulez que j'admette que pendant trois ſiecles conſécutifs, dans tous les pays policés, des troupes innombrables ſoient allées librement, non à un combat où tout conſpire à échauffer les ſens, & d'où l'on eſpere de revenir, parce que la plupart en reviennent en effet, mais à une mort certaine, lente, cruelle, dont l'appareil & les circonſtances devoient glacer les ſens d'effroi, loin de les animer ?

Prétendez-vous que je regarde comme des monſtres de ſuperſtition, d'ignorance, d'opiniâtreté, de fureur & de démence, des hommes dont les vertus & les talens ont brillé dans Rome & dans la Grece ? Puis-je dire que les POLYCARPE, les IGNACE, les ATHÉNAGORE, les IRÉNÉE, les

(*a*) M. D'ALEMBERT, Réflexions ſur l'Hiſtoire.

JUSTIN, les CLÉMENT & les DENIS d'Alexandrie, les ARNOBE, les AMMONIUS, payens éclairés, conquis par le Chriſtianiſme, & devenus enſuite ſes plus ſolides appuis, étoient des hommes en démence ? Puis-je les juger ainſi en liſant leurs écrits ? ADRIEN, ANTONIN, MARC-AURELE, les plus philoſophes & les plus inſtruits des Empereurs, qui admiroient les apologies des ARISTIDE, des QUADRAT, des APOLLINAIRE, des MÉLITON, & faiſoient quelquefois, à leur lecture, ceſſer les perſécutions dans Rome, & autant qu'ils le pouvoient, dans les provinces ; étoient-ils des gens ſimples, crédules, faciles à éblouir par les excuſes des inſenſés & des fanatiques ? Le Sénat Romain n'étoit-il compoſé que d'hommes ſans lumieres, quand il admiroit la juſtification des Chrétiens par le Sénateur & Martyr APOLLONE ? Quand PLINE & LUCIEN rendoient juſtice aux paiſibles vertus des diſciples des Apôtres, les regardoient-ils comme des furieux ? Ceux que ces premiers Chrétiens ont eu pour ſucceſſeurs, nous donnent-ils lieu de croire que leurs peres dans la foi, que les fondateurs des égliſes fuſſent des hommes à mépriſer comme des inſenſés ? L'eſtime de PORPHIRE, même pour ORIGENE, celle de pluſieurs autres philoſophes payens qui le conſultoient & lui dédioient leurs ouvrages ; l'admiration que les BASILE & les CHRYSOSTÔME excitoient dans le

philoſophe LIBANIUS, l'ami de JULIEN, nous donne-t-elle de ces ſucceſſeurs des hommes Apoſtoliques une opinion qui démente ce que j'ai dit des Martyrs leurs prédéceſſeurs ? Convenons donc que tout ce qui nous reſte de l'antiquité concourt à nous montrer combien on s'éloigneroit de la vérité, en ſe repréſentant comme des fanatiques & des furieux les Martyrs & les Pontifes qui les imitoient, après les avoir encouragés. Cependant ils étoient néceſſairement autant de fanatiques & d'inſenſés, s'ils ſe ſont préſentés en foule aux ſupplices, plutôt que de renoncer à une doctrine fondée ſur des faits dont la fauſſeté auroit été ſi facile à démontrer alors, vu leur nature & leur publicité.

C'eſt là le vrai point de vue ſous lequel il faut conſidérer les Martyrs, en faiſant la diſtinction très-réelle, très-philoſophique & très-connue de *Martyrs de l'opinion* & de *Martyrs de la vérité des faits*. Parmi les premiers, à parler en général, il pourroit ſe trouver des opiniâtres ; mais les ſeconds ſont néceſſairement des témoins proprement dits.

L'on ſait à quel point l'homme tient quelquefois aux idées dont il eſt préoccupé. L'amour-propre, la préſomption, le vin fantôme d'une gloire imaginaire, un certain orgueil que l'on a nommé philoſophique, ont tant d'empire ſur quelques

eſprits, qu'ils leur font perdre de vue les plus grands intérêts, & peuvent, dans quelques occaſions rares, pouſſer un petit nombre d'hommes à ſe jetter tête baiſſée dans les plus grands périls. Les Martyrs de l'opinion peuvent donc être des fanatiques. Le nom qu'ils méritent dépend de la vérité ou de la fauſſeté, de l'importance ou de la frivolité de la cauſe qu'ils ſoutiennent, ainſi que de la candeur ou de la mauvaiſe foi avec laquelle ils la défendent. Je puis concevoir qu'une opinion ait jeté dans leur eſprit de telles racines, qu'on ne puiſſe l'en arracher, quelque abſurde qu'elle ſoit. La vanité humaine ſe croiroit compromiſe par un déſaveu, & dans ce cas elle peut faire ſoutenir comme certaines les idées les moins fondées. Ainſi a bravé la mort le très-petit nombre de Martyrs dont différentes ſectes ſe glorifient. Ils ſoutenoient des opinions, ils ſacrifioient leur vie à la vanité, à l'habitude, au préjugé, & non à la vérité. Mais il n'en eſt pas ainſi des Martyrs de la vérité des faits. Un homme qui ne ſe tromperoit point, & qui ne pourroit même ſe tromper ſur certains événemens; un homme qui ſauroit n'avoir jamais vu guérir les malades, les muets, les ſourds & les aveugles, & reſſuſciter les morts par la ſeule parole, pourroit, il eſt vrai, feindre qu'il a vu ces choſes; mais il ne l'affirmeroit point, il ne s'obſtineroit point à l'affirmer dans les tourmens

les plus affreux ; ou du moins un grand nombre d'hommes ne ſe conduiroit pas ainſi, ou l'exemple de leur triſte fin détourneroit bientôt les autres de les ſuivre ; enfin ils n'auroient pas des millions d'imateurs. J'ai beau ſonder de nouveau le cœur humain, lui ſuppoſer toutes les tournures, toutes les trempes de caracteres imaginables, y joindre tous les vices, les travers poſſibles, je ne puis parvenir à faire un compoſé tel qu'il ſoit porté à agir d'une maniere auſſi peu naturelle. Si je voyois le cas arriver une ſeule fois, l'homme qui m'en fourniroit l'exemple me paroîtroit, non un opiniâtre, mais un inſenſé. Comment donc voudroit-on que je cruſſe des millions d'individus de tout âge & de tout ſexe capables de cette monſtrueuſe démence ; ſur-tout quand parmi eux je ne vois que des hommes vertueux, dont pluſieurs ſont en même tems des hommes éclairés ? J'aurois bien de la peine à croire à des millions d'obſtinés, tous entêtés d'une même opinion dépourvue de fondemens, & pouſſant cet entêtement juſqu'à la mort ; mais je ne puis abſolument croire à des millions de fous, entêtés tous d'une même extravagance qui les porte à ſoutenir dans les tourmens qu'ils ont tous vu ce qu'aucun d'eux ne vit jamais.

Mais, dites-vous, il ne s'agiſſoit pas pour les Martyrs de ſoutenir qu'ils avoient vu, ou d'avouer qu'ils n'avoient pas vu des miracles. Les Tyrans,

les Gouverneurs, les Magiſtrats ne diſoient pas aux Chrétiens : montez ſur ces bûchers prêts à vous recevoir, ou convenez que JÉSUS n'a pas multiplié des pains, qu'il n'a pas guéri des malades & reſſuſcité des morts. Les Juges ne leur parloient que de l'idolatrie & du Chriſtianiſme. On vouloit qu'ils rentraſſent dans la premiere de ces Religions, & qu'ils quittaſſent la ſeconde ; par conſéquent en refuſant d'obéir, ils étoient toujours des *Martyrs de l'opinion*, & jamais de *la vérité des faits.*

Voilà ce que l'on a objecté pluſieurs fois ; mais je commence à me laſſer de m'arrêter à des plaiſenteries qui ſemblent n'avoir d'autre but que de multiplier les incidens. Nous ne ſommes point ici ſur les bancs poudreux de ces écoles que l'on ne fait retentir tous les ans des mêmes chicanes, que pour exercer une jeuneſſe qui ne les connoît pas encore. Pourquoi vous occuper de ces vains ſophiſmes dont il n'eſt pas poſſible que vous ne ſentiez le foible ? Vous ne pouvez ignorer que la foule des Martyrs s'appuyoit néceſſairement ſur les miracles dans tout ce qu'elle croyoit. Cette foule, ſur-tout dans le premier ſiecle, étoit compoſée de payens qui avoient embraſſé le chriſtianiſme, convaincus que le Fondateur de cette Religion & ſes Diſciples avoient opéré un grand nombre de miracles. Parmi ces hommes, les uns avoient été témoins de ces faits, les autres ſavoient

que des villes entieres les avoient vus, & ils s'en tenoient à cet égard à la certitude que nous avons des grands événemens du siecle où nous vivons. Cette multitude n'étoit composée ni de discoureurs, ni de sophistes, mais d'hommes de tout état, de tout âge, de tout sexe, dont le plupart eussent été incapables de sentir toute autre espece de preuve que celle qui se tire des faits. JÉSUS-CHRIST avoit prouvé sa mission par des miracles publics & sensibles ; & ce genre de preuve, si approprié à tous les esprits, pouvoit seul convenir à la foule. Il étoit fait pour elle, & c'est sur lui seul qu'elle se fondoit. Les Martyrs ne pouvoient donc voir en JÉSUS-CHRIST, l'Envoyé de Dieu, le Fondateur d'une Religion vraiment divine, que par les prodiges qui avoient accompagné son enseignement & celui des coopérateurs qu'il s'étoit choisis. Vouloir que les premiers Chrétiens rejettassent la doctrine de ce nouveau Maître, c'étoit vouloir qu'ils convinssent que les miracles qu'ils lui attribuoient n'étoient que des chimeres & des fables. La liaison de ces deux aveux étoit évidente, directe & nécessaire. Ils n'ont su que JÉSUS a été envoyé du ciel aux hommes, que parce que Dieu a autorisé sa doctrine par des prodiges; la fausseté de la doctrine ou de la mission de JÉSUS, & la fausseté de ses miracles sont donc pour eux une seule & même chose, ou ce sont deux choses

rigoureuſement inſéparables. Ils ne les ſépareront donc pas ; & comme ils ne peuvent nier les miracles ; ils ne conviendront point de la fauſſeté de la doctrine. Ils reſteront donc Chrétiens, & ſouffriront tout, la mort même, plutôt que de ceſſer de l'être. Ils ne ſeront pas pour cela des *Martyrs de l'opinion ;* ils n'en ont aucune de ce genre, n'étant point des gens à raiſonnemens & à ſyſtêmes ſur ce qui concerne la Divinité. Mais ils ſeront, dans le ſens le plus ſtrict, des *Martyrs de la vérité des faits*, puiſque s'ils ſe refuſent de blaſphémer JÉSUS-CHRIST, ou de le reconnoître pour leur Maître, c'eſt parce que ſes miracles leur ont appris qu'il étoit avoué de Dieu. En verſant leur ſang plutôt que de renoncer au Chriſtianiſme, ils rendront néceſſairement témoignage aux merveilles qui les ont attachés à cette Religion ; ils ſeront des témoins proprement dits, & une ſuite nombreuſe de pareils témoins eſt une preuve terrible. *Je crois volontiers les hiſtoires dont les témoins ſe ſont égorger*, diſoit éloquemment PASCAL. Quelle autre hiſtoire que celle des prodiges opérés par JÉSUS-CHRIST & par ſes Apôtres, eut jamais l'avantage d'avoir de tels témoins (*a*) (22) ?

(*a*) Voyez ſur tout ce Chapitre la note 22, à la fin de l'ouvrage, note eſſentielle pour tout lecteur tenté de conteſter au Chriſtianiſme la multitude de ſes Martyrs.

CHAPITRE XII.

Conſidérations ſur la maniere dont le Chriſtianiſme s'eſt répandu.

SI l'authenticité des écrits où les Diſciples ont conſigné leur témoignage, étoit moins ſolidement prouvée; ſi la réalité des miracles de leur Maître & des leurs étoient moins fortement établie; ſi les Martyrs ne les avoient pas confirmés; en un mot, ſi je pouvois encore avoir quelques doutes ſur ces prodiges, par leſquels je reconnois enfin que le Maître de la Nature parloit aux hommes dans la perſonne de JÉSUS, je ſens qu'il pourroit me reſter un moyen de fixer mes incertitudes.

Si les miracles qu'on m'allegue, me dirois-je, étoient ou des illuſions ou des fables, ils nauroient pas converti l'univers. Si le genre humain a été aſſervi par des hommes pauvres, ignorans, mépriſés par les tribunaux & les puiſſances, ſans l'appui d'aucun prince, ſans le ſecours des armes, il a donc été ſubjugué par la perſuaſion. Mais ſi des prodiges réels, nombreux, éclatans, authentiques n'avoient pas frappé les hommes, qu'eſt-ce qui auroit pu les convaincre, les changer ainſi tout-à-coup? Ah! je vois dans leur changement même le

plus grand des miracles. Qu'ai-je beſoin de ſourds, de muets, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques guéris, de morts reſſuſcités, quand dans l'établiſſement du Chriſtianiſme, je trouve un prodige moral plus grand que tous ces miracles phyſiques? N'ai-je pas ſous mes yeux le miracle du monde entier, vaincu, ſubjugué, aſſervi ſans miracles, & par qui? Par ces impuiſſans perſonnages auxquels il n'a pas été donné d'en opérer un ſeul; par ces hommes ſimples & ſtupides auxquels Jésus a pu perſuader que cent fois, en leur préſence & par ſa ſeule parole, il avoit rendu la ſanté aux malades & la vie aux morts; ou par ces hommes fourbes & opiniâtres, ou plutôt inſenſés, qui ont mieux aimé mener une vie errante, miſérable & ignominieuſe, & la terminer enſuite ſur les gibets, que de vivre tranquilles parmi leurs concitoyens, en ceſſant de répandre leurs extravagances. N'ai-je pas ſous mes yeux le miracle de l'idolatrie abattue & détruite dans la plus belle partie du monde par quelques pêcheurs des fanges du Jourdain & du lac de Génézareth, qui, en ſe laiſſant égorger, ſont venus à bout de faire ce qu'aucun philoſophe n'avoit oſé entreprendre: d'abattre les temples & de renverſer les autels des faux dieux, en ſubſtituant à leurs ſimulacres reſpectés depuis tant de ſiecles, un homme crucifié qui répete ſans ceſſe à ſes Diſciples de porter leur croix après lui & de le ſuivre? Je vois

le miracle d'une Religion auſtere, introduite, établie, répandue dans les villes & dans les campagnes, dans le ſénat & dans les armées, dans les écoles & dans les cours, ſans avoir été ſoutenue d'aucun appui humain, & malgré la force invincible des préjugés & de l'éducation qui la combattoient. Je vois le miracle d'une victoire immortelle remportée par la foibleſſe même, ſur les obſtacles les plus puiſſans, ſur les ennemis les plus déclarés; je veux dire ſur les paſſions dans les riches, ſur l'intérêt dans les prêtres, ſur l'ignorance, l'habitude, la prévention, le faux reſpect pour l'antiquité dans le peuple, ſur la politique dans les princes, ſur la frivolité & la molleſſe dans les grands, ſur une vaine philoſophie dans les ſavans. Je vois le miracle d'une Religion qui veut que l'on aime juſqu'à ſes ennemis, & qui a cependant été reçue par des gens qui aimoient à peine leurs bienfaiteurs; par les nations les plus féroces, par les Parthes & les Scythes, par des peuplades errantes, par des barbares que les Romains n'avoient pu même humaniſer; elle a triomphé de leur férocité auſſi facilement qu'elle l'avoit fait de la délicateſſe des voluptueux & des beaux eſprits de Rome & d'Athênes. Je vois le miracle des Juifs proſternés en foule devant celui qu'ils viennent de crucifier, faiſant divorce avec le gros de leur nation, & renonçant à l'eſpérance ſi flatteuſe, ſi ancienne & ſi

chere d'un Meſſie qui devoit les combler de richeſſes. Je vois le miracle de Rome, enflée par ſes conquêtes & amollie par ſon luxe, embraſſant une doctrine plus auſtere que celle des Stoïciens qui n'étoient parvenus qu'à peine à y faire quelques Diſciples. Je vois le miracle de la folie & du ſcandale de la croix victorieuſe de l'orgueil des ſages du ſiecle le plus vain; de la croix, dis-je, qui de l'ignominieux calvaire eſt tranſportée avec honneur ſur les couronnes des Rois, malgré les efforts réunis des princes, des philoſophes, & des libertins de tous les peuples inſtruits ou policés.

Mais ce miracle ſi frappant, conſidérons-le plus froidement, ſi nous le pouvons; nous en approfondirons mieux l'enſemble & les circonſtances. Nous y verrons toujours le phénomene moral, le plus inexplicable que l'hiſtoire nous préſente, le plus grand effet poſſible, produit par les plus petits moyens, ſi nous n'admettons au nombre de ceux qui y ont concouru, les miracles de JÉSUS-CHRIST & ceux de ſes Diſciples (23).

Je dis le plus grand effet poſſible, & tout le monde en conviendra, ſi l'on réfléchit ſérieuſement à ce dont il s'agit. Les Juifs attendent un Meſſie qui les délivre des mains de leurs ennemis, qui établiſſe pour eux un Empire éternel, qui, les comblant de biens, les faſſe vivre dans l'abondance & les délices. Et il faut décider une partie d'entr'eux

à renoncer à ces flatteuſes idées ; il faut leur faire voir que ce ſont des chimeres & de groſſieres erreurs. Il faut leur perſuader que ce Meſſie eſt venu, que c'eſt lui qui a habité parmi eux, ſous le nom de JÉSUS DE NAZARETH, qui eſt né & a vécu pauvre & dédaigné, qui n'a pas eu où poſer ſa tête, qui leur a dit de mépriſer les biens de la terre, & qu'ils ont enfin crucifié.

Les Grecs & les Romains ſont amollis par le luxe. Leur antique vertu a fait place aux plaiſirs & aux déſordres du libertinage. Et il faut leur faire embraſſer une Religion ſainte, ennemie des paſſions & des voluptés, qui interdit, non-ſeulement l'action, mais le deſir ; il faut leur faire ſuivre une morale qui leur eût paru trop auſtere dans le tems même de leur héroïſme ; il faut les ramener à une vertu plus pure encore, eux qui ne connoiſſent plus ni empire ſur eux-mêmes, ni frein, ni bienſéances. Il faut leur faire mépriſer & abandonner ces dieux commodes & favorables à leurs excès, & leur en faire adorer un qui tonne contre les impudiques, qui condamne les voluptueux, les ambitieux, les intrigans, les avares, les maîtres impérieux & les eſclaves rebelles.

Le regne brillant d'AUGUSTE a fait cultiver les ſciences & les arts, à la faveur d'une paix univerſelle. JÉSUS-CHRIST, né ſous ſon empire, meurt ſous celui de TIBERE, lorſque les lumieres nou-

vellement nées ſe répandent à grands flots. Si de leur communication, devenue plus facile, il réſulte qu'il ne paroiſſe plus d'auſſi ſublimes génies qu'à leur aurore, au moins en arrive-t-il qu'un beaucoup plus grand nombre d'hommes s'inſtruit. A la même époque la molleſſe eſt à ſon comble, & les mœurs achevent de ſe corrompre. Il s'agit de les réformer, non peu à peu & avec des égards pour le vice, mais tout-à-coup, ſans en careſſer, ſans en ménager aucun. Et comment faut-il s'y prendre dans ce ſiecle éclairé, où l'orgueil d'une fauſſe philoſophie, où la préſomption du ſavoir, où les prétentions du bel eſprit oppoſent de ſi puiſſans obſtacles à la perſuaſion, à l'établiſſement d'une doctrine nouvelle & gênante? Sans doute il eſt impoſſible de réuſſir, ſi l'on n'emploie des moyens proportionnés à tant de difficultés réunies. Cependant, quels vont être ces moyens?

Ecoutez-le, ô vous qui, après avoir lu ce que je vous ai dit de plus fort pour vous convaincre de la vérité des miracles, perſiſtez peut-être encore à les nier, quoique vous n'ayez rien de ſolide à oppoſer à la réunion de tant de preuves claires & ſenſibles! Souvenez-vous bien de ce qu'il faut faire en ce moment; des nombreux obſtacles qu'il faut renverſer, des préjugés qu'il faut détruire, des hommes qu'il faut convaincre. Souvenez-vous bien qu'il faut leur perſuader la réalité

d'une foule de prodiges ſur leſquels il leur eſt aiſé d'avoir des renſeignemens ; qu'il faut fonder ſur la ſuppoſition de ces faits une doctrine révoltante pour eux, non une doctrine ſpéculative, (les hommes les plus voluptueux adoptent quelquefois les opinions les plus auſteres, quand elles ne les obligent à rien d'effectif,) mais une doctrine toute en pratique ; il faut les engager à la ſuivre, & réuſſir même dans cette entrepriſe (*a*) ; il faut les décider à renoncer à eux-mêmes, à combattre leurs paſſions, à n'aimer que DIEU & le prochain, à fuir les voluptés, à ſe refuſer les ſatisfactions les plus cheres, ſi elles deviennent une occaſion de chute, & à n'attendre en échange que des perſécutions, des cachots, des gibets, tant que cette doctrine ne ſera pas celle de leurs Maîtres. N'oubliez rien de tout cela ; ſi vous pouvez concentrer aſſez ces idées, embraſſez-les toutes à la fois ; appréciez les obſtacles qu'elles vous annoncent, comparez-les enſuite aux moyens qui vont être employés à les vaincre, en exécutant le projet le plus difficile, ou même le plus chimérique en apparence.

JÉSUS choiſit douze hommes pauvres, timides & ſans lettres : ce ſont des Pêcheurs, des Péagers. Il leur dit de quitter leurs filets & leurs bureaux

(*a*) On verra dans le Chap. XV que les premiers Chrétiens ont non-ſeulement adopté, mais ſuivi en effet la morale auſtere de l'Evangile.

pour le ſuivre. Ils quittent tout, ils le ſuivent & l'accompagnent, pendant trois ans, dans ſes courſes évangéliques. Il leur aſſocie, comme coopérateurs, ſoixante & douze hommes à peu près ſemblables à eux; & quels autres hommes pourroit-il s'attacher, haï, mépriſé comme il l'eſt? Il les abandonne en mourant ſur une croix, & en leur diſant: *Allez, enſeignez toutes les Nations.* Ils ſe ſéparent en effet; ils ſe partagent l'Univers, ils ſe répandent dans toutes les parties de l'empire; ils en franchiſſent même les vaſtes limites, & parviennent à produire cette grande & inconteſtable révolution. Les Temples, les Idoles, les Autels, tout s'écroule devant eux; la ſcience & l'ignorance, les préjugés & les vices, la molleſſe & la férocité, tout cede, tout change, & l'Univers eſt Chrétien. Les Hébreux, c'eſt-à-dire les Juifs, les Galates, les Coloſſiens, les Ephéſiens, les Philippiens, les Theſſaloniciens, les Corinthiens, les Romains ont déja parmi eux, du vivant même de ces hommes inconcevables, des Egliſes auxquelles ces mêmes hommes adreſſent des lettres, pour les encourager & les conſoler. TACITE, qui fleuriſſoit vers la fin du premier ſiecle, nous apprend, que déja au milieu du même ſiecle, ſous l'empire de NÉRON, c'eſt-à-dire vingt-cinq ans après la mort de JÉSUS-CHRIST, les Chrétiens inondoient la Ville de Rome. PLINE nous dit, que cinquante ans après, des

des perſonnes de tout âge, de tout ordre, de tout ſexe avoient embraſſé cette doctrine, dans les villes & dans les campagnes; que dans ſon gouvernement de Pont & de Bithynie, les Temples ont été preſque déſerts, les ſacrifices négligés, & les victimes ſans acheteurs. Quatre-vingt autres années plus tard, TERTULLIEN oſe dire aux Romains que leur Sénat & leurs Armées ſont compoſés de Chrétiens, que leurs ateliers & leurs marchés en ſont remplis; que l'Egliſe Chrétienne, quoiqu'encore nouvelle, eſt déja plus étendue que leur empire & que celui d'ALEXANDRE. Elle occupoit en effet les trois parties du monde alors connu; les pays de l'Europe, qui n'avoient été ſoumis ni à la domination d'ALEXANDRE, ni à celle des Romains, étoient déja peuplés de Chrétiens; & l'Afrique où ils avoient fait ſi peu de progrès, renfermoit les Egliſes les plus floriſſantes.

Cette révolution ſi étonnante, ſi rapide, ſi ſupérieure à tout ce qu'on en peut dire, paroît entiérement oppoſée à ce que nous connoiſſons de plus certain ſur la conduite des hommes; & cependant elle eſt inconteſtable. Mais ce myſtere, ce paradoxe diſparoît totalement, ſi l'on admet des miracles qui choquent plus les répugnances de l'imagination que les principes certains de la raiſon, & qui d'ailleurs nous ſont incomparablement mieux prouvés qu'aucun autre fait ne le fut jamais. Nous avons

vu combien, pour les nier, il falloit accumuler de ſuppoſitions révoltantes ; nous avons vu enſuite que, s'ils étoient des chimeres, les Martyrs qui les avoient atteſtés devenoient, contre tout ce que leur hiſtoire & les écrits de pluſieurs nous prouvent, une multitude de furieux & d'inſenſés. Enfin nous venons de voir qu'en rejettant ces faits, les ſuccès éclatans, rapides, conſtans de la doctrine qu'ils tendoient à établir, devenoient des phénomenes moraux, abſolument inexplicables. La ſeule admiſſion de ces miracles, ſi ſolidement prouvés & ſi foiblement combattus, éclaircit tout, explique tout, ſatisfait à tout. Quel genre de philoſophie, quelle tournure, ou plutôt quel renverſement d'eſprit faudroit-il donc pour les rejetter encore?

Cette preuve, tirée de la maniere dont le Chriſtianiſme s'eſt répandu, eſt d'autant plus forte, qu'il eſt évident qu'une révolution auſſi univerſelle ne fut point un effet de l'ignorance & de la crédulité des peuples. On ne trompe pas un nombre immenſe d'individus, ſur des faits énoncés comme arrivés ſous leurs yeux, comme publics, contemporains, palpables, tels que l'homme le plus borné puiſſe juger de leur réalité. Ils ſe laiſſent encore moins tromper ſur la vérité de ces faits, quand elle ſert de baſe à une doctrine oppoſée à tous les préjugés de leur éducation, à leurs préjugés reli-

gieux & nationaux, ſur-tout quand ils ne peuvent embraſſer cette doctrine, ſans s'attirer les mépris, ſans s'expoſer à perdre leurs biens, leur liberté, leur vie même.

Ces réflexions ſont d'autant plus ſolides & plus vraies, qu'il s'agit ici d'un ſiecle plus éclairé, & que parmi les millions d'invidus qu'on prétend y avoir été victimes de l'erreur, ſur des faits auſſi faciles à vérifier, ou à contredire, il s'eſt trouvé un plus grand nombre d'hommes inſtruits & de Philoſophes qui ont embraſſé la nouvelle doctrine, comme le peuple le plus ignorant.

Cette prodigieuſe révolution a encore ceci de particulier, qu'elle n'étoit pas un fait imprévu, un événement iſolé. Elle a eu lieu à une époque très-remarquable ; elle s'eſt effectuée au moment précis qui avoit été aſſigné par les Prophetes. On peut penſer ce qu'on voudra des écrits de ces antiques perſonnages que le Juif & le Chrétien regardent comme inſpirés de DIEU ; la réflexion dont il s'agit n'en ſera pas moins vraie, moins juſte, moins frappante. Il n'en ſera pas moins certain que d'après les indications contenues dans les livres prophétiques, Jéruſalem attendoit en effet le MESSIE au tems où JÉSUS naquit. Comme le diſent SUÉTONE & TACITE (*a*), il régnoit alors une opinion ancienne,

(*a*) Sueton. *in Veſpaſiano.* Tacit. hiſt. lib. v. n. 13.

dont l'Orient ſur-tout étoit imbu, qu'il devoit ſortir de la Judée un conquérant qui régneroit ſur l'univers : ce conquérant, ſelon les Juifs, devoit être le Meſſie. Pluſieurs impoſteurs eſſayerent de profiter de cette perſuaſion, mais ils ne parvinrent jamais à ſe faire paſſer pour cet Envoyé ſi deſiré ; ils eurent à peine quelques partiſans qui ne purent les empêcher d'être auſſi-tôt oubliés que connus. JÉSUS paroît dans le même tems, & en quelques années il s'aſſujettit les royaumes & les empires ; il ſe les aſſujettit en n'employant à ce ſublime & difficile ouvrage que les moyens naturellement les moins capables d'applanir toutes les difficultés, ſi de vrais prodiges n'ont fait diſparoître tous les obſtacles.

Ne me dites pas que la perſuaſion même où l'on étoit alors, que le tems de la venue d'un Envoyé extraordinaire, d'un conquérant, d'un libérateur étoit arrivé, favoriſa les projets de JÉSUS. Il eſt clair qu'au contraire cette perſuaſion devoit détourner tous les yeux loin de lui. Quand on attend un héros, un grand monarque, un triomphateur, un vengeur, on eſt fort loin de croire le trouver dans un homme pauvre qui préconiſe la pauvreté, & veut que l'on mépriſe les honneurs, les titres, les richeſſes. Ses principes tendoient évidemment à détruire plutôt qu'à favoriſer la prévention du tems ; & celle-ci les choquoit à ſon tour bien plus

qu'elle ne les étayoit. Il n'a donc pu profiter de cette prévention qu'il trouvoit établie; elle n'a donc pu lui applanir les obſtacles.

Ne me dites pas non plus qu'il a fait comprendre à ceux qui ont cru en lui, que ce vaſte & durable empire que le MESSIE devoit fonder, étoit un empire ſpirituel; ſes contemporains étoient beaucoup trop groſſiers, trop charnels pour comprendre cette explication du ſens ſpirituel. Et quand ils auroient pu la comprendre, ils ne ſe ſeroient pas figurés qu'elle pût jamais ſe vérifier en lui. Quelle apparence y avoit-il qu'un homme mépriſé, perſécuté, mis à mort comme un criminel, dût jamais, même dans ce ſens relevé, régner ſur les Rois & ſur les nations, être dans la ſuite des ſiecles leur Docteur, leur Maître, l'objet de leurs hommages? Aucune prévention ne pouvoit faire naître & adopter cette idée ſi éloignée de toute vraiſemblance, cette idée qui, ſelon l'expreſſion d'un des Diſciples, devoit être, & étoit en effet un ſcandale pour les Juifs, & une folie aux yeux des Gentils.

Parlerai-je ici d'une comparaiſon combattue vingt fois & répétée toujours comme ſi l'on n'avoit pas encore fait ſentir ſon peu de juſtice? *On peut dire du Mahométiſme, comme de la Religion Chrétienne, qu'il s'eſt répandu très-vîte.* Oui, mais quelle différence dans la maniere & les moyens! Je ne répéterai pas ce que je viens de dire ſur ceux qui

ont ſervi ſeuls à répandre le Chriſtianiſme ; mais je demanderai ſi la ſecte de MAHOMET n'en a point employé d'autres. N'a-t-elle pas été établie par la violence & le ſuccès des armes? Son fondateur dit lui-même, dans l'Alcoran, que les deux premiers Prophetes envoyés au monde, MOÏSE & JÉSUS-CHRIST, ayant fait en vain une multitude de miracles, DIEU, pour punir l'indocilité des hommes qui leur ont réſiſté, lui a donné, non comme à eux le pouvoir des miracles, mais celui de l'épée, avec l'ordre de l'employer pour faire recevoir ſa Religion par tous les peuples de la terre. Il part en effet de cet affreux ſyſtême ; après s'être enrichi du pillage des caravanes, il viole une trêve faite avec les habitans de la Mecque, s'empare de leur ville & de ſon territoire, & y plonge ſes mains dans le ſang de quiconque n'embraſſe pas ſur le champ ſa doctrine. Etant venu à bout d'inſpirer la terreur & de ſe faire reconnoître ſouverain dans Médine, par dix années de guerres & de ſuccès, il ſoumet à ſa nouvelle Religion, en même tems qu'à ſon nouvel empire, toute l'Arabie, la Syrie & les pays voiſins. Ses nombreux ſucceſſeurs au califat marchent ſur ſes traces, & achevent, les armes à la main, de s'agrandir & d'établir le Mahométiſme par-tout où la victoire les accompagne. Qu'y a-t-il là de reſſemblant à l'établiſſement du Chriſtianiſme? Je l'ignore, & n'imagine

pas même ſur quoi peut tomber ce fameux parallele, propoſé tant de fois, de la maniere dont deux Religions, d'ailleurs ſi différentes, ſe ſont répandues dans le monde. Comparera-t-on les Apôtres & les Martyrs, ces timides agneaux qui ſe laiſſoient égorger ſans réſiſtance, aux ſoldats & aux brigands qui ont dévaſté l'Aſie, & y ont porté, avec leurs armes & leurs ravages, la Religion de Mahomet? Comparera-t-on une Religion auſtere, ſe fondant ſur les ruines de la commode & facile idolatrie, à une Religion qui, ne fût-ce que par la polygamie & le divorce qu'elle autoriſe, peut plaire aux hommes les plus corrompus, malgré les principes de morale qu'elle établit d'ailleurs? Comparera-t-on enfin des proſélytes qui ont riſqué tout en le devenant, à des proſélytes qui auroient riſqué tout en ne le devenant pas? O prévention! quel aſcendant tu prends ſur l'homme, puiſque tu peux influer ſur ſon eſprit, au point de le faire raiſonner ainſi (24)!

CHAPITRE XIII.

Considérations sur l'état auquel les Juifs sont réduits.

J'IGNORE si ceux qui ne trouvent rien d'extraordinaire dans l'état auquel la nation Juive est réduite, y ont jamais bien réfléchi, & s'ils ont approfondi cette position unique dans l'histoire. Arrêtons-nous un moment à la considérer. Nous y verrons les suites affreuses d'un ancien désastre arrivé à un peuple déja antique, quand les Romains ruinerent la Judée & forcerent ses habitans à l'état de dispersion où ils sont aujourd'hui. Nous verrons ces derniers chassés de leur patrie, sans avoir pu jamais ni la recouvrer, ni s'en faire une autre; relégués dans tous les coins de la terre; riches & nombreux (25); desirant de se réunir, & cependant n'ayant pu le faire depuis dix sept siecles, malgré les fréquentes occasions qu'ont naturellement dû amener les guerres, les traités, les révolutions, les émigrations, les établissemens faits par les autres peuples dans ce long espace de tems. Nous les verrons toujours séparés des nations, en vivant au milieu d'elles; toujours unis ensemble, en vivant dans des climats éloignés; conservés par-tout, quoique

par-tout mépriſés, ſouvent haïs & perſécutés. A quel autre peuple eſt-il jamais rien arrivé de ſemblable? Que ſont devenus les Aſſyriens, les Perſes, les Grecs & les Romains? Ils ont péri dans la foule, & des nations beaucoup plus modernes qu'eux ont déja diſparu. Cependant les Juifs ſubſiſtent toujours, quoique placés dans des circonſtances incomparablement moins favorables à leur conſervation. Tous ces peuples ont ceſſé d'être, quoiqu'habitant leur propre pays; & les Juifs ſubſiſtent, quoiqu'exclus du leur; ils ſubſiſtent ſans culte, ſans chef, ſans armes. Ils ont, dira-t-on, une Religion qui a empêché leur mélange avec les autres nations, & a ainſi prévenu la ſeule choſe qui auroit pu les confondre avec elles. Cette réponſe m'explique, en effet, comment ils ont pu n'être pas confondus avec ces nations, tant qu'ils ont continué de ſubſiſter, & tant qu'ils ont conſervé la même Religion. Mais elle ne me fait pas concevoir comment ils ont toujours ſubſiſté & toujours conſervé cette Religion; comment, au milieu des flots & des agitations, ils n'ont pu trouver à ſe réunir; comment, abandonnés de DIEU depuis qu'ils ne tombent plus dans l'idolatrie; comment, traités plus ſéverement que lorſqu'ils y tomboient, tems où, ſelon eux, leurs punitions ne furent que paſſageres, ils ne ſe laſſent pas de tenir à leur Religion. Pourquoi ne s'en écartent-ils jamais

assez pour pouvoir s'allier, se mêler & se confondre enfin avec les autres peuples ? J'avoue que je ne vois pas comment cela peut paroître simple. Au bout de quatre ou cinq siecles cela m'eût étonné ; mais, après dix sept cents ans, cela me paroît inconcevable, vu les nombreuses & continuelles vicissitudes des affaires de ce monde. La preuve que leur état me semble fournir d'une conduite extraordinaire de DIEU sur eux, s'accroît tous les jours en suivant une progression terrible. En effet, chaque siecle amene par-tout ailleurs que chez eux, & pour tout autre qu'eux, une foule de variétés dans la position, dans les mœurs, dans la puissance. Chaque siecle amene des révolutions plus ou moins sensibles. Il naît, à chaque siecle, des occasions plus ou moins favorables, pour un peuple malheureux, de se réunir à quelque autre peuple peu nombreux, ou à quelque nouvelle puissance qui ne demande qu'à s'incorporer des hommes pour réparer ses pertes. Et les Juifs ne profitent jamais de ces circonstances ! Quoi, dans ce flux & reflux de tout ce qui les environne, eux seuls sont immuables ! Ils ne gagnent ni ne perdent jamais rien à tout ce qui se passe entre les peuples au milieu desquels ils vivent ! Ils sont les mêmes parmi nous, à la Chine, en Egypte, en Turquie & sur l'autre hémisphere ! Par-tout ils conservent obstinément une Religion qui leur dit qu'ils sont le peuple chéri de DIEU,

tandis que par le fait, ils ſont le plus malheureux & le plus maltraité ! Eux qui entendent les promeſſes dans un ſens charnel, ils continuent à croire à ces promeſſes ! Si tout cela n'arrive point par l'effet d'un juſte jugement de DIEU, c'eſt un phénomene qui tient du prodige.

Mais, comment tant de maux ſont-ils tombés ſur eux ? C'eſt par une déſolation dont l'hiſtoire ne nous fournit nulle part un autre exemple. Jéruſalem eſt aſſiégée par les Romains dans le tems de la fête de Pâque, qui y attire une multitude de Juifs des pays les plus éloignés. Treize cents mille y périſſent, ou par le fer ennemi, ou par celui des citoyens armés les uns contre les autres, ou par une cruelle famine. Un grand nombre eſt vendu & emmené captif, la ville eſt brûlée, ſon temple, le motif de ſon orgueil & de ſa confiance, eſt détruit ; & de ſon prodigieux édifice, il ne reſte pas pierre ſur pierre. Cet événement m'étonne d'abord, parce qu'il n'eſt pas conforme, ſoit à la douceur des Romains, peuple généreux & modéré dans ſes ſuccès, ſoit à la clémence du prince qui les commandoit. Mais l'hiſtorien Juif m'explique lui-même cette énigme. TITUS auroit voulu ſauver les habitans de Jéruſalem; pluſieurs fois il les fit preſſer de ſe rendre, & leur obſtination les précipita malgré lui dans l'abîme. Si j'en crois JOSEPHE, la colere divine étoit ſi manifeſtement armée contre eux, que le Prince même qui tra-

vailloit à les réduire, en reconnoiſſoit les effets, ſoit dans la fureur aveugle qu'ils montroient les uns contre les autres, ſoit dans l'atrocité de ſes propres ſoldats, & dans leur acharnement au carnage après la priſe de la ville. C'eſt depuis cette mémorable & ſanglante cataſtrophe, que ce peuple infortuné eſt plongé dans l'état déplorable où nous le trouvons.

Les Chrétiens voient dans ces événemens, dans leurs ſuites, dans leur longue influence, la vengeance divine qui pourſuit dans les Juifs les ennemis de JÉSUS-CHRIST; qui veut les faire ſervir de preuves vivantes de la vérité de l'Evangile; qui veut nous fournir en eux des témoins non ſuſpects de l'authenticité des anciennes écritures qui les condamnent, & qu'ils gardent cependant, comme pour ménager au Chriſtianiſme les moyens d'en prouver l'origine. Pourrois-je, après les réflexions que je viens de faire, ne pas penſer de même, indépendamment du nouveau motif que j'en ai, quand on me montre cet état de la Nation Juive prédit dans les livres que les Chrétiens ont reçus d'elle & qu'elle leur conſerve (*a*)? L'arrêt du ciel eſt donc exécuté ſur ce peuple infortuné; mais il eſt exécuté de la maniere préciſe dont il le falloit pour les intérêts du Chriſtianiſme. Car, comme le dit

(*a*) Voyez à la fin du Chap. IX de la premiere Partie, des preuves de l'inconteſtable antériorité des Livres prophétiques à la naiſſance de JÉSUS.

PASCAL, *ſi les Juifs euſſent tous été convertis par* JESUS-CHRIST, *nous n'aurions plus en eux que des témoins ſuſpects ; & s'ils avoient été exterminés, nous n'en aurions point du tout.*

Il ſeroit facile de citer pluſieurs paſſages du Thalmud de Babylone, qui diſent avec les prophetes, que le MESSIE ne ſera reconnu que par le petit nombre ; que le gros de la nation le rejettera, & ſera, en punition de ce crime, accablé de maux. Comme nous l'avons déja obſervé, on voit dans SUÉTONE, dans TACITE, dans le Thalmud de Jéruſalem, qu'au tems où JÉSUS-CHRIST eſt venu, les Juifs étoient perſuadés qu'en effet le MESSIE devoit bientôt paroître ; ils ſentoient qu'il ne devoit pas différer ſa manifeſtation, le ſceptre étant ſorti de Juda. JESUS a prouvé par ſes miracles qu'il étoit ce MESSIE. Les Juifs, au lieu de le reconnoître, l'ont fait mourir. Tous les maux dont ils étoient menacés par leurs prophetes, ont auſſi-tôt fondu ſur eux. Leur malheur ſe prolonge. Le Chriſtianiſme qu'ils ſoutiennent malgré eux, leur imprime le prodigieux & ſacré caractere de ſon indélébilité, de ſa durée au milieu des empires qui s'écroulent, des peuples qui s'éteignent & que l'on oublie, des monumens qui s'uſent, des uſages, des ſciences, de l'ignorance qui ſe ſuccedent mutuellement. La main de l'ETERNEL paroît donc avoir appliqué ſur les anciens ennemis de la Religion de ſon FILS,

comme ſur cette Religion même, le ſceau de la durée. Dix-huit ſiecles lui ſont à la fois un gage du prolongement de ſon exiſtence juſqu'à la fin des tems, & une des preuves de ſa Divinité. Si le ſort de la Nation Juive, ainſi lié au ſien, ne fournit pas à lui ſeul une preuve rigoureuſe de ſa vérité, il ne peut pas ne pas ſervir au moins à la confirmer.

CHAPITRE XIV.

La Doctrine & la Vie de JESUS *étoient-elles dignes d'un Envoyé de* DIEU *?*

J'AI prouvé, par tout ce que j'ai dit juſqu'ici, que la doctrine & la vie de JESUS-CHRIST étoient dignes d'un Envoyé de Dieu ; ainſi je pourrois me diſpenſer de traiter ce ſujet. Mais, quand il s'agit d'une cauſe dans laquelle on a vu que la vérité ſe montroit de tous côtés, on ne craint pour aucun d'eux l'œil ſévere de la critique. Jettons donc, j'y conſens, les yeux ſur ces divins objets : je puis bien déſormais les nommer ainſi, après les preuves qui ont arraché mon aſſentiment. Ils ſont plus faits pour être contemplés & ſentis, que pour être diſcutés ; ſachons donc ſur-tout contempler & ſentir. S'il ne s'agiſſoit que de voir ſi la doctrine &

la vie de JESUS étoient conformes à la droite raiſon, il ſuffiroit de les comparer à ce que la raiſon nous dit ; mais pour faire voir qu'elles étoient dignes d'un Envoyé de DIEU, il faut montrer, ou plutôt faire ſentir qu'elles étoient ſupérieures à tout ce que nous connoiſſons de plus ſaint parmi les hommes. Ici, plus que par-tout ailleurs, la bonne foi eſt néceſſaire ; la moindre prévention peut beaucoup plus contre une preuve de ſentiment, que le préjugé le plus fort ne peut contre les raiſonnemens. En vain liriez-vous donc cette partie de mon ouvrage, hommes infortunés qui fermez volontairement les yeux à la lumiere. Si l'éclat de celle qu'ont dû répandre autour de vous les preuves du Chriſtianiſme n'a rien fait ſur vos eſprits, je ne puis l'attribuer qu'à un intérêt ſecret qui favoriſe vos doutes. Si vous refuſiez de vous rendre à une démonſtration géométrique miſe à votre portée, je ne m'obſtinerois pas à vous en chercher d'autres. Je ne pourrois que vous plaindre, & c'eſt le parti que je devrois prendre aujourd'hui. Je ferai cependant encore quelques démarches pour vous convaincre. Je vous montrerai, dans les Apôtres & dans les premiers Chrétiens, les plus vertueux des hommes ; je tirerai de leur vertu des conſéquences qui me fourniront de nouvelles preuves ; enfin je vous préſenterai, réduit en un ſeul tableau, l'enſemble admirable de celles du

Chriſtianiſme. Mais je dois auparavant m'acquitter envers ceux qui, plus heureux que vous, ſont déja en état de ſentir l'impreſſion que doivent faire ſur des cœurs vertueux les divins caracteres dont la doctrine & la vie de JESUS-CHRIST portent l'empreinte.

---

§. I. DOCTRINE DE JÉSUS-CHRIST.

COMME cette doctrine étoit donnée aux hommes par celui qui les connoiſſoit, parce que l'ouvrier connoît ſon ouvrage, elle devoit être en tout exactement appropriée à leur conſtitution préſente; elle devoit auſſi leur donner du SOUVERAIN ETRE la plus grande idée dont ils fuſſent capables, parce qu'il faut connoître celui que l'on honore. Mais, parce qu'ils ſont foibles & qu'il eſt tout-puiſſant, elle devoit éviter de les accabler ſous le poids de ſa grandeur, & de les éblouir de ſon éclat. Auſſi nous fait-elle enviſager en lui, non-ſeulement un maître, un ſouverain, mais ſur-tout un pere tendre; elle nous ordonne même de l'appeller de ce doux nom de PERE, & nous preſcrit envers lui la confiance la plus vive. *Ne ſoyez point en inquiétude pour le lendemain; votre Pere ſait ce dont vous avez beſoin..... Il ne tombe aucun paſſereau ſans ſa volonté; mais, pour vous, les cheveux de votre tête ſont comptés.*

Elle

Elle nous ordonne de nous adreſſer à lui dans notre indigence: *Demandez, & l'on vous donnera; frappez, & l'on vous ouvrira.*

Jamais aucune autre Religion s'aviſa-t-elle de préſenter aux hommes la Divinité ſous ce point de vue conſolant ? Aucune autre oſa-t-elle mettre ainſi le ciel en commerce avec la terre ? Il n'y avoit que celui qui connoiſſoit le PERE des hommes, celui qui étoit ſûr de n'en être jamais déſavoué, qui pût l'engager auſſi ſolemnellement avec le genre humain.

Il va plus loin encore. L'homme qui a violé la loi n'eſt plus perdu ſans reſſource. Ce DIEU, ſeulement terrible ſelon les Juifs, indifférent ſelon les philoſophes, eſt ſelon les Chrétiens un Dieu compatiſſant aux foibleſſes de ſes créatures. Il ne demande qu'à pardonner; il prévient même ceux qui l'ont outragé. La ſeche philoſophie eût-elle oſé ſe faire cette idée du GRAND ETRE ? Non, elle eût cru l'avilir. Mais ſon FILS, qui connoît mieux que nous en quoi conſiſte ſa véritable gloire, ſait que la bonté d'un Pere ne le dégrade jamais. Il ſait qu'un Etre infini n'eſt jamais compromis vis-à-vis d'une foible créature; que plus il eſt grand & plus elle eſt foible, plus auſſi elle mérite ſa pitié. S'égare-t-elle ? Il nous eſt repréſenté comme le *bon Paſteur* qui court après la *brebis égarée* pour la ramener au bercail, ou plutôt pour l'y rapporter

lui-même ; ou il nous eſt peint agiſſant envers elle comme un tendre pere envers un fils diſſipateur que la fougue de la jeuneſſe a emporté ; il l'accueille à ſon retour, il témoigne ſa joie, quand enfin le repentir le lui ramene.

Ces idées de la Divinité, préſentées avec cette noble ſimplicité qui la rapproche de nos foibles conceptions, ne ſont-elles pas mille fois plus grandes & plus ſublimes que les pompeuſes, mais arides & inintelligibles notions des philoſophes ? Ne nous font-elles pas mieux connoître l'inépuiſable ſource de tout bien, l'ETRE INFINI, dans ſes relations avec nous ? En un mot, ne ſont-elles pas plus dignes de lui, plus utiles & plus conſolantes pour nous ?

Mais ce DIEU ſi grand, ſi bon, ſi compatiſſant, qui daigne ainſi deſcendre juſqu'à nous, n'exige-t-il des hommes que cette confiance que ſon Fils eſt venu leur inſpirer par la Religion qu'il a apportée du ciel ? Sans doute, il exige d'eux un culte, mais c'eſt un culte digne de lui. Ce n'eſt plus ce culte approprié à un peuple groſſier, ce culte qui ne conſiſtoit preſque qu'en libations, en holocauſtes & en ſacrifices ſanglans ; c'eſt ſur-tout un culte intérieur ; culte dont l'extérieur eſt une ſuite néceſſaire dans des êtres mixtes, en même tems qu'il ſert de lien pour unir ſenſiblement entre eux les enfans d'un même Pere. *Le tems vient, & il eſt déja venu,*

où les vrais adorateurs adoreront Dieu en esprit & en vérité, car Dieu est esprit.

Quel commandement mettra-t-il à la tête de ceux qu'il fera à ses enfans ? Celui de l'aimer. Il leur avoit déjà intimé cette loi ; il l'avoit gravée dans leur cœur, mais les passions l'en avoient effacée. Il l'avoit ensuite écrite sur des tables de pierre pour ce peuple dur & rebelle dont il ne s'étoit jamais dit le pere, & auquel il avoit donné ses commandemens dans l'appareil terrible de sa puissance. Mais il la renouvelle pour ceux qu'il nomme ses enfans dans la loi dont il fait *la loi d'amour*, dans laquelle il inculque & répete sans cesse ce précepte. Pour le faire observer, il n'emploie plus son tonnerre, mais la voix du *fils de l'homme*, la voix de celui qui est *doux & humble de cœur.*

Cependant ce DIEU est toujours l'Eternel, le Tout-Puissant, le souverain Maître de l'univers ; il ne peut renoncer à ses droits. Il est donc toujours le *Dieu jaloux.* Il veut seul nos hommages : *nul ne peut servir deux maîtres. Vous ne pouvez servir Dieu & les richesses.*

DIEU *& les richesses !* . . . . Ah ! il connoissoit bien les hommes ! Il savoit que l'occupation vive, que l'amour & le desir d'un objet les en rendent bientôt esclaves, & qu'alors cet objet est pour eux ce que DIEU seul doit être. Il voyoit cette convoi-

tiſe devenir en eux la ſource de tous les crimes ; & y cauſer l'oubli de tous les devoirs. Il vouloit donc les en détourner. Il leur montre, dans cette vue, la fragilité des biens terreſtres : *Ne vous faites point de tréſor ſur la terre, où la rouille & les vers les rongent, & où les voleurs les dérobent ; mais amaſſez-en un dans le Ciel ;* car c'eſt du Ciel qu'il veut nous rendre citoyens un jour ; & c'eſt vers cette ſuperbe demeure qu'il veut que nous portions nos vues. *Que nous ſerviroit-il de gagner l'univers, & de perdre notre ame ?* Mais ce n'eſt point par les plaiſirs des ſens, ni par les délices de la vie, que l'homme parviendra à ce nouveau ſéjour. En vivant ainſi, *il ſe perdroit lui-même.* Foible, dominé par les ſens, actif & facile à enflammer, portant en lui-même le funeſte germe de tous les vices, ſuſceptible de toutes les paſſions, il faut qu'il les combatte. Loin de les favoriſer par une vie molle & voluptueuſe, il doit les enchaîner, & mépriſer des richeſſes qui ne ſervent le plus ſouvent qu'à les ſatisfaire & à fortifier leur empire. *Malheur à vous, riches qui avez votre conſolation en ce monde !*

Ce n'eſt point en ſes propres forces que celui qui parle ainſi, veut que l'homme mette ſa confiance pour vaincre ſes paſſions, & ſurmonter les obſtacles à ſon ſalut ; c'eſt en DIEU même, dont il leur promet le ſecours. Ses Diſciples, encore foibles & imparfaits, ſont effrayés de ſa doctrine

& des épines qu'il leur annonce dans le chemin qui doit les conduire au Ciel. Ils ſont effrayés de la ſévérité de ſa morale, de la néceſſité de porter ſa croix après lui, de celle de quitter les objets les plus chers, quand ils deviennent une occaſion de chute, de celle du renoncement à ſoi-même. Déja leur puſillanimité fait qu'ils ſe croient dans l'impoſſibilité de ſe ſauver. Alors il les encourage en leur rappellant que *ce qui eſt impoſſible à l'homme ne l'eſt pas à* DIEU, & en leur apprenant à recourir à lui par la priere.

Mais l'homme que ſon CRÉATEUR a mis ſur la terre au milieu de ſes ſemblables, cet être naturellement ſociable, parce qu'il l'a créé tel, ne devra-t-il rien à l'homme? Ah! puis-je me faire cette queſtion? Comment douterois-je qu'une loi donnée par celui qui vient ſauver les hommes au milieu des opprobres & des douleurs, qui montre ainſi ſon amour pour nous, & qui veut que nous ſoyons ſes imitateurs, comment douterois-je ſi ſa loi exige de nous beaucoup d'amour pour ceux qu'il a aimés juſqu'à ce point? Après le commandement d'aimer DIEU, il place immédiatement celui d'aimer les hommes; il veut qu'ils ſe regardent tous comme des FRERES; il fait plus de cas de leur amour, de leur compaſſion les uns envers les autres, que de leurs hommages extérieurs adreſſés directement à lui. *J'aime mieux*, dit-il,

l'obéiſſance que le ſacrifice. Il leur déclare que leur PERE les traitera comme ils auront agi les uns envers les autres; qu'on ſe ſervira envers eux de la même meſure dont ils ſe ſeront ſervis envers leurs Freres; que le ſeul moyen de n'être pas jugé ſoi-même, c'eſt de ne pas les juger. Il ne veut pas qu'ils exercent les uns envers les autres cette critique que l'amour-propre rend ſi communément injuſte, & qui nous fait voir de plus loin & plus facilement *une paille dans l'œil de notre frere, qu'une poutre dans le nôtre.*

Pour nous faire mieux ſentir combien eſt indiſpenſable ce devoir d'aimer nos Freres, il fait de notre amour pour eux un des caracteres de ſa loi; il l'inculque ſans ceſſe; il nous donne ce moyen de nous rapprocher de la Divinité, en l'imitant dans ſa bienfaiſance. *Soyez miſéricordieux comme votre Pere céleſte.* Il nous fait de cette bienfaiſance, à laquelle il donne le nom énergique de CHARITÉ, une néceſſité ſi abſolue, qu'il tire de la maniere dont nous nous y livrerons l'arrêt de notre ſort éternel. S'il dit aux uns : *Venez, les Bénits de mon Pere, poſſéder le Royaume qui vous eſt préparé,* à la maniere dont il daigne motiver cet arrêt, on diroit qu'il va les récompenſer, uniquement parce qu'ils ont raſſaſié, vêtu & conſolé le pauvre. S'il dit au méchant, à l'impie, à l'homme injuſte, au voluptueux : *Allez, maudits, au feu éternel,* on

diroit que c'eſt uniquement parce qu'ils ſe ſont montrés inſenſibles aux beſoins de leurs Freres, à ſes propres beſoins ; car il ne veut être qu'une même perſonne avec eux : *J'ai eu faim, & vous ne m'avez pas donné à manger.* A chaque page du précieux code de ſes loix on trouve ce devoir exprimé, tantôt ſimplement, tantôt en paraboles (*a*). Cette bienveillance, cette charité qu'il exige de nous, il veut que nous l'étendions à tous ſans exception, parce que le modele qu'il nous propoſe à imiter n'en admet aucune : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïſſent, ſi vous voulez être les enfans de votre Pere céleſte, qui fait lever ſon ſoleil ſur les méchans comme ſur les bons. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle récompenſe mériterez-vous ?* . . . . Quelle ſublime morale ! Cet amour des ennemis avoit-il jamais été annoncé aux hommes comme un devoir ? Leur avoit-il jamais été dit de faire du bien à ceux qui les perſécutoient, de pardonner ſans ceſſe, & de ne mettre aux pardons d'autres bornes que celles qui ſeroient miſes aux offenſes ?

Mais la grandeur, & en même tems la ſolidité du motif, ne me frappent pas moins que la ſublimité du précepte. Pourquoi devons-nous faire du

(*a*) Voyez celle du *mauvais Riche*, celle de l'homme bleſſé ſur le chemin de Jéricho, &c. &c.

bien à nos ennemis ? Parce que DIEU nous en fait quand nous ſommes les ſiens. L'Eternel, dont nous ſommes les ouvrages, eſt ſans doute la regle ſouveraine & immuable de l'ordre ; nous ne pourrons donc être bons qu'en nous conformant à lui, autant qu'il eſt poſſible que des créatures auſſi bornées ſe conforment à l'ETRE INFINI. S'il n'étoit bon que pour ceux qui le méritent, quel ſeroit notre ſort ? Il étend ſur tous les bienfaits de ſa main libérale ; pourquoi nous ſeroit-il permis d'excepter quelqu'un de notre amour ?

Qu'il eſt facile à d'ignorans & foibles mortels de raiſonner ainſi ſur cette admirable morale, quand elle leur a été enſeignée ! Mais qui l'a donnée le premier à la terre ? Quel eſt le Philoſophe qui ait ſu l'entrevoir ? Ne reconnoîtrois-je pas à cette doctrine de charité univerſelle le CRÉATEUR, le MAITRE, le LÉGISLATEUR UNIVERSEL des hommes ? Méconnoîtrois-je ici la bonté ſuprême habituée à pardonner ? Ne la verrois-je pas dans le commandement formel de l'oubli des injures, dans cette loi ſainte qui m'interdit juſqu'au deſir de me venger ? Quelques ſages du Paganiſme paſſent pour avoir obſervé cette loi. J'ignore s'ils ſont allés juſqu'à ſe défendre à eux-mêmes le ſimple deſir de la vengeance. En parlant de la doctrine de celui qui ne veut pas que je juge, je dois m'en abſtenir, & ſur-tout ne pas chercher, à

une conduite louable, des motifs vicieux. Cependant je puis demander s'il eſt quelqu'un parmi les Philoſophes, à qui cet effort n'ait pas ſemblé trop ſublime pour en faire une loi à ſes Diſciples? Si la vraie clef de la morale eût été entre leurs mains, comment SOCRATE, le plus ſage de tous, auroit-il ſenti qu'il manquoit aux hommes des connoiſſances eſſentielles qu'il ne pouvoit leur donner ſur la conduite qu'ils doivent tenir envers le SOUVERAIN ETRE & envers leurs ſemblables? Pourquoi auroit-il dit à ſon Diſciple *Alcibiade*, qu'il falloit *attendre ces connoiſſances d'un perſonnage envoyé par celui même qui prend ſoin de nous* (a)? Etoit-il réſervé à un Juif de nous donner ce qui nous manquoit en ce genre? Etoit-il réſervé au plus ſuperſtitieux de tous les peuples, au plus groſſier dans ſes penchans, à ce peuple ſi porté à l'idolatrie, à cette nation rebelle, ingrate, inconſtante, perſuadée que ſon DIEU n'aimoit qu'elle, de prêcher la charité univerſelle? Etoit-il réſervé au moins philoſophe de tous les peuples du monde, de l'éclairer par les oracles de cette profonde ſageſſe? Non, les Juifs ne pouvoient m'inſtruire; eux dont les Maîtres & les Docteurs n'étoient que des aveugles qui en conduiſoient d'autres. Les triſtes rêveries de leurs fanatiques Rabbins,

(a) Dans le *ſecond Alcibiade*, œuvres de PLATON, traduction de DACIER.

dans les deux Thalmud & dans leurs autres écrits, me montrent trop ce que je pouvois attendre d'eux & de toute la Judée, ſi le PERE DES LUMIERES n'avoit fait naître en ces contrées celui qui devoit être la LUMIERE DES NATIONS.

Si je tourne les yeux vers les Philoſophes, dans leurs préceptes incohérens & iſolés, je ne trouve rien qui me ſuffiſe. Aucun d'eux ne m'offre un code complet. Ce n'eſt qu'en prenant les ſages des divers ſiecles, des divers pays & des différentes écoles, que je puis me procurer une partie des leçons dont j'ai beſoin. Il faut que je réuniſſe SOCRATE à CICÉRON, SÉNÉQUE à ÉPICTETE, MARC-AURELE à CONFUCIUS, pour trouver les principales maximes ſur leſquelles je dois me régler. Mais je trouve tout réuni & épuré dans l'Evangile.

Ce livre divin étant fait pour les hommes, il les inſtruit tous; au lieu que les Philoſophes n'ont daigné parler qu'à leurs Diſciples. Ils n'ont fait que quelques Diſcoureurs, & l'Evangile a fait une foule de Saints. Il a tiré les hommes de l'idolatrie, & les Philoſophes les y ont laiſſé plongés, & ont même contribué quelquefois à les y entretenir.

Ils ne m'apprennent à connoître ni DIEU, ni moi-même, ni ma fin, ni les moyens d'y parvenir. Le rapport des actions de la créature au CRÉATEUR

n'eſt pas même indiqué dans leurs écrits. Au lieu d'y voir comment je dois me réſigner à la PROVIDENCE dans les traverſes de la vie, j'y vois ſeulement qu'il eſt beau de ſouffrir avec fermeté. Parmi leurs doctrines diverſes, je n'en trouve aucune qui parle à mon cœur comme celle de JESUS-CHRIST. Elle ſeule pouvoit donc convenir & ſuffire à l'homme.

Elle ſeule ſait l'ennoblir en lui montrant en DIEU ſon origine & ſa fin ; en lui faiſant voir ce ſouverain Etre veillant ſur lui, & voulant le rendre heureux un jour par une communication intime. Elle ſeule l'éleve au-deſſus des grandeurs de ce monde, dont elle lui fait découvrir la petiteſſe dans ce qu'elles ſont en elles-mêmes, la vanité dans leur peu de durée, & le danger dans les paſſions qu'elles favoriſent. Elle ſeule tient toujours en tout le juſte milieu fait pour l'homme qui, n'étant ni Ange, ni brute, n'eſt fait ni pour être inſenſible, comme le vouloient les Stoïciens, ni pour accorder tout à ſes ſens, comme d'autres le lui permettoient. Elle ſeule, exigeant la ſoumiſſion de la chair à l'eſprit, a épuré les ſentimens & proſcrit ces brutales paſſions auxquelles les ſages Grecs & Romains ſe livroient ſi facilement, & dont les plus grands libertins rougiſſent aujourd'hui. Elle ſeule, même en ennobliſſant l'homme, lui a commandé l'humilité, cette vertu ſi utile à

des êtres d'autant plus portés à l'orgueil qu'ils ont moins de ſujet d'en avoir; cette vertu ſi néceſſaire à des êtres auſſi foibles que vains, capables des écarts les plus honteux, qui n'en ſont jamais éloignés que d'un pas, & qui peuvent toujours dire que peut-être s'y abandonneroient-ils comme tant d'autres, ſi, nés avec les mêmes paſſions, élevés de la même maniere, placés dans les mêmes circonſtances, ils étoient ſollicités auſſi vivement.

Quelle autre Religion pourroit être un frein auſſi puiſſant dans la proſpérité, un auſſi ſolide appui dans l'adverſité, un contrepoids auſſi fort contre les paſſions ? Les hommes les plus pervers deſirent de trouver les ſentimens qu'elle inſpire dans tous ceux avec qui ils ont des intérêts communs, quand ils ne veulent pas en faire les complices de leurs crimes. Ils ſentent que les devoirs d'époux, de fils, de pere, de ſerviteur, de maître, d'économe, d'ami, de juge, de ſujet, de ſouverain, ſont mieux & plus ſûrement remplis par ceux qui ſe laiſſent conduire avec docilité par cette Religion ſainte.

Elle n'arrête, dites-vous, que ceux qui s'arrêteroient d'eux-mêmes; elle n'a d'empire que ſur ceux dont le tempérament flexible eſt facile à réprimer. Ah ! faites ces reproches à la philoſophie, qui ne peut qu'indiquer le bien, ſans donner aucun ſecours qui y conduiſe; mais ne les faites pas à une Religion qui n'abandonne jamais l'homme à

ſes propres forces, & qui compte dans ſes faſtes une foule de héros de tout âge, qui ont pratiqué les plus ſublimes vertus, & ont ſu ſe conſerver purs malgré une chair rebelle (*a*).

(*a*) Les efforts vertueux dus à la Religion trouvent beaucoup d'incrédules. On veut toujours que les ſacrifices de ce genre aient coûté très-peu, & n'aient été faits que par ceux dont le tempérament ne mettoit qu'un foible obſtacle à leur vertu. Pour ne pas me borner à l'exemple des hommes vertueux que l'Egliſe honore, de l'hiſtoire deſquels on conteſteroit peut-être l'exactitude; car que ne conteſte-t-on pas? pour ne pas me borner non plus à des citations vagues d'hommes coleres par tempérament, devenus doux par vertu, je citerai ici l'exemple frappant de cet Eccléſiaſtique dont M. de BUFFON parle dans un de ſes Supplémens. Cet homme, né avec un tempérament terrible, ſut, pour ſe refuſer à ce que ſon caractere ſacré lui interdiſoit, ſe faire une violence dont on ne doit pas s'attendre à trouver les détails & les extraordinaires effets dans un ouvrage tel que celui-ci. De ſemblables poſitions ſont rares, ſans doute; mais cet exemple effrayant prouve invinciblement, en concluant du plus au moins, combien la Religion chrétienne a d'aſcendant ſur ceux qui en ſont pénétrés.

§. II. Vie de Jesus-Christ.

Si après avoir conſidéré la doctrine de Jésus-Christ, je conſidere ſa vie, je trouve la conformité la plus parfaite entre l'enſeignement & la pratique. Les Philoſophes les plus ſages ont encore moins approché de la conduite de l'Envoyé que de ſa doctrine; & ſa vie ſuffiroit pour m'apprendre qui il étoit, ſi je l'ignorois encore.

« Quelle pureté, quelle douceur dans ſes mœurs! » Où eſt le ſage qui ſait agir, ſouffrir & mourir » ſans foibleſſe & ſans oſtentation? Quels préjugés, quel aveuglement ne faut-il point avoir » pour oſer comparer le fils de Sophronisque » au fils de Marie? Quelle diſtance de l'un à » l'autre! Socrate, mourant ſans douleur & ſans » ignominie, ſoutint aiſément juſqu'au bout ſon » perſonnage; & ſi cette facile mort n'eût honoré » ſa vie, on douteroit peut-être ſi, avec tout ſon » eſprit, il fut autre choſe qu'un ſophiſte. . . . . » La mort de Socrate, philoſophant tranquillement avec ſes amis, eſt la plus douce qu'on » puiſſe deſirer. Celle de Jésus, expirant dans » les tourmens, injurié, raillé, maudit de tout » un peuple, eſt la plus horrible qu'on puiſſe » craindre. . . . . Socrate, prenant la coupe

» empoisonnée, bénit celui qui la lui présente &
» qui pleure : JÉSUS, au milieu d'un supplice
» affreux, prie pour ses bourreaux acharnés. Oui,
» si la vie & la mort de SOCRATE sont d'un sage,
» la vie & la mort de JÉSUS sont d'un DIEU (*a*). »

C'est encore là un de ces nombreux aveux que je me plais à citer quand l'occasion s'en présente, parce que les réflexions d'un adversaire ont quelque chose de plus frappant que celles d'un autre. Suppléons à ce qui leur manque du côté des détails.

Pauvre & inconnu pendant les premieres années de sa vie, JESUS ne se hâte point de sortir de l'obscurité dans laquelle il est né. L'empressement d'un homme qui a de vastes projets, qui a devant les yeux une perspective immense, & qui ne seroit qu'un homme ordinaire, le porteroit à s'essayer lui-même. L'occupation, nécessairement forte & continue du rôle brillant & difficile qu'il auroit à jouer, occupation dans laquelle il seroit concentré sans pouvoir s'en délivrer, lui feroit hâter son début, ou le pousseroit de tems en tems à quelque tentative sur l'esprit des peuples, ne fût-ce que pour s'exercer à les séduire, si cet homme étoit un fourbe; ou à les convaincre, s'il étoit de bonne foi. L'art de manier les esprits a des difficultés

(*a*) Emile.

que l'on ſait mieux ſentir à proportion que l'on eſt plus en état de les ſurmonter. On aime à préluder contre elles en détail, avant de rien entreprendre de grand & de déciſif ſur un théâtre tout-à-fait public. Mais celui qui connoît ſes propres forces, celui qui ſoutient le ſublime perſonnage de FILS & d'ENVOYÉ du TRÈS-HAUT, qui cependant, revêtu d'un corps comme le nôtre, doit ſe conduire comme nous, exercer notre foi, & nous donner un modele en ſe rendant en tout ſemblable à nous, demeure pendant trente ans entiers inconnu à la terre & même au pays où il eſt né. Ce n'eſt que quand le moment fixé par ſon PERE eſt venu, qu'il quitte ſon obſcurité, qu'il parle au nom de celui qui l'a envoyé, qu'il montre ſes lettres de créances. Encore comment les montre-t-il ? Eſt-ce avec le faſte d'un homme fier de ſa puiſſance ? Eſt-ce avec l'étalage d'un ſéducteur qui veut éblouir, ou d'un fourbe qui veut en impoſer par ſon audace ? Non, c'eſt avec la modeſte confiance, la noble ſimplicité d'un homme qui n'eſt étonné, ni de ce que la nature lui obéit, ni de ce qu'il réuſſit à le perſuader à ſes curieux ſpectateurs. Mais, que dis-je ? jamais il ne ſatisfait la curioſité ; elle eſt même un titre pour être rejetté par cet homme qui ne fait des prodiges que pour le ſalut du monde. Il n'opere point de merveilles dans le Ciel, il fait du bien aux hommes, il guérit les malades, il

prouve

prouve sa mission, mais il n'amuse pas l'oisiveté. A moins que ceux qui cherchent une vaine satisfaction dans les miracles, ne se mêlent humblement à la foule, ils n'en verront pas d'autres que celui de sa vie, celui de sa mort, & celui des succès de ses timides & ignorans Disciples, changés, devenus courageux, & prêchant l'Evangile en toutes les langues.

Flattera-t-il ces hommes simples, de peur qu'ils ne l'abandonnent, s'il les a séduits? Non, *il les instruit comme ayant autorité sur eux.* Ménagera-t-il ses ennemis, de peur qu'ils n'examinent & n'éclairent trop sa conduite? Non, il leur reproche publiquement leurs désordres, & les défie hautement de le convaincre d'aucun péché. Sera-t-il hypocrite, afin de prévenir ses concitoyens en sa faveur? Non, il est même le fléau de l'hypocrisie, & il s'attache à la démasquer dans les Pharisiens & les Docteurs, toutes les fois qu'ils osent y avoir recours. Evitera-t-il les choses bonnes & utiles qui pourroient nuire à la réputation de sainteté qu'il doit avoir envie d'acquérir? Non, au contraire; il mange même avec les Publicains & les gens de mauvaise vie; non, pour braver fastueusement l'opinion, mais avec la simplicité des vertus dont il s'est chargé de nous donner le modele, & en rendant compte de sa conduite à ceux qu'elle étonne : il voit les pécheurs, dit-il, parce que c'est pour eux qu'il

eſt venu. Eloignera-t-il ceux qui ne peuvent contribuer à lui donner de la célébrité? Non, il la cherche ſi peu, que les pauvres ſont ceux qu'il préfere; & que ſi ſes Diſciples, lents à ſaiſir ſon eſprit, veulent éloigner de lui les enfans, il le trouve mauvais, & ordonne qu'on faſſe approcher ces innocentes créatures, déclarant que *le Royaume des Cieux eſt pour ceux qui leur reſſemblent.* Autoriſera-t-il ſes Diſciples à prendre de l'empire les uns ſur les autres, afin de s'en attribuer à lui-même un plus grand ſur eux tous? Tel eſt le caractere des chefs de ſectes, des intrigans, des ambitieux; mais le *Sauveur des hommes*, celui *dont le Royaume n'eſt pas de ce monde*, celui qui *n'acheve pas de briſer un roſeau à demi-rompu*, inſtruit ſes Diſciples, ſi longtems charnels, avec bonté, quoiqu'avec autorité. Cette autorité n'eſt que celle de l'aſcendant de la ſageſſe & des lumieres; c'eſt une autorité douce & perſuaſive; il paroît parmi eux *le dernier de tous. Le Fils de l'Homme*, dit-il, *n'eſt pas venu pour être ſervi, mais pour ſervir.* Il veut que ceux qu'il a choiſis, agiſſent de même entre eux. *Ne deſirez pas*, leur dit-il encore, *qu'on vous appelle Maîtres ou Docteurs, parce que vous n'avez qu'un Maître, & que vous êtes tous Freres.* Semera-t-il, comme tous ceux qui cherchent à ſe faire un parti, des propos de révolte? Non, il veut qu'on rende à CÉSAR, comme à DIEU, tout ce qui lui eſt dû. Applaudira-t-il à ſes

Apôtres indignés, quand ils ſont traités comme l'ont été les Prophetes? Au contraire, s'ils parlent de vengeance, il leur reproche leur courroux: *Vous ne ſavez à quel eſprit vous êtes appellés*, leur dit-il; *le Fils de l'Homme n'eſt pas venu pour punir, mais pour ſauver.*

Je le ſuivrois juſques dans ſa Paſſion, ſi ce tableau connu, pour avoir été fait cent fois, avoit beſoin d'être recommencé. D'ailleurs il vaut mieux méditer que de diſcourir ſur un auſſi grand ſujet. Sachez l'approfondir, & vous ne pourrez vous empêcher de vous écrier avec le Centenier : *Cet homme étoit vraiment* FILS DE DIEU.

C'eſt dans ſa Paſſion que vous verrez cette patience ſans oſtentation, cette douceur ſans foibleſſe, cette ſageſſe ſans roideur, en un mot, cet aſſemblage de vertus dont aucun homme ne nous donna jamais le ſublime modele. Auſſi doux envers le Diſciple perfide qui le livre, qu'envers ceux qui lui reſtent fideles, ne penſant, la veille de ſa mort, qu'à conſommer l'œuvre pour laquelle ſon PERE l'a envoyé, il choiſit ce moment pour nous donner la plus grande preuve de ſon amour. Après avoir lavé les pieds à ſes Apôtres, action qui n'eſt qu'une cérémonie à nos yeux, mais qui, indépendamment de ſes autres ſignifications, étoit très-expreſſive dans les tems de l'hoſpitalité, il établit un ſacrifice qui doit renouveller celui qu'il va

consommer pour les hommes, & qui l'unira pour toujours à eux. Répétant sans cesse à ses Disciples cette loi d'amour, si digne du Dieu qui apportoit la charité universelle sur la terre : *Je vous fais encore*, leur dit-il en ces derniers instans, *ce commandement nouveau : Aimez vous les uns les autres ; entr'aimez-vous comme je vous ai aimés ; C'EST EN CELA QUE L'ON CONNOITRA QUE VOUS ÊTES MES DISCIPLES. . . . . Je vous laisse la paix ; je vous donne ma paix, mais je ne vous la donne pas comme le monde la donne. . . . . Que votre cœur ne se trouble point ; si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez de ce que je m'en vais à mon Pere. . . . . Je ne vous parlerai plus gueres, car le Prince du monde va venir. . . . . Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Le Disciple n'est pas plus grand que le Maître ; s'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi ; & quiconque vous fera mourir, croira faire une chose agréable à Dieu. . . . . J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter présentement. Quand le Consolateur, l'esprit de vérité que je vous enverrai, viendra, il vous enseignera tout. . . . . Pere saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés. . . . . .*

Sages de la terre, vous qui vous obstinez à ne voir ici qu'un mortel comme vous, feuilletez à loisir les annales des nations & les fastes de leurs héros les plus célébrés, de ceux qui ont obtenu après leur mort les sacriléges honneurs de l'apo-

théoſe ; ou plutôt parcourez la vie de ces hommes plus réellement vertueux, qui, après avoir bien mérité de leurs concitoyens, n'ont reçu de leur ſiecle que des perſécutions : examinez les SOCRATE, les ARISTIDE, les PHOCION : cherchez des hommes d'une vertu plus parfaite encore & plus éprouvée par le malheur, ſi vous en connoiſſez ; & trouvez parmi eux un JUSTE prêt à mourir haï, mépriſé de la plupart des ſiens, trahi par un de ſes amis, égorgé enſuite par ceux qu'il aimoit, & pour leſquels il expiroit au milieu des ſupplices, dont la bouche ait diſtillé en cet affreux moment, je ne dis pas des paroles auſſi exemptes de fiel, mais des paroles auſſi paiſibles que celles que vous venez d'entendre. Montrez-moi un homme qui, depuis les premiers inſtans juſqu'à l'entiere conſommation d'un long & douloureux ſacrifice, n'ait exprimé que des ſentimens de tendreſſe & de douceur envers ceux qui le faiſoient ſouffrir. Mais que dis-je ? Eſt-ce la douceur qui doit ici m'étonner le plus ? Non, c'eſt l'oubli de ſoi-même. Le prodige inouï de vertu, de patience, que je contemple en ce moment, a quelque choſe de bien grand ; mais quand il coûte des efforts, ces efforts ſe trahiſſent, & décelent l'homme qui emploie toutes les reſſources que lui fournit ſon courage. Plus cette douceur & cette patience ſont héroïques & pénibles dans l'homme qui ſouffre, plus on admire

ſon empire ſur lui-même. Cependant celui qui exerce un tel pouvoir ſur ſon ame, travaille donc à ſe vaincre ! S'il ſe ſurmonte en effet, il eſt donc occupé de ſon état. Ah ! combien ce que j'admire ici n'eſt-il pas ſupérieur à cette poſition ſublime ! JESUS, en proie aux plus vives douleurs, prêt à mourir pour les hommes, expirant pour eux au milieu des malédictions & des opprobres, non-ſeulement endure tout de leur part ſans ſe plaindre, mais il n'en eſt pas même occupé. Il s'oublie pour ne penſer qu'à eux, à ſes Diſciples, & à l'ouvrage dont il les a chargés. Il oublie entiérement qu'il ſouffre ; & s'il ſe rappelle qu'il a des ennemis, c'eſt pour prier ſon PERE de leur pardonner en vue de leur ignorance.... Que dirois-je de plus ?.... A la vue de tant de prodiges je me tais, & je contemple en adorant.

CHAPITRE XV.

De la Doctrine & de la Vie des Apôtres & des premiers Chrétiens.

UN Maître tel que celui juſqu'auquel je viens de lever mes regards, eut certainement à ſon choix les Diſciples qui lui convinrent. Le potier eſt moins en état d'arranger à ſon gré l'argile qu'il pétrit, que JESUS ne l'étoit de diſpoſer du cœur de ſes Apôtres. S'ils furent auſſi lents à former, c'eſt que celui qui conduiſoit des hommes, voulant nous inſtruire en leur perſonne, les abandonnoit juſqu'à un certain point à la conduite ordinaire de ſa grace. Quoi qu'il en ſoit, nous devons trouver en eux, & dans les Diſciples qu'ils formerent eux-mêmes, des copies fidelles du Maître Divin dont l'eſprit les animoit. L'empreinte de ſon caractere doit ſe retrouver auſſi dans cette ſociété naiſſante, dans cette primitive Egliſe dont preſque tous les Membres étoient des Saints, & qui produiſit des millions de Martyrs.

§. I. Doctrine des Apôtres.

LA doctrine des Apôtres fut conſtamment celle de leur Maître. Aucun d'eux ne s'en écarta jamais; bien différens des Sectaires & des Diſciples des Philoſophes, toujours prêts à s'attribuer les droits dont a joui leur Chef, & à modifier différens points de ſa doctrine, ſur-tout après ſa mort. Celui qui, à parler humainement, ſembleroit le plus capable de prendre quelque choſe ſur lui, ne fait dans ſes Epîtres à différentes Egliſes, que leur répéter les leçons de leur commun Maître. J'y retrouve par-tout la même pureté de morale. Je n'y vois jamais ce mélange bizarre qui défigure toujours en quelques endroits la doctrine des Philoſophes de l'antiquité. Les écrits moraux de ces derniers m'offrent ſans ceſſe des idées ou abſurdes ou puériles, à côté des plus ſolides principes. Ce n'eſt qu'en choiſiſſant çà & là dans leurs nombreux ouvrages, que je puis me les rendre utiles; & il n'eſt pas une de leurs écoles qui ne ſoutienne quelque doctrine fauſſe & dangereuſe. Les Stoïciens m'enſeignent le fataliſme; les Epicuriens, l'athéiſme & le matérialiſme; les Cyniques me diſent qu'il n'eſt rien de moral dans mes actions, &c.

Si j'ouvre le précieux recueil des Epîtres dont

je parle, j'y vois dès le commencement l'explication & la cauſe de l'aveuglement des hommes, & des inégalités de leurs prétendus ſages. *Les hommes ont connu ce qui peut ſe connoître de Dieu, Dieu même le leur ayant appris ; car ſes perfections ſont devenues viſibles depuis la création, par la connoiſſance que ſes ouvrages en donnent. Ainſi ceux-là ſont inexcuſables, qui, ayant connu Dieu, ne l'ont pas glorifié. Leur cœur inſenſé a été rempli de ténebres ; ils ſont devenus fous en s'attribuant le nom de ſages ; ils ont tranſporté à l'homme & à des figures d'animaux l'honneur qui n'eſt dû qu'à Dieu. C'eſt pourquoi il les a livrés aux deſirs de leur cœur, & à des paſſions honteuſes.*

Si je parcours enſuite ces admirables Epîtres d'un ardent perſécuteur, devenu Apôtre fidele, je ne trouve que maximes juſtes & profondes, principes ſages, réflexions touchantes, leçons dignes du Maître : *Faites l'aumône avec ſimplicité..... Que votre charité ſoit ſans déguiſement ; que chacun ait pour ſon prochain une tendreſſe vraiment fraternelle. Prévenez-vous les uns les autres par des témoignages de déférence.....*

Ne ſoyez point lâches dans votre devoir ; mais conſervez-vous dans la ferveur, vous ſouvenant que c'eſt le Seigneur que vous ſervez.....

Réjouiſſez-vous par l'eſpérance ; ſoyez patiens dans les maux, prompts à exercer l'hoſpitalité.... Béniſſez ceux qui vous perſécutent ; ſoyez dans la joie avec ceux

qui ſe réjouiſſent ; pleurez avec les affligés. . . . Vivez en paix, autant que vous le pourrez, avec tout le monde ; ne vous vengez point vous-mêmes ; au contraire, ſi votre ennemi a faim, donnez-lui à manger. . . .

N'aſpirez point à ce qui eſt élevé ; mais contentez-vous de ce qui eſt de plus humble. Ne ſoyez point ſages à vos propres yeux. . . . Dieu a choiſi les moins ſages ſelon le monde, & les foibles, pour confondre les ſages & les puiſſans, afin que nul homme ne ſe glorifie devant lui. . . .

Soyez ſoumis aux puiſſances ; car c'eſt Dieu qui a établi toutes celles qui ſont ſur la terre. Soumettez-vous-y, non-ſeulement par la crainte du châtiment, mais par principe de conſcience. . . .

Le tems preſſe ; l'heure eſt venue de nous réveiller de notre aſſoupiſſement, puiſque nous ſommes plus près de notre ſalut, que lorſque nous avons reçu la foi. Quittons donc les œuvres de ténebres, & ne contentons pas notre ſenſualité. . . .

Soit que nous vivions, ſoit que nous mourions, nous ſommes au Seigneur. . . . Pourquoi condamnez-vous votre frere ? Nous paroîtrons tous devant le Tribunal de Jéſus-Chriſt, & chacun rendra compte à Dieu de ſoi-même. . . .

Appliquons-nous à rechercher ce qui peut entretenir la paix parmi nous, & obſervons tout ce qui peut nous édifier les uns les autres. . . . Que le Dieu de patience vous faſſe la grace d'être toujours unis de ſentimens & d'affections, ſelon l'eſprit de J. C. afin que vous puiſſiez d'un même cœur glorifier Dieu ſon Pere. . . .

L'œil n'a point vu, l'oreille n'a point entendu, le cœur de l'homme n'a jamais conçu ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. ...

Que celui qui croit être ferme prenne garde de tomber.... Qui eſt-ce qui vous diſcerne? Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu; & ſi vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous?

Quand je parlerois toutes les langues des hommes & le langage des Anges, ſi je n'ai pas la charité, je ne ſuis que comme un airain ſonnant, une cimbale retentiſſante.... La charité eſt patiente, douce & bienfaiſante. Elle n'eſt ni envieuſe, ni téméraire, ni précipitée. Elle ne s'enfle point d'orgueil. Elle n'eſt ni dédaigneuſe, ni intéreſſée, ni ſoupçonneuſe. Elle ne s'aigrit de rien; elle ne ſe réjouit pas de l'injuſtice; elle ſupporte tout, & elle eſpere toujours....

C'eſt moi qui ai planté, c'eſt Apollon qui a arroſé; mais celui qui plante & celui qui arroſe ne ſont rien; tout vient de Dieu, qui donne l'accroiſſement....

Dieu nous a formés pour l'immortalité, & nous a donné pour arrhes ſon eſprit.... Quoi que vous faſſiez, faites tout au nom du Seigneur.... Faites de bon cœur tout ce que vous faites, comme agiſſant pour Dieu & non pour les hommes. C'eſt du Seigneur que vous recevrez la récompenſe; c'eſt le Seigneur que vous ſervez.

Cet homme Apoſtolique adreſſe-t-il la parole aux pécheurs? il a toujours avec eux le ton qui convient à un Miniſtre du TRÈS-HAUT. *Penſez-vous*, leur dit-il, *pouvoir éviter la condamnation du*

Seigneur ? Eſt-ce que vous mépriſez les richeſſes de ſa bonté, de ſa patience & de ſa longue tolérance ? Ignorez-vous qu'il veut bien vous inviter à la pénitence ? Cependant par la dureté de votre cœur impénitent vous vous amaſsez un tréſor de colere pour le jour de la manifeſtation des juſtes jugemens de Dieu. . . . C'eſt ainſi qu'il tonne contre les pécheurs, tâchant d'exciter en eux une frayeur ſalutaire, quand il croit ce moyen plus sûr ; ſinon il les prend par la douceur ſans les flatter. *Je ſuis ſaiſi*, leur dit-il, *d'une triſteſſe profonde, & mon cœur eſt preſſé ſans ceſſe d'une vive douleur, juſqu'à deſirer que J. C. m'eût fait ſervir moi-même de victime ſoumiſe à l'anathême, pour mes freres.* . . . *O Corinthiens !* dit-il ailleurs, *mon cœur s'étend par l'affection que je vous porte.* . . . *Rendez-moi amour pour amour ; je vous parle comme à mes enfans : ne vous attachez pas à un même joug avec les infideles. Quel accord peut-il y avoir entre J. C. & Bélial ?* . . . . Quel fonds inépuiſable de tendreſſe & de zele !

Je copierois toutes ces précieuſes Epîtres, ſi je voulois en extraire tout ce qui inſtruit, tout ce qui frappe, tout ce qui parle au cœur. Celles des autres Apôtres me fourniroient les mêmes modeles & les mêmes leçons. Plus je les lis, plus je m'étonne de l'aveugle opiniâtreté des hommes qui voudroient me perſuader que ces zélés & vertueux perſonnages, ces Philoſophes mille fois plus profonds

& plus ſavans dans la connoiſſance de mes devoirs, qu'aucun ſage du monde, étoient de vils impoſteurs (*a*). Ils ſe ſeroient donc rendus eux-mêmes pervers & vicieux ; ils auroient ſoutenu conſtamment les menſonges les plus groſſiers pour me rendre vertueux ! Eh ! que gagnoient-ils, ces hommes haïs & perſécutés à cauſe de leur morale ennemie des vices ? Que gagnoient-ils à ce que j'aimaſſe mes freres ? Ces hommes néceſſairement ennemis de DIEU, puiſqu'ils vouloient faire paſſer un impoſteur pour ſon fils ; quel intérêt avoient-ils à ce que j'aimaſſe DIEU ? A quel propos s'occupoient-ils de ma ſanctification ? Mais, que dis-je ? ils s'occupoient en même tems de la leur ! ils menoient la vie la plus ſainte ! ils la faiſoient mener à la ſociété nombreuſe de leurs nouveaux Diſciples ! C'eſt ce que nous allons conſidérer.

(*a*) Eſprit brillant, mais peu ſolide, qui parois n'avoir exiſté que pour amuſer, éblouir & tromper les hommes, en liſant tes écrits j'ai ſouvent eu occaſion de déplorer ton aveuglement & l'abus que tu fis de tes rares talens ; quelquefois auſſi je me ſuis ſenti porté à un mouvement d'indignation ; mais je me ſuis preſque contenté de lever les épaules quand j'ai vu dans tes ouvrages ces froides & indécentes plaiſanteries que tu as répétées avec tant de complaiſance ſur l'Apôtre des Gentils ! J'aurois honte de m'en permettre de ſemblables envers ceux des Philoſophes Payens qui ont fait les plus légers efforts pour rendre les hommes vertueux, & je ne puis pas ne pas rougir pour toi, quand je vois que celui à qui tu les a prodiguées, eſt un ſage qui paſſa ſa vie à inſtruire ſes freres, & à les porter à la vertu par cette ſuite de leçons ſublimes, dont je viens de donner un court extrait. Un tel perſonnage mérite le reſpect & la reconnoiſſance de tous les hommes ; mais il ſembleroit avoir un droit particulier aux hommages des Philoſophes.

§. II. Vie des Apôtres et des premiers Chrétiens.

Les Philoſophes qui ont mépriſé, ou paru mépriſer la gloire, la fortune & les plaiſirs, n'ont point fait ces ſacrifices à la Divinité. Ils ne connurent jamais un but auſſi ſublime; leur morale n'alloit pas juſques-là. Ils rapportoient tout, ou à eux-mêmes, ou à cet être abſtrait & idéal qu'enfante notre eſprit, quand il perſonnifie la vertu. Les uns vivoient retirés & ſolitaires, & je ne prétends pas leur en faire un crime; les autres ſe bornoient à la ſociété & à l'enſeignement d'un certain nombre de Diſciples. Tous ont tenu la vérité captive, ſi je compare la maniere dont ils l'ont divulguée, à ce que les Apôtres ont fait & ont ſouffert pour répandre celles que leur Maître leur avoit appriſes.

Pluſieurs de ces prétendus Sages étoient honorés du peuple, eſtimés des Grands, ſoutenus & enrichis par les Princes, quelquefois careſſés par les Tyrans. Ceux qui ont été perſécutés, & qui l'ont ſouffert avec patience, excitent & méritent mon admiration. Cependant je conçois ce qui pouvoit les encourager dans la peine; ſi leurs concitoyens les opprimoient, au moins avoient-ils la conſolation de ſentir que la raiſon & la vertu étoient pour eux. Les Apôtres, au contraire, s'ils étoient des impoſ-

teurs, avoient tout contre eux, les hommes & leur propre conſcience. Qu'eſt-ce qui les ſoutenoit donc? comment n'eſt-il pas arrivé qu'au moins quelques-uns d'entr'eux ſe laſſaſſent de ſouffrir en vain, & ſecouaſſent le joug d'une doctrine fondée ſur le menſonge, & que rien ne les forçoit à ſuivre?

Quoique tout me ramene à ces réflexions, j'ai tort d'y revenir; je m'en ſuis aſſez occupé quand j'ai parlé de la validité du témoignage des Diſciples. Ne conſidérons donc ici que leur vie toujours conforme à leur doctrine.

Il eſt facile ſans doute de prêcher le mépris des richeſſes, quand on eſt dans l'opulence, quand du moins on vit dans une aiſance honnête, quand on goûte les commodités & les douceurs de la vie. C'eſt là le cas où ſe ſont trouvés les CICÉRON, les SÉNEQUE, & pluſieurs autres Philoſophes; mais ce n'eſt point celui où ont été les Apôtres.

On eſt porté à la douceur, à la condeſcendance, à l'amour de ſes ſemblables, quand on en eſt bien traité, quand on obtient leurs reſpects ou leur eſtime. Mais on ſe ſent entraîner vers l'aigreur & la miſanthropie, quand on eſt ſans ceſſe preſſé, tourmenté, accuſé par les hommes. C'eſt cependant dans ces fâcheuſes & triſtes circonſtances que les Apôtres ont prêché, inculqué, répété comme indiſpenſable à tout Chrétien, le devoir d'être tout à tous, & d'aimer ſon prochain; c'eſt dans cette

poſition pénible, c'eſt au milieu des mépris, de la haine & des injuſtices, qu'ils ont pratiqué ſans relâche cet amour héroïque.

Il en coûte peu d'être ſévere pour les autres, quand on eſt indulgent pour ſoi-même. Mais eſt-ce ainſi qu'ont vécu les Diſciples de JESUS-CHRIST? Pauvres avant de s'attacher à lui, plus pauvres encore en annonçant ſa Religion, ils ont toujours été dans la poſſibilité de ne manquer de rien, mais ont toujours manqué volontairement de tout. Pouvant puiſer dans la bourſe des Fideles, mais aimant mieux, pour ne leur être pas à charge, gagner leur vie par le travail, ils ont réuni les deux choſes les plus oppoſées aux yeux d'une vaine Philoſophie, le travail des mains & l'enſeignement. Quels diſciples ne devoient pas former de tels Maîtres!

Auſſi la primitive Égliſe, compoſée de ſociétés dont chacune étoit l'ouvrage d'un de ces hommes vertueux, fut-elle un établiſſement auquel on ne peut rien comparer. PLATON conſidéré, admiré, protégé, ne put cependant réaliſer ſa République pour un ſeul inſtant, dans une ſeule bourgade de la Grece. Et je vois ici une vaſte République fondée ſur des principes plus ſéveres que les ſiens, & qui ſubſiſte pendant pluſieurs ſiecles, dans la Grece même, & dans preſque tout l'Univers. Les ennemis de cette ſociété, & ils ſont en grand nombre, conviennent

viennent des vertus qui ſont devenues l'habitude, l'exercice journalier, le plan, le genre de vie ordinaire des membres qui la compoſent. Ces nombreux proſélytes renoncent à tous les plaiſirs; ils ne s'occupent que du ſiecle à venir; ils mépriſent la vie préſente, & en rempliſſent néanmoins les devoirs réels, avec plus de ſoin que ceux qui y bornent leurs vues. Peres tendres, épouſes chaſtes, ſujets ſoumis, citoyens paiſibles, ſoldats courageux, eſclaves fideles, on les prive de leurs biens, on les perſécute, & ils béniſſent leurs perſécuteurs; ils s'attendent à chaque inſtant aux ſupplices les plus affreux, & jamais ils n'emploient la moindre violence pour s'y ſouſtraire: les Princes qui ſignalent le plus leur cruauté envers eux, trouvent en eux plus de fidélité que dans leurs autres ſujets. Parmi une multitude de complots tramés contre la vie des Empereurs, dans ces tems d'anarchie, de révoltes provoquées par la fureur & l'atrocité des monſtres qui occupoient le trône, on ne put jamais reprocher à aucun de ces hommes vertueux, & ſi injuſtement tourmentés, d'avoir trempé dans aucun complot, d'être entré dans aucune ſédition. TERTULLIEN, venu après deux cents ans de carnage & de perſécutions ſanglantes, oſe le dire hautement aux Romains. Il oſe, dans une de ſes Apologies, défier le Peuple, le Sénat, les Armées, de citer le fait d'un ſeul Chrétien qui ſe ſoit éloigné de la ſoumiſ-

sion & de la fidélité, ou qui se soit joint à ceux qui s'en sont écartés. Les Disciples des Apôtres savent être sans reproches aux yeux clairvoyans de la haine la plus envenimée. CELSE convenoit qu'ils mépriſoient les biens de la vie préſente. JULIEN diſoit qu'ils pratiquoient exactement une loi dure & auſtere. Ce Prince, dans ſa lettre *au Pontife Arſaïcus*, reprochoit aux Grecs la dureté qu'ils montroient les uns envers les autres, dans les tems de calamités, & leur citoit pour exemple les Chrétiens, & leur libéralité envers les pauvres même idolâtres & ennemis de leur ſecte. Le Philoſophe LIBANIUS, l'ami de cet irréconciliable ennemi du Chriſtaniſme, admiroit la chaſteté des femmes Chrétiennes.

Après de tels éloges donnés à cette nouvelle Société par ceux qui s'en montroient d'ailleurs les ennemis les plus acharnés, pourquoi douterois-je de ce que me diſent au livre des Actes ſes propres Hiſtoriens ? *Ceux qui croyoient étoient tous unis enſemble, & tout ce qu'ils poſſédoient étoit commun entr'eux. Ils vendoient leurs terres & leurs autres biens, & les diſtribuoient à tous, ſelon le beſoin que chacun en avoit ; & rompant le pain dans les maiſons, ils prenoient leur nourriture avec joie & ſimplicité de cœur, louant Dieu & ſe faiſant aimer.*

Ce tableau eſt ſi peu en charge, & ſa reſſemblance a ſi peu été l'affaire d'un premier moment

de ferveur, que je le trouve trait pour trait dans d'autres Ecrivains Idolâtres, comme ceux que j'ai déja cités, & qui tous ont été fort postérieurs au premier moment de l'établissement du Christianisme. Je retrouve ce portrait dans la fameuse lettre de PLINE à TRAJAN. Pour porter ce Prince à la douceur envers les Chrétiens, le Gouverneur de Bithynie allégue en leur faveur le témoignage de ceux qui ont eu la foiblesse d'abjurer leur Religion, & il ne contredit pas ce témoignage. *Ils assurent*, dit-il, *que leur erreur ou leur faute avoit été renfermée dans ces points : qu'à certains jours marqués ils s'assembloient avant le lever du soleil & chantoient des vers à la louange du* CHRIST, *comme s'il eût été un Dieu ; qu'ils s'engageoient par serment, non à quelque crime, mais à ne commettre ni vol ni adultere, à ne point manquer à leurs promesses, à ne point nier un dépôt ; qu'après cela ils avoient coutume de se séparer, & de se rassembler ensuite pour manger en commun des mets innocens.*

Je retrouve encore ce même tableau dans le caustique LUCIEN (*a*) : *C'est*, dit-il, en parlant du zele des Fideles, pour consoler, encourager & nourrir les prisonniers, *c'est une chose incroyable que le soin & la diligence que les Chrétiens apportent en ces rencontres ; ils n'épargnent rien en pareil cas.... Ces malheureux sont fermement persuadés qu'ils jouiront d'une vie*

(*a*) *De morte Peregrini.*

immortelle ; c'eſt pourquoi ils mépriſent la mort & s'offrent volontiers aux ſupplices. Leur premier Légiſlateur leur a mis dans l'eſprit QU'ILS SONT TOUS FRERES. *Séparés de nous, ils rejettent les Dieux des Grecs & n'adorent que ce Sophiſte* (a) *crucifié.* ILS REGLENT LEURS MŒURS ET LEUR CONDUITE SUR SES LOIX. *Ainſi* ILS MÉPRISENT TOUS LES BIENS DE LA TERRE, ET LES METTENT EN COMMUN.

Ce paſſage n'a pas beſoin de commentaires. Il fait des Chrétiens un éloge plus complet que celui que nous avons emprunté de leur propre hiſtorien; il m'atteſte qu'ils ſe regardoient tous comme des FRERES ; qu'ils mépriſoient les richeſſes, qu'ils mettoient LEURS BIENS EN COMMUN ; qu'enfin, pour tout dire d'un ſeul mot, ils régloient LEURS MŒURS ET LEUR CONDUITE SUR LES LOIX DE JÉSUS-CHRIST, c'eſt-à-dire ſur ſon Evangile.

(a) Une page plus haut, LUCIEN appelle JESUS un grand homme. Au reſte, par un *Sophiſte*, on entendoit alors un Philoſophe.

CHAPITRE XVI.

Conſéquences qu'on doit tirer des Conſidérations du Chapitre précédent.

QUELLES ſeront ici les penſées du Lecteur philoſophe, & que conclura-t-il du genre de vie des Fondateurs du Chriſtianiſme, de leur caractere & des vertus que nous venons d'admirer en eux? Quel jugement croira-t-il pouvoir porter de leurs diſpoſitions & de leurs projets? Se perſuadera-t-il encore que les Apôtres, ces hommes ſi ſimples & cependant ſi extraordinaires par leurs ſuccès; que ces hommes qui ont montré tant de candeur & de franchiſe dans leurs récits, tant de modération & d'oubli d'eux-mêmes dans leurs réflexions, quand ils s'en ſont permiſes, tant de courage & de fermeté dans leur conduite, tant de conſtance dans leurs travaux; que ces hommes enfin dont nous venons d'admirer la doctrine & la vie, n'aient été que des fourbes? Penſera-t-il encore que les Martyrs, qui ont ſigné de leur ſang leur attachement aux vérités qu'ils ont reçues d'eux; que ces hommes qui ont fait voir tant de patience dans les tourmens, tant de douceur envers leurs ennemis, tant de fidélité aux Princes qui les perſécutoient; que les premiers Chrétiens en général, ces hommes

si modestes, si paisibles, si détachés de tout, qui par leur vie exemplaire ont forcé leurs ennemis à rendre hommage à leurs vertus, n'étoient qu'une troupe d'hypocrites & d'imposteurs? Quoi! tous ces hommes, premiers Disciples, Martyrs, simples Fideles; ces gens si uniformes dans leur enseignement & leur maniere de vivre, si humbles, si soumis à l'ordre hiérarchique, si attachés, non à leurs opinions particulieres, mais à la doctrine de leur MAITRE, qu'ils renonçoient à tout, pour mieux remplir les devoirs qu'elle impose, ne croyoient rien de ce que cette Doctrine renferme? Quoi! ils n'étoient pas Chrétiens, mais feignoient seulement de l'être?.... Non, je ne puis croire à une espece d'incrédules aussi nouvelle, aussi extraordinaire, aussi peu conforme à tout ce que nous connoissons du cœur humain.

Il m'est d'autant plus impossible d'y croire, que parmi les examens auxquels nous nous sommes livrés ci-dessus, il n'en est pas un dont le résultat nous ait rien offert qui favorisât cette étrange idée, & il en est plusieurs qui la détruisent absolument. Tout ce que nous avons vu sur le caractere des Disciples, & sur celui des écrits où ils ont déposé leur témoignage, nous a parlé fortement en faveur de leur droiture & de leur bonne foi. Comment donc pourrois-je me figurer maintenant que leur vie n'ait été que feinte & hypocrisie; & leurs écrits, ces

ouvrages où chaque ligne décele la candeur, un tiſſu de menſonges dont leur conſcience démentoit chaque mot ?

Ces raiſons ont d'autant plus d'empire ſur mon eſprit, que l'analogie la plus puiſſante s'y joint pour les appuyer. Tout ce que j'ai jamais vu dans les hiſtoires anciennes ou modernes des Peuples des divers climats, & des caracteres les plus oppoſés ; tout ce que les Philoſophes m'ont jamais dit de l'homme & de ſa maniere de ſe conduire, concourt à m'affermir dans ma façon de penſer en cette occaſion. Tout s'accorde à me faire ſentir qu'une ſociété, même peu nombreuſe, d'hommes faux & trompeurs, ne peut ſubſiſter long-tems, ſur-tout quand ceux qui la compoſent ſont journellement punis de leur fourberie & de leur opiniâtreté. Les ſuites funeſtes qu'elle entraîne les dégoûtent bientôt de leurs projets. On ſe laſſe tôt ou tard de ſouffrir, & d'être continuellement dupes d'un entêtement dont on ne peut diſconvenir avec ſoi-même. Si quelques hommes perſiſtent juſqu'à la mort dans une obſtination auſſi bizarre, le nombre en eſt très-petit. En général on tient à ſon état, à ſa fortune quelle qu'elle ſoit, à ſes proches, à ſa liberté, à la vie. L'hypocriſie de très-peu de gens eſt d'une conſtance à l'épreuve du ſacrifice de tous ces biens. D'un autre côté, la jalouſie, l'ambition, le deſir de jouer le premier rôle, la diverſité des vues, le

caprice, la passion, mettent bientôt la discorde entre les membres vicieux, impudens & menteurs d'une association qui n'a pour but que de tromper les hommes. D'une maniere ou d'une autre le secret du complot se trouve enfin trahi par ses propres auteurs ; la trame est découverte, toute l'imposture est dévoilée ; elle est même avouée de plusieurs complices, ils la reprochent malicieusement à leurs confreres ; & le peu de conjurés qui voudroient encore rester unis, essaie en vain de donner une nouvelle existence à la petite troupe dispersée. D'ailleurs, quel genre d'existence pourroient-ils lui rendre ? Elle ne peut plus inspirer aucune confiance ; le public a été instruit de la fraude, on ne peut plus le tromper.

Si, au lieu d'une société peu nombreuse d'imposteurs, on en imagine une qui inonde l'immense territoire du plus vaste Empire, je serai d'abord très-étonné de la formation d'un pareil complot ; &, supposé que je puisse y ajouter foi, je croirai pouvoir prédire à coup sûr, que si ceux qui l'ont formé ont des ennemis plus puissans qu'eux, & ardens à les persécuter, bientôt la société sera dissoute. Sa durée sera nécessairement en raison inverse, du nombre des complices. En effet, chaque imposteur ayant sa mesure fixe de patience & d'opiniâtreté, son intérêt privé, ses vices, ses motifs particuliers, qui ouvrent autant de portes à la rup-

ture, il eſt impoſſible que bientôt déſunis, la plupart ne renoncent à leurs vues ; ou plutôt à celles du Corps, ne fût-ce que pour nuire à leurs rivaux. Comment donc croirois-je que les premiers Chrétiens n'aient été qu'une troupe de fourbes ligués pour nous tromper, quand je ſais qu'ils ſont reſtés unis de cœur & d'affection, de ſentimens & de doctrine ? S'ils n'étoient pas de bonne foi ; ſi leur conſtante vertu, quelque inébranlable qu'elle fût dans les perſécutions, n'étoit qu'hypocriſie ; s'ils n'étoient pas réellement convaincus de la vérité des faits qu'ils atteſtoient, & qui ſervoient de baſe à leur nouvelle Religion ; en un mot, s'ils n'étoient que des impoſteurs, pourquoi n'en a-t-il pas été de leur nombreuſe ſociété comme de toutes celles dont nous venons de parler ? Pourquoi les réflexions que nous venons de faire ne ſont-elles pas juſtes à ſon égard ? Comment a-t-elle ſubſiſté ? Comment ceux qui s'en ſont ſéparés dans les commencemens pour éviter les ſupplices, n'ont-ils pas révélé le ſecret de l'impoſture ? Comment, gagnés par les Payens, n'ont-ils jamais rien dit du projet convenu de tromper ? Comment les plus anciens Hérétiques n'ont-ils démenti aucun fait ? Comment ſe ſont-ils bornés à diſputer ſur le dogme & à ſubtiliſer ? Enfin, par quel étrange prodige cette ſociété a-t-elle été exemptée de la loi commune à toute ſociété humaine, nombreuſe & fondée ſur le myſtere, ſur le crime & le menſonge ?

Cette analogie si puissante en elle-même l'est bien plus encore dans mon esprit, en ce qu'elle ne tend qu'à appuyer une vérité déja si bien établie par le caractere des écrits & de leurs Auteurs, par la pureté de leur doctrine, par leurs rares vertus, par celles de leurs Disciples, par leur conduite uniforme & constante au milieu des plus rudes épreuves. Tout se réunit donc pour me prouver la bonne foi des premiers Chrétiens ; je suis donc forcé de la reconnoître.

Cependant si je reconnois qu'ils étoient de bonne foi, je suis obligé de convenir que les faits qu'ils attestoient étoient vrais. S'ils croyoient aux miracles de JÉSUS-CHRIST & des Apôtres, ces miracles étoient donc réels ; car, faisons-y bien attention, il s'agit ici d'hommes qu'on ne peut soupçonner d'avoir été trompés. Je ne parle pas d'hommes éloignés du tems de JÉSUS, mais de ses Apôtres mêmes & de leurs premiers Disciples, tous contemporains, témoins oculaires & acteurs. Je parle des Martyrs du premier siecle, instruits & convertis par les prodiges qu'ils leur avoient vu opérer. Je parle des autres Chrétiens du même tems, qui avoient vu les miracles, ou qui devant nécessairement connoître la fausseté de ces faits, s'ils n'étoient pas publics & notoires, comme on le disoit, n'y auroient pas donné une créance à toute épreuve. Je parle de gens parmi lesquels il se trouvoit des Philosophes & des

hommes inſtruits, qui, en s'attachant à cette ſociété, & en lui reſtant unis, ſacrifioient tout à la force de la conviction. Diſons plus : il s'agit ici d'hommes qui, dans toute la rigueur des termes, ne pouvoient abſolument avoir été ſéduits, puiſqu'ils ne ſe fondoient que ſur des choſes très-ſenſibles, qu'ils diſoient avoir vues ; il s'agit des Apôtres, qui, comme je l'ai déja fait voir, ne pouvoient avoir été trompés. Certainement ils ne pouvoient l'avoir été ſur la prodigieuſe multiplication des pains, & moins encore ſur la réſurrection de leur Maître. Ce dernier énoncé eſt d'une certitude que je vais mettre en deux mots à l'abri de toute chicane. En effet, ſi Jésus n'étoit point reſſuſcité, ſes Apôtres ſavoient, non-ſeulement qu'ils n'avoient point mangé, converſé avec lui pendant quarante jours après ſa mort, mais qu'ils avoient tiré ſon corps du tombeau, qu'ils l'avoient brûlé, ou qu'ils en avoient diſperſé les membres, ou qu'ils le tenoient caché. Enfin il s'agit des Juifs & des Payens, qui ne pouvoient être dans l'erreur ſur le don des langues, & moins encore ſur les ténebres & le tremblement de terre qu'on diſoit avoir accompagné le dernier ſoupir de Jésus.

La vérité des faits atteſtés par les Apôtres & les premiers Chrétiens eſt donc néceſſairement liée à leur bonne foi. Ce qui prouve leur ſincérité, leur candeur, prouve donc en même tems la réalité des

miracles qui ſervent de pteuve à la révélation. Telles ſont les conſéquences que le Lecteur impartial tirera des vertus que, dans le chapitre précédent, nous avons reconnues avec les ennemis même du Chriſtianiſme, dans ſes Fondateurs & dans ſes premiers Sectateurs.

CHAPITRE XVII.

Coup-d'œil général ſur les Preuves du Chriſtianiſme.

Arrivé à mon but qui étoit de réunir en un court eſpace, dans ces Conſidérations philoſophiques, les principales preuves ſur leſquelles repoſe la certitude du Chriſtianiſme, je m'arrête étonné de l'enſemble & de la force de ces preuves. Je les diſcute, je les approfondis de nouveau; & plus je les conſidere, plus elles agiſſent puiſſamment ſur moi. Me les étant ainſi rendu familieres, je les reprends une à une, dans le même ordre où je viens de me les préſenter, afin de les preſſer, de les réunir toutes à la fois dans mon eſprit, d'en mieux ſaiſir l'enſemble & la liaiſon, & de les faire mieux ſentir, ſi je le puis, à mon Lecteur, comme je le lui ai promis.

Après avoir vu qu'il exiſte un PEMIER ÊTRE,

créateur, premier moteur & légiſlateur de l'Univers, vérité dont je n'ai jamais douté, parce que je n'ai jamais cherché à m'aveugler ; après avoir conſidéré ſes relations avec les hommes, créatures intelligentes, capables de le connoître & de l'aimer, munies de notions qui leur apprennent à diſtinguer le bien du mal, capables, par conſéquent, de mériter des récompenſes & des peines ; en parcourant les anciennes hiſtoires, je vois avec étonnement & douleur, ces pauvres humains plongés dans des ténebres dont il eſt inconcevable qu'ils n'aient pas ſu ſe garantir. Ils ont ſu pénétrer certains myſteres de la nature ; ils ont fixé la route des planetes, calculé leurs diſtances, meſuré leurs volumes, peſé leurs maſſes ; & cependant, ſi l'on en excepte un très-petit nombre d'entr'eux, ils ont croupi dans une groſſiere ignorance de ce qui les intéreſſe le plus ; ils ont méconnu leur AUTEUR, & ſe ſont méconnus eux-mêmes. Ils ont négligé leur raiſon, & n'ont pas écouté ce qu'elle leur preſcrivoit ; ils ont rendu aux aſtres, à des hommes, à des animaux, à des ouvrages de leurs mains, un culte qui ne convient qu'au ſouverain Être, & *la terre eſt devenue un vaſte temple d'idoles, où lui ſeul n'avoit aucun autel.*

Soit qu'il ait voulu les punir de cet abus de leur raiſon, en les abandonnant à leur préſomptueuſe ignorance, ſoit qu'une erreur en entraîne naturel-

lement une autre, ils n'ont fait que s'enfoncer plus profondément dans les ténebres, & se sont enfin rendus aussi criminels par l'inconcevable corruption de leurs mœurs, qu'ils l'étoient par l'oubli de leur Créateur. Le mal étoit devenu si grand & si ancien, qu'il paroissoit sans remede. Les Sages, les Philosophes, qui par la force de leur génie s'élevoient de tems en tems au-dessus du nuage épais qui déroboit toute lumiere aux autres, n'oserent pas même entreprendre de les éclairer. Ma raison me conduit jusqu'ici, & quand les connoissances d'un ordre supérieur que prétend me donner, & que me donne en effet la Religion dont j'acheve de méditer les preuves, ne me diroit pas que ce mal venoit originairement d'une désobéissance du premier Pere commun, je sentirois toujours que, quelle que fût la source de ses maux, le genre humain avoit besoin d'un RÉPARATEUR. Mais où le trouver cet Etre bienfaisant? Ma raison ne me répond rien sur ce point. Je conçois seulement que celui qui a pu seul nous créer, étoit probablement aussi le seul qui pût nous guérir; mais il me faut d'autres lumieres que celles de la Philosophie, si je veux être instruit plus à fond.

Je suis né & j'ai toujours vécu au milieu d'une nombreuse & ancienne société, qui prétend qu'en effet ce RÉPARATEUR est venu; qu'il a été envoyé immédiatement de DIEU aux hommes; qu'il a ap-

porté ſur la terre de nouvelles lumieres ; que c'eſt de lui, & à l'époque préciſe de ſon apparition que ſont venues celles par leſquelles je vois que le genre humain a été éclairé & tiré de l'idolatrie ; qu'elles ſont contenues dans une Religion qui nous conduit, comme par la main, juſqu'à DIEU, & que par cette Religion ſeule, je puis l'honorer de la maniere dont il veut être honoré. Il faudroit que cette prétention, reconnue comme elle l'eſt par une multitude d'hommes de toute eſpece, fût bien évidemment dénuée de fondemens, pour que ma raiſon m'eût permis de n'y pas donner quelque attention. Mais ſachant qu'elle avoit paru ſolidement fondée à des hommes d'un très-grand génie, anciens & modernes, j'ai ſenti que je me rendrois coupable d'une préſomption & d'une négligence impardonnables dans un ſujet auſſi intéreſſant, ſi je ne m'en occupois pas. J'ai donc examiné les preuves ; elles m'ont frappé, elles ont triomphé de mon ſcepticiſme, elles m'ont pleinement convaincu. Ne pouvant en trop faire pour les autres, dans une matiere de cette importance, je reprends le même examen, comme s'il devoit leur être encore néceſſaire. Pour le faire mieux, je m'y prends comme ſi je doutois encore ; je reviens à mon premier ton d'incertitude & de méfiance, que je ne quitte qu'à meſure que l'évidence m'y force ou m'y autoriſe. En un mot, je parle comme ſi je ne reconnoiſſois pas encore la divinité

de la Religion, qui eſt l'objet de ce court examen, & qui a été établie par ce RÉPARATEUR envoyé du ciel à la terre.

---

§. I.

CET ENVOYÉ extraordinaire a, dit-on, prouvé ſa ſublime miſſion par des miracles. Je ſais qu'à ce ſeul mot, de prétendus Philoſophes levent les épaules en riant; mais je ſais auſſi que les Philoſophes devroient être plus réſervés, qu'ils devroient abandonner le ton tranchant à l'ignorance. Ma raiſon me dit, que ſi l'homme inſtruit n'admet pas légérement les prodiges, il ne doit pas non plus, ſous le ſeul prétexte de leur invraiſemblance naturelle, les rejetter, quand on lui en prouve ſolidement la réalité; que je dois donc, avant d'en dédaigner les preuves, commencer par les examiner ſoigneuſement, ſur-tout quand avant moi des eſprits plus exercés & plus pénétrans que le mien ont diſcuté ces preuves, & ont cru devoir s'y rendre.

J'obſerve d'abord, que, vu notre état ſur la terre, les miracles ſont, parmi tous les moyens que la Divinité paroît avoir pu employer pour nous inſtruire, le plus approprié à notre être. Je ſens qu'une révélation intérieure & particuliere à chacun de nous eût d'une part favoriſé le fanatiſme & l'illuſion, & que, d'un

d'un autre côté, elle eût été peu conforme à notre conſtitution. Une révélation de ce genre n'eût pas été analogue à notre nature d'êtres mixtes, qui, compoſés d'eſprit & de corps, doivent s'inſtruire par leurs ſens, & ſe décider enſuite par leur raiſon. Toute révélation immédiate les eût tirés de cet ordre; & d'ailleurs, ſi elle eût été aſſez claire, aſſez diſtincte pour leur ôter, comme il convenoit, tout ſujet de doute, elle ne leur eût laiſſé ni l'exercice & l'uſage de leurs facultés, ni la poſſibilité d'un choix proprement dit, ni leur liberté. Enfin elle eût été un très-grand & un continuel miracle répété pour chaque individu. Preſcrire à DIEU cette voie de ſe communiquer à nous, & la juger préférable à celle des miracles que les Chrétiens alléguent, ſeroit donc une prétention incomparablement plus extraordinaire & moins philoſophique que la leur.

Il me paroît donc, d'après ces réflexions, que ſi DIEU, ſouverainement maître de ſes créatures, a voulu leur intimer des volontés particulieres, dont leur conſtitution préſente n'ait pu leur donner la connoiſſance; que ſi l'extinction preſque totale des lumieres naturelles, amenée par une longue & affreuſe dépravation, ſollicitoit de ſa bonté un remede, il n'a pu procurer l'un & l'autre d'une maniere plus analogue à notre poſition ſur la terre, qu'en donnant à ſon ENVOYÉ, pour lettres de

créance, le pouvoir de modifier ou de ſuſpendre les loix ordinaires de la nature. Sans doute, s'il l'a fait, ç'a été de la maniere dont l'Etre qui prévoit tout, & dont les volontés ſont immuables, a pu le faire, en prévoyant & en voulant de toute éternité cette modification, ou cette ſuſpenſion de l'effet de ſa volonté générale ; conduite qui n'a rien d'inconſtant ou d'indigne de lui.

Ces premieres conſidérations me montrent que les miracles ne ſont pas réellement auſſi peu conformes qu'on le croiroit d'abord, aux lumieres naturelles. La répugnance qu'on éprouve à les admettre eſt un premier cri de la raiſon, qui craint & doit craindre la ſurpriſe, & ſe tenir en garde contre l'impoſture & contre l'amour du merveilleux. Mais, pouſſée plus loin, cette même répugnance eſt un préjugé d'invraiſemblance & d'inſuétude, fondé ſur ce que les miracles ſont des événemens inſolites ou extraordinaires, auquel il ne faudra avoir aucun égard, ſi ceux de l'ENVOYÉ ſont clairement & ſolidement prouvés. Ceci eſt donc une ſimple *queſtion de fait*, qui ne differe de toute autre que par l'extrême importance de ſon objet. Or une *queſtion de fait* ne peut être décidée que par le témoignage. Le témoignage eſt effectivement la ſeule preuve propoſable des faits ; d'un autre côté, il eſt le ſeul genre de preuve convenable au commun des hommes trop bornés pour en comprendre d'au-

tres, & habitués d'ailleurs à ſe décider, en tout ce qui les intéreſſe, d'après le témoignage conſtant & uniforme de leurs ſemblables (*a*). On ne peut rejetter cette preuve, quand les témoins qui la fourniſſent ſont compétens & irrécuſables; mais avant d'examiner ſi ceux qu'on me produit ici ſont tels, je dois m'aſſurer ſi les Actes qui renferment leur dépoſition ſont authentiques, c'eſt-à-dire, s'ils me ſont venus d'eux, & s'ils en ſont venus tels qu'ils les ont écrits.

Les livres du Nouveau Teſtament, où eſt renfermée l'hiſtoire de l'établiſſement du Chriſtianiſme, ou des miracles opérés en ſa faveur, ſont ces Actes en queſtion. J'examine donc ſi je dois les regarder comme venant en effet des premiers Diſciples de l'Envoyé. Je vois d'abord que ſi une tradition conſtante m'empêche d'ôter à Virgile ſon Enéide, le même motif m'oblige à laiſſer aux Apôtres les livres qu'on leur attribue; que la tradition a même, par rapport à ces derniers, une force toute autre que par rapport aux œuvres du Poëte Latin; que les livres dont il s'agit ici, contenant les fondemens d'une nouvelle doctrine, ont dû être très-chers aux premiers partiſans de cette doctrine, partiſans zélés, puiſqu'ils ont tout ſouffert pour la défendre

(*a*) Il eſt bon de ſe rappeller ici les principes établis dans les chapitres XII & XIII de la premiere Partie, & dans le chap. IX de la ſeconde partie.

& l'établir. J'obſerve qu'il n'eſt aucun inſtant où une ſociété entiere puiſſe ignorer l'époque d'un livre qui l'intéreſſe autant ; que par conſéquent les premiers Chrétiens n'ont jamais pu être trompés à cet égard par un fauſſaire, qui auroit voulu introduire parmi eux des livres nouveaux, comme anciens, & comme écrits par les premiers Fondateurs. J'obſerve que ces livres étoient lus tous les jours par chacun des membres de la ſociété chrétienne, & par conſéquent trop connus, pour que le moment de leur intruſion n'eût pas été remarquable ; que les Auteurs auxquels on les attribue avoient vécu parmi les premiers Chrétiens, ou plutôt les avoient rendus Chrétiens ; qu'il en étoit même, parmi ces Fondateurs des anciennes Egliſes, qui leur avoient adreſſé, ou étoient cenſés leur avoir adreſſé des lettres qui ſont partie des Actes en queſtion, & citent à chaque page les autres pieces de ces mêmes Actes. Je vois que l'authenticité d'une ſeule de ces lettres prouveroit celle de toute la collection, parce qu'il n'en eſt pas une qui ne ſuppoſe la maſſe des faits énoncés dans l'enſemble de ces Actes ; que les ſociétés chrétiennes, auxquelles ces lettres étoient dites avoir été adreſſées, auroient réclamé contre leur ſuppoſition, ſi elles ne les avoient pas reçues, & que cette réclamation auroit néceſſairement empêché la tradition, qui annonce leur authenticité, de s'établir. J'obſerve qu'il

n'eſt aucune époque où des pieces telles que celles dont il s'agit, aient pu être introduites comme authentiques, ſi elles étoient ſuppoſées. Je ſens que cela eût été impoſſible, ſoit du vivant des Apôtres, ſoit immédiatement après leur mort, & que cela n'a pu avoir lieu plus tard, puiſque des Ecrivains de ce premier ſiecle, dont divers paſſages ſont rapportés dans les écrits de ceux du ſecond, qui eux-mêmes ſont cités par ceux du troiſieme, citent fréquemment ces pieces que nous avons aujourd'hui. Je vois d'ailleurs que la grande ſociété chrétienne avoit des ennemis nombreux, toujours attentifs aux priſes qu'elle auroit données ſur elle-même; que ces ennemis, quand ils étoient tirés de ſon ſein, alors on les nommoit HÉRÉTIQUES, citoient auſſi ces pieces, & par conſéquent les regardoient comme authentiques; que les autres adverſaires, qui étoient des Philoſophes idolâtres, ne ſe ſont jamais aviſés, en combattant le Chriſtianiſme, de dire que les hiſtoires de ſes miracles n'étoient contenues que dans des pieces ſuppoſées. Ils les reconnoiſſoient donc pour authentiques. Venu dix-ſept ſiecles après eux, comment m'aviſerois-je de vouloir trouver vraiſemblable la ſuppoſition de ces livres qu'ils n'ont jamais oſé enlever aux premiers diſciples, & à l'inauthenticité deſquels ils avoient cependant le plus grand intérêt? L'authenticité de tous ces Actes étoit

donc d'une notoriété à laquelle perſonne ne pouvoit ſe refuſer.

Cette vérité ainſi établie, il m'eſt aiſé d'employer les mêmes raiſonnemens pour faire voir que les Actes n'ont pu être altérés dans des choſes eſſentielles. D'ailleurs, qu'eſt-ce que l'impoſture auroit pu ajouter aux Actes ſinceres ? Quelques miracles ? Mais qu'y auroit-elle gagné ? Ce n'eſt pas ſur quelques prodiges que les Chrétiens ſe fondent, c'eſt ſur une ſuite de prodiges continus ; & en introduire, d'après coup, le récit dans les anciens Evangiles, c'eût été ſubſtituer de nouveaux Evangiles aux premiers, ce dont je viens de voir l'impoſſibilité. J'ajoute que ſi cette fraude fut venue des novateurs, les membres de l'ancienne ſociété s'y ſeroient oppoſés ; & que ſi elle fut venue de ces derniers, les novateurs n'auroient pas manqué d'en tirer avantage.

M'étant ainſi aſſuré que j'ai entre mes mains les Actes tels qu'ils étoient entre celles des premiers Chrétiens, je conſidere ces Actes en eux-mêmes, afin de voir quelles qualités ils m'annoncent dans ces hommes qui y ont conſigné leur témoignage. J'y trouve par-tout une candeur, une ingénuité impoſſibles à jouer ; une modeſtie telle qu'ils ne cherchent à s'attribuer la gloire de rien ; une ſimplicité ſi vraie, qu'ils racontent les plus

grandes choſes comme les plus petites, ſans paroître jamais craindre qu'on ne les croye pas. Ils ne veulent point m'étonner, mais m'inſtruire en me racontant ce qu'ils ont vu. Ils me diſent ce qui leur eſt déſavantageux, ou ce qui pourroit ſembler déſavantageux à leur Maître, comme ce qui leur eſt favorable ou glorieux. Ils ne ſe ſont pas concertés enſemble avant d'écrire ; leurs apparentes contradictions ſur les choſes acceſſoires me le font aſſez ſentir, malgré leur accord ſur le fond. Des gens groſſiers & ſans culture n'ont pas ce ton ſimple & naïf quand ils veulent tromper. Des impoſteurs obſcurs ne joignent pas cette modeſtie à de grands ſuccès. Des fanatiques ne ſont pas auſſi modérés ; leur haine pour leurs ennemis les animeroit, & en parlant de la mort violente de leur Chef, ils ne ſe borneroient pas, comme l'ont fait les Apôtres, à raconter paiſiblement les faits, à les détailler ſans colere, ſans réflexions injurieuſes. Cette tranquillité eſt bien extraordinaire, ſur-tout quand elle ne vient ni d'indifférence, ni de timidité ; quand ceux qui ſont auſſi tranquilles dans leurs récits, ſont des gens qui ont été aſſez fermes dans leur conduite pour reprocher à toute la Nation ſes déſordres & ſon opiniâtreté à méconnoître ce MESSIE qu'elle a fait mourir. D'ailleurs, des hommes tirés de la lie du peuple, comme ils l'avouent, & comme leurs ennemis Juifs, idolâtres

& philoſophes, l'ont toujours reproché aux Chrétiens, ne ſont pas capables de jouer auſſi adroitement la ſincérité. Les fourbes les plus ruſés & les plus inſtruits n'y réuſſirent jamais auſſi bien, & jamais on n'en vit qui aient ſu obtenir des ſuccès auſſi prompts, auſſi conſtans, auſſi univerſels.

Ce que ces hommes me racontent eſt extraordinaire, ſans doute, mais eſt en même tems de nature à avoir été facile à vérifier ou à contredire. Cependant j'en continue la diſcuſſion, comme s'il s'agiſſoit de faits ſur leſquels il eût été facile d'en impoſer ; & de cette diſcuſſion, il réſulte toujours qu'ils n'ont ni pu ni voulu tromper.

S'ils avoient voulu le faire, ils s'y ſeroient pris autrement ; ils auroient écrit avec plus de précaution. Les impoſteurs ne ſe preſſent pas ainſi de débiter leurs fables dans le moment où la mémoire des vrais faits eſt encore récente. Ils craignent de mettre leur fourberie en trop grande évidence, ſur-tout quand ils ſe voient environnés d'ennemis & de contradicteurs. Dans leurs récits, ils dépouillent les faits des circonſtances non eſſentielles de tems, de lieu, de nom & qualité de perſonnes, afin de donner moins de moyens de découvrir la fauſſeté ; & je vois que cette conduite eſt diamétralement oppoſée à celle des Apôtres. Ces derniers en ont dit cent fois plus qu'il n'en falloit pour qu'on pût les convaincre d'impoſture. Et ce-

pendant ceux qui ne les ont pas cru, & les CELSE, les PORPHIRE, ſucceſſeurs de ces premiers incrédules, les ont plutôt accuſés de magie que de menſonge. Leurs ennemis n'ont pas fait contre eux une ſeule procédure qui ait eu d'autres ſuites que de leur enjoindre de ſe taire à l'avenir. Je vois qu'on ne pouvoit en agir ainſi par mépris, puiſqu'ils faiſoient tous les jours un grand nombre de proſélytes, & que le vrai moyen de les en empêcher étoit de détromper leurs dupes en découvrant l'impoſture. On ne l'a pas fait; on ne le pouvoit donc, quoique les faits fuſſent énoncés comme de la plus grande publicité. Cinq mille hommes ont-ils été nourris en tel tems, trois mille en tel autre avec quelques pains? Lazare qui vit aujourd'hui étoit-il hier depuis deux jours dans le tombeau? Tel paralytique, tel boiteux, tel aveugle, ſerviteurs du Grand-Prêtre, ou fils d'un Centenier Romain, ou enfant d'un Chef de la Synagogue, ont-ils été guéris publiquement à la ſeule parole de JÉSUS? Eſt-il vrai qu'à ſa mort la terre a tremblé & a été couverte de ténebres? Eſt-il vrai que ſes pauvres, ſes timides, ſes ignorans Diſciples ſe ſont à peine vantés de l'avoir vu reſſuſcité; qu'ils ſont devenus tout différens d'eux-mêmes, courageux & parlant toutes les langues? Tout cela étoit ſi facile à vérifier ou à contredire, qu'on l'eût fait de maniere à prévenir toute erreur, ſi ces prodiges n'avoient

pas été notoires. D'ailleurs, n'eſt-il pas évident que s'ils euſſent été ſuppoſés, il eût fallu que ceux qui les inventoient & les débitoient comme vrais, fuſſent, je ne dis pas les plus effrontés, mais les plus inſenſés des hommes, & que jamais ils n'auroient fait autant de Diſciples? Les aveugles ſeuls auroient pu les croire, car il ne falloit que des yeux pour être en état de juger de la fauſſeté de leurs récits.

§. II.

Quand les Apôtres auroient eu des tréſors à gagner en imaginant, en écrivant & en ſoutenant des menſonges auſſi palpables que l'euſſent été les hiſtoires de leurs miracles & de ceux de leur Maître, il eſt clair qu'ils ne l'euſſent pas entrepris, ſi l'on eût exigé d'eux qu'ils fiſſent reconnoître la réalité de ces faits par leurs contemporains, puiſque, comme je viens de le voir, c'eût été leur demander une choſe abſurde & impoſſible. Mais il ne s'agiſſoit pas, à beaucoup près, pour eux de conquérir des tréſors. Qu'ils échouaſſent dans cette ſinguliere entrepriſe, ou qu'ils y réuſſiſſent comme ils l'ont fait, ils n'avoient que des perſécutions, des injures, des fers, des ſupplices à eſpérer. Pourquoi ſe feroient-ils donc ſi opiniâtrément expoſés à tant de maux pour des chimeres? Dira-t-on

qu'ils vouloient avoir le plaiſir d'être chefs de ſecte ? Mais cette ſuppoſition eſt trop inſoutenable après ce que j'ai remarqué de leur candeur, de leur ſimplicité, de leur groſſiere ignorance. Ce n'eſt pas là un caractere qui convienne à des impoſteurs, à des hommes aſſez vains, aſſez ambitieux, aſſez paſſionnés pour s'expoſer à tous les malheurs, ſans autre eſpoir que celui d'être un des douze chefs d'une ſecte perſécutée. En tout cas, s'ils étoient des impoſteurs, il faut convenir qu'ils étoient bien ruſés, puiſqu'ils ont ſi bien & ſi conſtamment joué la modeſtie, la franchiſe, le déſintéreſſement, l'oubli d'eux-mêmes. Mais, d'un autre côté, s'ils étoient ſi ruſés, comment ont-ils eu la mal-adreſſe d'ourdir des fables telles que celles dont on les ſuppoſe inventeurs ? Comment ont-ils oſé avancer des faits auſſi faciles à démentir ? Comment n'ont-ils pas ſuppoſé des perſonnages moins connus, des actions moins palpables, des prodiges moins récens, un théâtre moins public ?

Si j'applique à quelques faits particuliers ce que j'ai dit juſqu'ici, en général, de tous ceux que les témoins atteſtent dans leur dépoſition, je vois ſortir de ces faits mêmes une nouvelle lumiere qui en rend encore la vérité plus ſenſible. Comme les derniers de ces prodiges confirment tous les autres, s'ils ſe trouvent ſolidement établis, je m'attache à

eux, à la réſurrection de l'Envoyé & au don des langues. A l'occaſion du premier de ces faits, le ſeul qui ne ſe ſoit point paſſé en public, les réflexions ſuivantes ſe préſentent d'abord à mon eſprit.

Jésus avoit dit qu'il reſſuſciteroit. S'il n'eſt pas reſſuſcité réellement, ſes Diſciples doivent ceſſer de rien attendre de lui; il leur eſt plus évident que jamais qu'il n'étoit qu'un impoſteur. Cependant on diroit, à leur conduite, qu'au contraire ils comptent plus que jamais ſur lui; car, de ſon vivant, ils craignoient tout, & maintenant ils ne craignent plus rien. Ils ſe cachoient durant ſa paſſion, & maintenant ils mépriſent tous les périls, & publient hautement qu'il eſt reſſuſcité. Quand le traitement qu'il a ſubi doit les faire trembler pour eux-mêmes, ils bravent les puiſſances. De quel front oſent-ils publier ainſi qu'il eſt reſſuſcité, ſachant qu'il n'en eſt rien? Quel intérêt leur fait mépriſer tous les dangers pour un homme mort ſur un gibet? Que peuvent-ils en eſpérer? Me dira-t-on toujours qu'ils vouloient être chefs d'un parti? Mais il n'y a qu'un moment que j'ai reconnu cette ſuppoſition pour inſoutenable.

On veut que je croie qu'ils ont enlevé le corps de Jésus. Mais comment croirois-je que ces malheureux, conſternés par le ſupplice d'un Maître dont

ils avouent aujourd'hui l'impuiſſance, puiſqu'ils ſentent qu'il ne peut ſortir ſeul & vivant de ſon tombeau, aillent tenter d'en tirer ſon cadavre? Le tombeau étoit gardé par des ſoldats. Ce fait intéreſſant eſt conſigné dans les Actes; les témoins ne pouvoient, s'il étoit faux, eſpérer de l'accréditer; leurs ennemis l'auroient contredit hautement, & leur contradiction eût empêché l'erreur de s'établir. D'ailleurs, l'acharnement de ces mêmes ennemis m'en dit autant là-deſſus, que la dépoſition contenue dans les pieces; car l'animoſité a dû leur faire imaginer de mettre une garde au tombeau, puiſque, ſelon vous, l'idée eſt venue aux Apôtres, hommes ſimples & groſſiers, de publier qu'on l'avoit fait. Tout s'accorde donc à me dire que le tombeau étoit gardé. S'il l'a été, l'impoſſibilité d'en tirer le corps de JÉSUS a dû empêcher ſes Diſciples de l'entreprendre. Ils ont dû craindre pour eux-mêmes, & pour leur chere impoſture qui étoit dévoilée & anéantie s'ils étoient ſurpris. Les gardes dormoient, dit-on. Je le ſuppoſe; mais ne pouvoient-ils pas être réveillés, ou naturellement, ou par le bruit, avant que les Apôtres euſſent fini d'ôter la pierre du ſépulcre, & d'emporter le corps à une certaine diſtance? Dira-t-on que ces gardes ſe ſont laiſſés corrompre? Mais des hommes pauvres, mépriſés & haïs ne ſont pas en état de ſéduire des ſoldats ſoumis par diſcipline,

& dévoués, par goût à leurs ennemis, & dont la consigne est toute en faveur de ces derniers. J'ajoute que ces gardes, que les Disciples même ont dû craindre la surprise de quelque spectateur amené dans les environs, soit par le hasard, soit par la curiosité, soit par la haine. Cet importun n'arrivât-il qu'après l'enlevement fait, mais avant que le corps fût caché en un lieu sûr, l'embarras étoit le même. Que d'obstacles à vaincre pour des Disciples timides ! Que d'invraisemblances il faut admettre quand on veut soutenir qu'ils ont prétendu emporter ce corps, qu'ils ont osé entreprendre de le faire & qu'ils y ont réussi !

Cependant ce n'est pas tout : je suppose qu'ils en sont venus à bout en effet ; quelle sera leur conduite alors ? Ils se tairont sans doute, contens d'avoir fait un coup aussi adroit, aussi périlleux, sans avoir été surpris ? Non, au lieu de garder ce silence prudent dont tout concouroit à leur faire sentir la nécessité, ils publient hautement la résurrection de Jésus, sans craindre ni suites, ni recherches de la part de leurs ennemis, ni légéreté, ni indiscrétion, ni infidélité de la part d'aucun d'entre eux. Cependant si un de leur troupe a vendu son Maître il y a quelques jours pour trente deniers, un autre peut bien, soit pour la même somme, soit pour plaire aux chefs du peuple, soit pour n'être pas persécuté comme les autres, révéler

le ſecret de l'impoſture. Chacun d'eux doit craindre ce malheur ; chacun a même dû le craindre avant d'exécuter l'entrepriſe. Or, ſi chacun l'a craint, l'entrepriſe n'a ſûrement pas été exécutée.

Mais, ſuppoſons pour la ſeconde ou troiſieme fois qu'elle l'ait été malgré tant d'obſtacles. Du moins les Princes des Prêtres & les Magiſtrats apprenant que l'erreur qu'ils ont ſu prévoir & craindre, & qu'ils ont voulu prévenir, ſe répand & s'accrédite, prendront des meſures pour l'arrêter ? Non, ils n'en prennent aucune ; ils ſe conduiſent comme des gens qui n'ont rien à lui oppoſer, & qui ſont même convaincus. Il ne paroît aucune procédure ; aucun interrogatoire n'eſt ordonné ; on ne fait aucune perquiſition pour trouver quelques débris du cadavre ; on ſe contente de dire qu'il a été enlevé par les Diſciples, dans un moment où les gardes étoient endormis. Et cependant on n'interroge point ces gardes, on ne les inquiete point ; on diroit qu'on les ménage & qu'on craint de les mécontenter, & de les mettre ainſi dans le cas de dire ce qu'ils ſavent.

Voilà bien des preuves d'une part, de l'autre bien des invraiſemblances & des ſuppoſitions inadmiſſibles : cependant ce n'eſt pas tout. Ici l'enchaînement des faits & des vérités eſt tel, que ſi ces preuves de la réſurrection de l'Envoyé avoient beſoin d'être étayées, elles le ſeroient par le chan-

gement ſurvenu dans les Diſciples après cet événement. Je ne parle pas ſeulement du courage que ces hommes, jadis ſi craintifs, montrent tout-à-coup à l'époque où ils devroient être le plus abattus, ſe trouvant maintenant ſans appui, & le ſupplice de leur Maître devant leur dire à quoi ils doivent s'attendre s'ils perſiſtent dans leur plan d'impoſture ; mais je parle ſur-tout d'un autre fait qu'ils dépoſent dans les Actes.

Jesus leur a promis, diſent-ils, de leur envoyer ſon eſprit ; & ils racontent que dix jours après celui où ils prétendent l'avoir vu quitter la terre, ils ont apperçu des flammes ſe poſer ſur chacun d'eux, & que dès ce moment ils ont ſu les langues. Ils aſſurent que depuis ce jour ils ſont entendus de ceux des Juifs qui ſont arrivés à Jérufalem, de Rome & de la Grece, de l'Egypte & de la Lybie, &c. pour la fête de la Pentecôte ; que le peuple s'eſt aſſemblé au bruit de cette merveille ; qu'ils lui ont fait des diſcours qui en ont décidé une partie à reconnoître Jesus pour l'Envoyé de Dieu, & qu'entre autres huit mille, en deux jours, ont embraſſé ſa doctrine & ſont devenus Chrétiens.

Le ſimple récit de ces faits m'en prouve la vérité, quand je ſais qu'au lieu d'empêcher l'établiſſement de la Religion chrétienne, il en a été le fondement. Je le répete : quand on veut en impoſer

poſer, ce n'eſt pas ainſi que l'on invente, à moins qu'on ne ſoit dans le délire, & alors on n'eſt cru de perſonne. Si par impoſſible, car je commence à m'habituer à paſſer des choſes de ce genre aux adverſaires; ſi par impoſſible, dis-je, on perſuade l'univers en mettant autant de mal-adreſſe dans ſes fictions au milieu du ſiecle le plus éclairé, du moins, content de ce ſuccès, ne donne-t-on pas aux gens que l'on eſt parvenu à tromper, des moyens nouveaux de reconnoître facilement l'erreur groſſiere dans laquelle on les a jettés. On ne leur écrit pas dans ſes lettres des choſes qui ſuppoſent que beaucoup d'entre eux jouiſſent auſſi de ce chimérique privilege de parler les langues étrangeres ſans les avoir étudiées. Et ſi, par impoſſible encore, on ſe permet cette nouvelle & abſurde mal-adreſſe, & que par un prodige incroyable elle ne les détrompe pas encore, l'erreur ſe borne à eux, elle ne s'étend point. Les ſavans, les philoſophes, les IGNACE, les POLYCARPE, les JUSTIN, les CLÉMENT, les ATHÉNAGORE ne ſont pas aſſez imbécilles pour ſe laiſſer tromper de même ſur des choſes auſſi ſenſibles, & en faire la baſe d'une doctrine pour laquelle il peut leur en coûter la vie. Abſurdité pour abſurdité, ils aiment mieux perſiſter dans l'idolatrie qu'ils ont profeſſée juſqu'alors, que d'adopter une Religion pour laquelle il faut monter ſur les échafauds,

& qui n'eſt cependant fondée que ſur des faits qui ne peuvent exciter que le rire ou la pitié, ſi leur notoriété ne force pas à les admettre.

§. III.

SI l'on convient enfin que les Apôtres ne vouloient ni ne pouvoient tromper, ne pourra-t-on pas dire, au moins, qu'eux-mêmes ont été trompés par JÉSUS ? Mais il faudroit, pour ſoutenir cette idée, les ſuppoſer maintenant auſſi idiots que l'on vient de les ſuppoſer fourbes & ruſés ; encore n'y gagneroit-on rien. Je n'ai beſoin d'entrer ici dans aucun détail, je me rappelle ſeulement le genre des faits dont il s'agit, & je vois auſſi-tôt qu'il ſuffiſoit que les Apôtres euſſent des yeux, pour qu'on ne pût leur en impoſer ſur de tels faits. Je vois que quand j'admettrois l'abſurde ſuppoſition que l'ENVOYÉ ait pu perſuader à ſes Diſciples que tous les jours pendant trois ans, en leur préſence & d'un ſeul mot, il guériſſoit les malades, & nourriſſoit des milliers d'hommes avec quelques pains ; il me ſeroit toujours évident qu'il n'auroit pu leur perſuader qu'eux-mêmes en faiſoient autant. Il n'auroit pu maîtriſer d'avance leur eſprit, au point qu'après ſa mort ils ſe perſuadaſſent le voir ſouvent, lui parler, le toucher & manger ſouvent

avec lui. Il n'auroit pu leur perſuader il y a cinquante jours, qu'aujourd'hui ils parlent toutes les langues, & que ceux auxquels ils impoſent les mains, ont le même avantage.

De telles idées ſont d'autant plus révoltantes, que pour les ſoutenir il faudroit ſuppoſer une choſe bien plus inadmiſſible encore. Il faudroit ſuppoſer le public, la multitude, les contemporains trompés de même ; car la preuve teſtimoniale du Chriſtianiſme eſt compoſée de leur témoignage réuni à celui des Apôtres. La tradition écrite & non écrite forme la principale baſe de cette preuve, & la tradition n'eſt autre choſe que le langage de la multitude. Il faut donc ſuppoſer qu'elle a été trompée ; car il eſt impoſſible de ſe figurer que ce ſoit elle qui ait voulu tromper les autres. Elle ne trama & ne put jamais tramer aucun complot. La variété des caracteres, des paſſions, des intérêts de ceux qui la compoſent, empêche que les ſoupçons puiſſent jamais tomber ſur elle. Mais eſt-il beaucoup plus facile d'imaginer qu'elle-même ait été trompée au ſujet de faits auſſi éclatans & auſſi palpables ? Quoi ! on pourroit perſuader à la multitude, qu'au moment de la mort d'un homme, au ſupplice duquel une partie des individus qui la compoſent a aſſiſté, des ténebres épaiſſes ont couvert l'horizon, & que la terre a tremblé, quand cela n'eſt pas arrivé ? On pourroit perſuader à un

grand nombre de ceux qui forment cette même multitude, que de pauvres Juifs, habitans de Jéruſalem, leur parlent à chacun la langue de leur pays ? Non, je ne dois point m'arrêter à combattre de telles ſuppoſitions ; elles ſe détruiſent aſſez d'elles-mêmes. Cependant leur fauſſeté prouve la vérité des miracles ; car il faudroit que la foule dont nous parlons eût été ou trompeuſe ou trompée, pour que nous fuſſions trompés en croyant ce qu'elle nous a tranſmis. C'eſt cette foule de contemporains qui fournit le premier anneau de la chaîne que forme la tradition ; car la tradition du premier ſiecle n'eſt autre choſe que l'opinion de ces mêmes contemporains. Cette tradition du premier ſiecle a néceſſairement réglé celle du ſecond qui s'eſt fondée ſur elle, qui s'eſt même identifiée avec elle par les générations communes à ces deux ſiecles ; & il en a été de même des autres périodes de tems juſqu'à nous. Ainſi nous ne pouvons être dans l'erreur, ſi, comme nous venons de le voir, les Apôtres & la multitude qu'ils ont enſeignée & perſuadée, n'ont pu y être ſur les faits dont nous parlons.

Je pourrois certainement, ſans paſſer pour facile, me borner à tant de preuves réunies ; cependant je continue à m'en rappeller encore d'autres. Je me ſouviens des raiſons qui m'ont convaincu que les Auteurs Juifs & Payens n'ont pas dû parler beaucoup des miracles de JÉSUS-CHRIST, parce que

ceux qui s'en occupoient, devenant communément Chrétiens, ne pouvoient fournir au Chriſtianiſme des témoins idolâtres, & que la plupart des autres craignoient de ſe rendre ſuſpects aux prêtres, s'ils parloient de ces prodiges dans leurs écrits. Je me ſouviens auſſi de la remarque que j'ai faite ſur l'immenſe quantité d'ouvrages grecs & latins qui pouvoient avoir parlé des miracles, & que le tems a dévorés; nombre prodigieux en comparaiſon du nombre de ceux qui ſont venus juſqu'à nous. Enfin je me rappelle que, malgré ces raiſons qui expliqueroient très-bien le ſilence des Auteurs Payens arrivés à notre connoiſſance, j'ai vu que pluſieurs d'entre eux ont parlé de ces faits.

En continuant toujours mon coup-d'œil ſur les preuves de ces mêmes faits, j'apperçois, au nombre des ſuppoſitions révoltantes qu'il faudroit admettre pour les nier, de nouvelles invraiſemblances, des choſes contraires à toute analogie, à toute connoiſſance des hommes; en un mot, des choſes qu'il eſt impoſſible de paſſer aux adverſaires. Je vois, par exemple, que non-ſeulement les Apôtres, mais des millions d'autres perſonnes de tout âge, de tout ſexe, de tout pays & de tout état ont ſigné de leur ſang la miſſion de l'Envoyé fondée ſur ſes miracles, même dans un tems où s'ils étoient des chimeres, leur fauſſeté ne pouvoit manquer d'être évidente & palpable. Je me rappelle tout ce que je me ſuis dit

ſur ce point, ſoit par rapport à la certitude de ce fait atteſté par quantité d'Auteurs Payens (*a*); ſoit par rapport à la différence de ces Martyrs à ceux du fanatiſme; ſoit par rapport à la ſoumiſſion de ces hommes nombreux & fideles aux Princes qui les perſécutoient; ſoit par rapport aux lumieres de pluſieurs d'entre eux, ſoit par rapport à leurs vertus; circonſtances qui excluent le furieux fanatiſme, la démence, l'opiniâtreté fougueuſe qu'il faudroit leur ſuppoſer pour expliquer leur conduite, pour expliquer celle d'une partie des habitans des pays les plus éclairés qui montoient ainſi en foule ſur les échafauds.

L'empire de toutes ces preuves ſur mon eſprit s'accroît encore quand je conſidere la maniere dont le Chriſtianiſme s'eſt répandu dans le monde; non-ſeulement ſans aucun ſecours humain, mais en renverſant les puiſſans obſtacles que lui oppoſoient les préjugés & l'habitude dans le peuple, les paſſions & les vices dans les grands, l'intérêt & la mauvaiſe foi dans les prêtres. Je vois l'idolatrie détruite dans preſque tout l'univers alors connu; & détruite par des gens qui ſe fondoient ſur des faits faciles à démentir s'ils étoient faux; par des gens groſſiers & ignorans, tandis que les plus grands philoſophes n'ont pu abattre un ſeul autel, arracher une ſeule

(*a*) Voyez, ſur la certitude de ce fait, la Note 22 à la fin de l'ouvrage.

ville aux monſtrueuſes ſuperſtitions du paganiſme. Je remarque que cette grande & prompte révolution eſt elle-même un fait abſurde & inexplicable, un effet ſans cauſe, ſi l'on rejette les miracles; & que leur vérité, cette vérité ſi ſolidement prouvée d'ailleurs, une fois reconnue, explique tout & ſatisfait à tout. Leur notoriété une fois admiſe, je vois dans la forte conviction de leur réalité, & par conſéquent du divin meſſage de celui qui les avoit opérés, le moyen le plus puiſſant pour porter les hommes à renoncer à l'idolatrie, & à devenir Chrétiens. Dès-lors le myſtere eſt développé, un grand événement ne paroît plus produit par de petits moyens.

Si, de ces réflexions ſur les rapides progrès du Chriſtianiſme, je paſſe à conſidérer le malheur ſubit qui accabla les Juifs dans le même tems, & dont les ſuites ſe perpétuent, j'y trouve encore matiere à de nouvelles méditations. Je vois que des ouvrages inconteſtablement fort antérieurs à la naiſſance de JÉSUS, & au déſaſtre de la Judée, annonçoient aux Juifs un MESSIE. TACITE & SUÉTONE me diſent qu'ils l'attendoient en effet; les mêmes Prophetes qui le leur avoient promis, leur avoient dit qu'ils le méconnoîtroient, & qu'ils en ſeroient punis; le gros de la nation a rejetté en effet celui qui prétendoit être ce MESSIE; les Juifs ſont même le ſeul peuple connu, ſub-

ſiſtant alors, qui ait conſtamment rejetté ſa doctrine, & je vois à l'inſtant tous les maux fondre ſur eux. Je vois ces maux ſe perpétuer d'une maniere qui, ſi elle n'étoit pas rigoureuſement inexplicable, ſeroit au moins unique dans l'hiſtoire. Il m'eſt impoſſible de ne pas me rappeller ici la remarque de PASCAL, que tout cela s'eſt exécuté préciſément quand il le falloit, & comme il falloit pour les intérêts du Chriſtianiſme. CELUI de qui dépendent tous les événemens, paroît donc avoir eu en vue cette Religion dans tout ce qu'il a fait, ou permis par rapport aux Juifs. Comme ſeuls dépoſitaires non ſuſpects des anciens oracles, il falloit qu'ils fuſſent chargés de les conſerver aux Chrétiens qu'ils déteſtent : il falloit donc que cet ancien peuple durât toujours. Si tous les Juifs étoient devenus Chrétiens, le Chriſtianiſme n'auroit que des témoins ſuſpects, & il n'en auroit point du tout ſi les Juifs euſſent été exterminés. Suppoſé que je ne trouve pas en ceci une preuve qui, en la conſidérant comme iſolée, ſoit d'une certaine force, il m'eſt impoſſible de n'y pas voir, au moins, une confirmation bien ſinguliere de toutes celles qui m'ont frappé juſqu'ici.

En perſiſtant toujours à pouſſer ces nouvelles recherches, ou plutôt cette courte, mais exacte revue, juſqu'au même point où j'ai pouſſé mes premiers examens, je ne trouve rien qui n'ajoute

encore à tant de preuves déja réunies. Je conçois, par exemple, que ſi JÉSUS a été l'ENVOYÉ de DIEU, ſa doctrine a dû être la ſainteté même, & je vois qu'elle étoit ſainte en effet ; que né au milieu d'une nation livrée au fanatiſme, à la ſuperſtition, aux rêveries abſurdes de la Synagogue, il a cependant ſu faire entendre les oracles de la plus haute ſageſſe, laiſſer bien loin derriere lui les philoſophes les plus admirés, donner les plus ſublimes leçons, prêcher les plus héroïques vertus, & en donner l'exemple dans ſa vie & à ſa mort. Je ſuis obligé enſuite de convenir qu'il a eu des Diſciples dignes de lui, puiſque je vois que leurs ennemis même ont été forcés de rendre hommage à la pureté de leurs mœurs, à leur charité univerſelle, à leur vie irréprochable. Me perſuaderois-je que de tels hommes aient été des fourbes & des impoſteurs, que par conſéquent ils n'aient pas aimé DIEU, eux qui ont paſſé leur vie à l'annoncer aux Gentils? Qu'ils aient pu être des fanatiques, eux qui n'ont montré que modération, douceur & bienveillance, même envers leurs ennemis? Me perſuaderois-je que ſans bonne foi, & par conſéquent ſans vertu, ils aient pu la pratiquer toujours & ſans jamais ſe démentir en rien, quoique toujours malheureux ? N'être démaſqués par perſonne, quoique toujours haïs, environnés, obſervés? Ne pas ſe laſſer de ſe déguiſer, quoiqu'à

ce continuel déguiſement ils ne gagnaſſent que des mépris & des ſupplices ? Non, je ne puis en venir à cet excès d'opiniâtreté. Il m'eſt trop évident que tous ces anciens proſélytes, Apôtres, premiers Diſciples, Martyrs, ſimples Fideles, étoient les plus vertueux des hommes. Leurs ennemis n'en ſeroient pas convenus s'ils n'y avoient pas été forcés. Or, leur vertu devient une nouvelle & puiſſante preuve de la vérité des faits qu'ils atteſtoient. Car s'ils étoient vertueux, ils n'étoient donc pas des impoſteurs ; ils n'ont donc pas cherché à ſéduire l'univers. D'un autre côté, je ne puis dire qu'eux-mêmes aient été trompés, puiſque j'ai vu, ci-deſſus, la preuve du contraire. J'ai vu l'impoſſibilité qu'il y avoit à ſuppoſer qu'un grand nombre d'hommes ſe trompât ſur certains faits ; & quant aux Apôtres en particulier, il faudroit renoncer aux lumieres les plus communes pour imaginer qu'ils aient pu être trompés ſur les principaux miracles de leur Maître, ſur-tout ſur celui de ſa réſurrection, puiſque ſi elle n'avoit pas eu lieu, ils avoient donc enlevé ſon corps, ils le tenoient caché, & ne pouvoient par conſéquent le croire reſſuſcité. Je ſuis donc forcé de reconnoître, d'une part, qu'ils n'ont pas été trompés ; de l'autre, qu'ils ne cherchoient pas à tromper ; & par une conſéquence infaillible, que les miracles qu'ils atteſtoient étoient des prodiges réels.

Comment pourrois-je maintenant n'en pas convenir ? Que faudroit-il pour me convaincre, ſi le prodigieux enſemble des preuves que j'ai examinées dans cet ouvrage n'y ſuffiſoit pas ? Il eſt impoſſible d'y réſiſter, à moins qu'on ne ſe ſoit dit d'avance, *je ne céderai pas.* Celui qui a pu entrer dans des diſpoſitions auſſi déraiſonnables, réſiſtera aux raiſonnemens les plus forts, je n'en ai jamais douté; mais celui qui cherche ſincérement la vérité, la ſaiſit & l'embraſſe dès que ſa raiſon la lui montre. J'ai vu trop de convenances, trop d'analogies, trop d'inductions, mais ſur-tout trop de preuves réunies en faveur du Chriſtianiſme, pour ne pas m'y attacher. La vérité ſeule peut attirer ainſi tout à elle, & réunir les choſes d'ailleurs les moins liées. D'un autre côté, j'ai trouvé trop d'invraiſemblances de toute eſpece, trop de contradictions, trop de choſes inadmiſſibles dans les ſuppoſitions néceſſaires pour établir la fauſſeté de ſes miracles. Le menſonge ſeul peut ainſi ſe détruire, ſe combattre lui-même. Il ne peut ſe faire que les raiſonnemens les plus ſolides, que les preuves les plus multipliées, les plus variées & les plus concluantes, que tous les faits connus appuient une maſſe d'autres faits; que tout s'accorde à m'annoncer leur vérité; qu'en l'admettant, tout s'explique; qu'en la rejettant, tout devient paradoxe ou ſuppoſition inſoutenable, & que cependant la raiſon puiſſe ſe

diſpenſer de l'admettre, de la défendre, & de regarder ſes ennemis comme ceux de toute vraie philoſophie. Dans la foule des preuves que j'ai examinées, il en eſt pluſieurs qui, même ſéparées de l'enſemble, ſont d'une force à laquelle je ne pourrois refuſer de me rendre. Mais quelle n'eſt pas leur énergie, conſidérées dans ce merveilleux enchaînement par lequel elles ſe prêtent un ſecours mutuel! Comment ne verrois-je pas, dans la Religion qu'elles établiſſent, l'ouvrage du TOUT-PUISSANT, contre lequel aucun effort ne prévaudra jamais?

CHAPITRE XVIII.

Concluſion.

J'AI demandé, dès le commencement de cet ouvrage, aux ennemis du Chriſtianiſme, quel but philoſophique, moral, utile & raiſonnable, ils pouvoient avoir dans leurs efforts, pour éteindre cette Religion au ſein de laquelle ils ſont nés. Je faiſois alors abſtraction de la certitude & de la ſolidité des preuves ſur leſquelles elle repoſe. Je ne fondois mes reproches & mes modeſtes prétentions que ſur le danger inſéparable de l'extinction des ſentimens religieux dans des êtres en qui les paſſions

ont un besoin continuel du frein de la Religion. Mais je viens d'acquérir le droit de parler un autre langage, & de prendre un ton moins réservé. Je ne demande plus aux incrédules s'ils peuvent, dans leurs écrits & leurs propos légers, avoir une fin morale & raisonnable ; mais je les défere au tribunal de la raison même. Cette fiere & orgueilleuse raison vient de se trouver forcée de prendre elle-même le parti du Christianisme, quoiqu'il confonde sans cesse son excessive présomption. La philosophie est rentrée dans ses plus beaux droits, dans ses fonctions les plus nobles : elle vient d'applanir la route qui conduit à la vérité. Assez & trop long-tems l'abus des mots détournés de leur vrai sens a trompé les hommes. Il faut qu'enfin ils ouvrent les yeux. Il faut qu'ils sachent que quiconque ose plaisanter quand il devroit raisonner ; que quiconque décide sans examen, & au risque de blasphêmer ce qu'il ignore ; que tout homme qui ferme obstinément les yeux à la lumiere que renvoient des preuves aussi frappantes que celles que nous venons de développer ; qu'un homme qui met sa gloire à ne penser en rien comme la multitude, & à dédaigner indifféremment tout ce qu'elle respecte ; qu'un homme, enfin, assez susceptible d'idées étroites & puériles pour imaginer que la force d'esprit consiste à rire de ce que les autres croient, ne fut jamais un philosophe. Le premier

devoir de l'homme est de raisonner ; le second est de donner son assentiment à ce dont sa raison lui montre la vérité. Celui qui viole ces deux devoirs, cesse équivalemment d'être homme, puisqu'il cesse d'agir comme un être raisonnable. Si, même en jouant un rôle aussi humiliant que celui-là, il est encore assez vain pour croire intéresser & acquérir des droits à l'estime publique, cette folle & incroyable vanité, cette extravagante prétention le rendra ridicule aux yeux du philosophe ; supposé que le vrai philosophe oublie que les écarts d'un malheureux le rendent plus digne encore de pitié que de risée. Car pourquoi ne dirois-je point enfin la vérité sans l'altérer & l'adoucir ? Pourquoi ne donnerois-je pas désormais aux choses leur vrai nom ? Il y a trop long-tems que l'on appelle *foiblesse* & *crédulité* la respectable droiture de l'homme qui, aux dépens de ses passions, croit ce dont on lui prouve solidement la vérité. Il y a trop long-tems qu'un mérite frivole surprend des hommages qui ne peuvent être dus à l'inconséquence, à l'abus de l'esprit, à la témérité de ses décisions. Eh ! qu'importe à la raison que trois ou quatre de ceux en qui ces défauts se sont trouvés, aient eu d'ailleurs les talens les plus rares, & que plusieurs autres, sans avoir à beaucoup près le même génie, sachent amuser l'oisiveté de leurs Lecteurs ? Que m'importe que peut-être ils m'aient fourni à moi-même des

délassemens dans les instans très-rares où les devoirs de la société ne suffisent pas pour remplir ce but? Sans eux le spectacle des merveilles de la Nature m'eût procuré assez de plaisirs, peut-être même de plus agréables, mais à coup sûr de plus nobles & de plus utiles.

On ne doit pas s'attendre à ce qu'en finissant cet ouvrage, je m'écarte d'un principe que j'y ai rappellé plusieurs fois. Je ne m'occuperai donc point à exposer & à résoudre une nuée d'objections aussi souvent détruites que renouvellées (26). Je he crois pas nécessaire de répéter ce que j'ai dit ailleurs à ce sujet. Je vous ai montré par un ensemble de preuves irréfragables, que DIEU a parlé. Détruisez, si vous le pouvez, cette masse imposante. Anéantissez, ou affoiblissez au moins mes preuves. Proposez des difficultés contre elle; je m'engage à repousser ces difficultés. Si j'ai fait de fausses suppositions; si j'ai attribué à quelques inductions, à quelques analogies, à quelques preuves plus de force qu'elles n'en ont; si je me suis permis quelque raisonnement qui paroisse choquer les principes d'une saine logique; si j'ai altéré quelques passages dans les citations peu nombreuses que j'ai faites, indiquez-les. Mais si mes preuves résistent à vos attaques, si vous n'avez rien de solide à alléguer contre elles, croyez donc, sans vous arrêter à de vaines difficultés. Je ne puis trop le redire: on

doit appeller vaines en ce genre, toutes celles qui n'attaquent pas directement les preuves mêmes. On peut raisonner tant que l'on veut contre les preuves des faits; mais, comme l'a dit un homme que je puis vous citer (*a*), il seroit insensé de disputer contre les faits eux-mêmes.

Ici tout est clair dans la conduite que nous avons à tenir. Si les miracles de JESUS-CHRIST sont certains, il étoit l'ENVOYÉ de DIEU; sa Religion est donc divine; ses dogmes sont donc indispensablement l'objet de notre foi. Que plusieurs de ces mêmes dogmes soient incompréhensibles, ou qu'ils soient à notre portée, que nous importe? Résisterai-je aux preuves certaines d'une vérité, parce qu'il en sort des conséquences qui surpassent mes conceptions & paroissent choquer mes idées? Quoique les propriétés de l'hyperbole me soient démontrées, les conteſterai-je, parce que de ces propriétés il suit qu'une ligne peut s'approcher éternellement d'une autre sans la rencontrer jamais? Quand on cherche sincérement la vérité, préfere-t-on ainsi les côtés obscurs d'une science aux côtés lumineux? Sachons donc sentir enfin qu'il n'est plus permis, en ce siecle éclairé, de continuer à nous laisser séduire par des prétentions aussi ridicules & aussi déraisonnables. L'ignorant qui n'entrevoit

(*a*) BAYLE, au mot, *Manichéisme*, n. c.

aucun

aucun des nombreux myſteres que l'homme inſtruit rencontre à chaque pas dans la carriere des ſciences, peut ſeul ſe figurer qu'il eſt en état de comprendre toute vérité. Les PASCAL, les NEWTON n'eurent jamais cette manie des eſprits bornés ; pourquoi donc devient-elle ſi commune ? Pourquoi tant de gens négligent-ils de s'inſtruire, & refuſent-ils de croire, ſous prétexte que la Religion renferme des choſes inconcevables ? Un homme placé ſur une hauteur, au milieu d'un horizon immenſe, ne refuſe point de jouir des tableaux riches & variés qui ſe développent à ſes yeux, ſous prétexte qu'il entrevoit, dans le lointain, des objets qu'il ne peut plus diſtinguer & qui échappent à ſa vue.

Ma raiſon me dit que les dogmes doivent être clairs & frappans par leur évidence, dit l'Auteur d'Emile. On ſent aſſez ce que je répondrois à un tel énoncé. La raiſon, dirois-je, m'apprend préciſément le contraire, puiſqu'elle me fait voir que dans les ſciences humaines, incomparablement plus proportionnées à la foibleſſe de mes lumieres, je ſuis contraint d'admettre comme vraies une infinité de choſes que je ne conçois pas. Pourquoi prétendrois-je que la Religion, dont les objets ſont ſi relevés en eux-mêmes, ſoit la ſeule ſcience où nous devions tout comprendre ? *Si je vois*, dit

encore le même Ecrivain, *en faveur du Christianisme, des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi contre lui des objections que je ne puis résoudre. Il y a tant de raisons pour & contre, que ne sachant à quoi me déterminer, je ne l'admets ni ne le rejette.* Quoi ! célebre instituteur des hommes, critique amer des philosophes modernes, qui tombez souvent dans les inconséquences que vous leur reprochez, vous les imitez encore ici ? vous mettez en parallele des *preuves de fait*, preuves claires & à la portée de tout le monde, avec des objections sur des mysteres, objections nécessairement métaphysiques, & dont la difficulté peut tenir à la foiblesse de nos conceptions ! Comment ne sentez-vous pas, ou pourquoi feignez-vous de ne pas sentir que ces objections, par leur nature même, n'étant jamais assez claires pour être regardées comme des preuves de l'impossibilité des dogmes qu'elles attaquent, ne peuvent jamais contrebalancer les *preuves de fait*, les preuves évidentes de la révélation qui établit ces dogmes ? Et d'ailleurs, qu'entendez-vous par des *objections qu'on ne peut résoudre* ? Pour que des objections de ce genre soient résolues, faut-il qu'il ne reste plus rien d'obscur dans le dogme contesté ? Le prétendre seroit en revenir toujours à oublier que l'imperfection de nos connoissances ne nous permet pas d'arriver jusques-là. Une objection qui, au lieu d'atta-

quer les preuves, n'attaque qu'un dogme, est donc suffisamment résolue quand la réponse que l'on y fait, montre que les raisonnemens formés contre lui ne sont pas évidemment certains. Cette objection tombe, quand, après la solution que l'on en donne, l'opposition entre le dogme & les axiômes reçus, ou les vérités démontrées, ne paroît pas inconteſtable. Or, vous n'ignorez pas vous-même qu'il n'est aucune difficulté proposée contre les mysteres, qui n'ait été mille fois résolue dans ce sens, le seul dans lequel on puisse exiger une solution, puisqu'il est le seul dans lequel elle puisse être ici nécessaire.

J'en demande pardon au Lecteur, mais je ne puis dissimuler que pour ne pas voir une mauvaise foi décidée dans des doutes de ce genre, il faudroit être disposé à juger bien favorablement d'un Ecrivain dont l'esprit pénétrant étoit très-exercé. Cependant semés çà & là dans un ouvrage, ces doutes suffisent pour faire impression sur des hommes superficiels; ils nuisent plus sûrement à la vérité, que des raisonnemens suivis qui l'attaqueroient directement. Je trouve les écrits des adversaires de la Religion Chrétienne, remplis de ces phrases qui séduisent les gens inattentifs, & ne produiroient pas le moindre effet sur ceux qui réfléchiroient.

On a dû s'en appercevoir dans cet ouvrage; je an'ime gueres plus à citer en mauvaise part les morts que les vivans ; si j'étois dans d'autres dispositions, & si d'ailleurs il n'étoit tems de finir, je pourrois rapporter mille exemples de ces petites constructions insidieuses dont le piege se détend à la moindre lueur de la réflexion. J'en suis fâché pour mon siecle, mais les succès qu'obtiennent des écrits dans lesquels la raison joue souvent un aussi petit rôle, ne me donnent pas une haute idée de Lecteurs capables de se contenter aussi facilement, & de se décider aussi légérement.

Ce qui est évidemment vrai pour un esprit sain, ne peut être faux pour tout autre qui n'est point malade. Comment se fait-il donc que les preuves du Christianisme, ces preuves si satisfaisantes, restent sans effet, de nos jours, sur un aussi grand nombre d'hommes, tandis que l'irréligion voit tous les ans grossir le nombre de ses sectateurs? La réponse est connue : il est plus facile de vivre à son gré, que de suivre une Religion qui enchaîne & mortifie les passions. Tout paroît incertain à celui qui craint de rencontrer des preuves certaines, & qui fait tout ce qu'il peut pour les trouver foibles. On commence par douter dès qu'on commence à cesser d'être vertueux pour n'être plus

qu'honnête ; & l'on finit par prendre décidément le parti de l'irréligion, dès qu'on en vient à ſe permettre tout, à ne plus ſe contraindre. Il y a toujours une certaine liaiſon entre les opinions & les mœurs, & le changement des unes ne va jamais ſans celui des autres. Une ſecrete répugnance à ſoumettre ſa conduite aux regles de l'Évangile, eſt la vraie ſource de toute incrédulité. Les difficultés ſur le dogme ne viennent qu'à la ſuite. Elles ne ſont donc que des prétextes, & l'on n'y penſeroit pas même, ſi l'on ne vouloit ſe juſtifier le parti que l'on a pris d'avance. On a beau mettre ſes doutes ſur le compte d'une raiſon droite, d'un eſprit juſte & pénétrant ; c'eſt une illuſion de plus qu'on ſe fait à ſoi-même pour ſe flatter. Quelqu'un l'a déja dit : l'incrédule ne ſe déclare contre la Religion, que parce que la Religion ſe déclare contre ſes vices ou ſes penchans. Ce n'eſt pas qu'un homme, attaché à la vertu juſqu'à un certain point, ne puiſſe abſolument ſe décider contre le Chriſtianiſme ; mais ce cas doit arriver & arrive rarement, & alors l'incrédulité eſt facile à guérir. La rectitude de l'eſprit a quelque choſe de plus fixe & de plus déterminé que celle du cœur ; quand on n'a que la raiſon à ramener, la victoire eſt aiſée ; les paſſions n'étant pas de la partie, l'eſprit eſt libre ; il n'eſt point ſourd aux preuves quand des préju-

gés, fondés sur un secret intérêt, ne s'oppofent pas à leur effet. Mais quel empire les raisonnemens les plus clairs pourroient-ils avoir sur un esprit dont les jugemens sont dictés par un cœur gâté, par un caractere ennemi de toute gêne ? Quelle prise, quel accès un esprit réduit à ce honteux esclavage donneroit-il à la vérité ?

Les défauts que j'ai reprochés, dès les premieres pages de cet écrit, à mes contemporains, augmentent beaucoup encore la difficulté que l'on éprouve à arrêter les progrès de l'incrédulité, & contribuent à rendre vers elle la pente plus glissante. Ils le feroient même sans les vices dont je viens de parler. L'ignorance où l'on vit, par rapport aux preuves du Christianisme, fait qu'il est facile d'en être détourné, & difficile d'y être ensuite ramené. Comment seroit frappé de la force de ces preuves celui qui ne les étudia jamais ? La dissipation continuelle, à laquelle on se livre, est cause qu'on ne pense pas même à s'en instruire. On ne le feroit pas encore, quand même on y penseroit ; parce que, pour s'y décider, il faudroit y mettre quelque intérêt, & depuis long-tems on est accoutumé à n'en mettre qu'à ses plaisirs ou à sa fortune. D'ailleurs, une certaine molleſſe dans les goûts & dans les façons de penser & de vivre,

seroit révoltée par les idées sérieuses de la Religion. On ne veut pas être troublé dans l'entiere & profonde sécurité, au sein de laquelle on vit, par rapport à l'avenir. On sent qu'il faudroit contrarier sans cesse un goût de frivolité devenu une habitude. On ne veut essuyer aucun reproche, & l'on en auroit plusieurs à se faire. Il est plus commode de rester ce que l'on est, que d'y rien changer; il est plus facile de traiter d'absurdité ce qui déplaît, que de s'instruire assez pour en mieux juger. Le long usage des plaisirs d'une vie très-relâchée, dans laquelle on ne s'interdit que les crimes, acheve de faire trouver chimériques & insupportables les plus simples devoirs, les plus communes pratiques. Ajoutez à tout cela qu'il est beau de savoir briser ses fers, & de se trouver au nombre des petits héros qui passent pour en avoir fait autant. Cette victoire, remportée sur ce qu'on nomme préjugés de l'enfance, flatte au défaut d'autres triomphes, & l'on s'en applaudit. Puisse cet écrit contribuer à détromper quelques-unes de ces infortunées victimes de l'erreur & de l'ignorance, de la frivolité & de la décadence des mœurs! Puisse-t-il les ramener à la sainte Religion de leurs peres! Je les ai conduits jusqu'à la connoissance de la révélation. Cette connoissance étant fondée sur des preuves que le Philosophe peut se charger d'exposer dans

tout leur jour, je me suis prescrit cette tâche. Mais où la foi doit commencer à parler, le Philosophe doit se taire. C'est au Théologien, appuyé sur l'infaillible autorité des écritures, à prouver celle de l'Eglise, & à amener par degrés l'homme à embrasser, à croire, à adorer en détail LES MYSTERES D'UN DIEU FAIT HOMME POUR SAUVER LES HOMMES.

Fin de la seconde Partie.

NOTES
DE LA PREMIERE PARTIE.

Notes du Chapitre II.

(1) UN homme, un inſecte, un arbre, notre globe, le ſoleil qui l'éclaire, ſont autant de *Touts* particuliers qui, par leur liaiſon entre eux, deviennent des parties du grand *Tout*. Pour faire mieux comprendre à quel point chacun de ces *Touts* eſt compoſé lui-même d'une maniere qui décele admirablement une *Intelligence ſuprême*, prenons-en un de ceux que nous connoiſſons le mieux : le corps humain, par exemple.

Dans cette ſuperbe machine, il ſe trouve une multitude de viſceres, de vaiſſeaux, de glandes, de nerfs, de muſcles, de membranes, d'os, de liquides divers. Parmi tant de pieces, la plupart très-compliquées, il n'en eſt pas une ſeule qui ne ſuppoſe toutes les autres. L'enſemble, comme machine, a beſoin de ſoutiens, de leviers, de cordages & d'enveloppes ; c'eſt-à-dire, d'os & de cartilages, de muſcles & de tendons, de ligamens & de membranes. Mais toutes ces parties ont beſoin de la nourriture qu'elles reçoivent de la lymphe ; la lymphe ſuppoſe la circulation ; la circulation ſuppoſe le cœur, & le cœur ſuppoſe les arteres, leſquelles ſuppoſent les veines. Le cœur, les arteres & les veines ſuppoſent le ſang, le chyle, les vaiſſeaux & les glandes du ſyſtême lymphatique ; ſyſtême également néceſſaire au ſang & au chyle. Mais le ſang & le chyle ſuppoſent la digeſtion qui les ſuppoſe à ſon tour, puiſqu'elle ſuppoſe pluſieurs liqueurs qui en ſortent par les ſécrétions. D'ailleurs, l'eſtomac, le ſuc

gaſtrique & ſes couloirs, le pancréas & le ſuc pancréatique, le foie, la bile & ſes conduits, & enfin les inteſtins grêles, liqueurs & organes immédiats de la digeſtion, y auroient concouru en vain chacun à leur maniere, ſi le diaphragame & les muſcles intercoſtaux & abdominaux, par leur jeu & leur preſſion douce & alternative, ne concouroient au mouvement périſtaltique pour procurer les déjections d'une part, & de l'autre, aider le mouvement du chyle dans les vaiſſeaux lactés, & ſon aſcenſion dans le canal torachique. Mais ces mêmes muſcles ſont directement néceſſaires à la reſpiration, laquelle de ſon côté ne pourroit avoir lieu ſans l'abord du ſang dans les poumons, & par conſéquent ſans le cœur, les arteres & les autres inſtrumens de la circulation; en ſorte qu'ici toute dépendance eſt mutuelle ; chaque partie en ſuppoſe d'autres qui la ſuppoſe à leur tour. Nous ne ſommes pas au bout.

Rien de tout ce que nous venons de voir ne pourroit avoir lieu ſans les nerfs dont l'influence eſt néceſſaire ſur les muſcles, pour le rôle qu'ils jouent dans la reſpiration. Mais les nerfs ſuppoſent la ſubſtance médullaire, & par conſéquent la nutrition & la digeſtion qui ſuppoſent la reſpiration même. Ils ſuppoſent donc auſſi la circulation & toutes les parties néceſſaires à cette fonction. D'ailleurs, le cerveau que les nerfs ſuppoſent, a beſoin d'une très-grande quantité de ſang ; puiſque cet intéreſſant viſcere reçoit, au moins, la ſixieme partie de celui qui circule dans l'homme. Les nerfs & le cerveau ſuppoſent donc tout ce que ſuppoſe elle-même cette précieuſe liqueur.

Encore un coup, quelle complication de beſoins mutuels, de dépendances & de ſervices réciproques, de pièces dont chacune en ſuppoſe d'autres qui la ſuppoſent de même, dont la moindre eſt un prodige ſupérieur à tous les efforts humains; puiſque la plus ſimple fibre eſt un ouvrage beau-

coup au-deſſus de notre imagination ! Quelle ſavante combinaiſon des reſſources de la ſtatique & de l'hydraulique !

Je n'ai cependant fait que jetter un coup-d'œil bien vague ſur la partie la plus groſſiere de notre enſemble. Ce coup-d'œil ſi vague, je ne l'ai pas même étendu juſqu'aux ſens, à ces moyens admirables par leſquels nous ſommes mis en commerce avec les objets extérieurs. Je ne l'ai pas porté ſur cette étonnante fécondité par laquelle l'animal reproduiſant ſon ſemblable, fait ſurvivre l'eſpece à la deſtruction de l'individu. Je voudrois pouvoir entrer dans quelques détails ; je voudrois....., mais que puis-je, ſinon admirer, adorer & m'écrier : Admirons, adorons...!

(2) Cette note ne peut être utile qu'à ceux qui ſeroient tentés de me conteſter ce que je dis dans le texte qui l'occaſionne. Je ne dis pas qu'il n'y ait abſolument que des *rapports contingens* entre les différentes parties de l'univers ; mais que, parmi les *rapports* qu'on y découvre, ceux qui ſont le réſultat des formes & des mouvemens, ſont *contingens* comme eux.

En effet, de quelque maniere que l'on conſidere cet aſſemblage que nous nommons l'univers, on eſt forcé d'y reconnoître, en derniere analyſe, des *rapports* de divers genres. Je puis nommer les uns *métaphyſiques*, en appeller d'autres *géométriques*, & en trouver encore de purement *phyſiques*.

Par les premiers, j'entends ceux qui tiennent à la nature même des choſes. Ceux-là ſont néceſſaires ſans doute, mais ils ne peuvent être nombreux dans la matiere. Elle renferme dans ſon eſſence un trop petit nombre de propriétés ; puiſque tout ce qui tient à l'immenſe variété de ſes modifications en denſité, dureté, élaſticité, mouvement, &c. lui eſt *accidentel*. Quels rapports nombreux pourroient réſulter du petit nombre de propriétés inſéparables d'une ſubſtance

qui ne montre que de l'étendue impénétrable, divisible & gravitante, (supposé encore que la gravitation, au lieu d'être une simple loi établie par le Créateur, comme le pensoit Neuwton, soit essentielle à la matiere)? Me parlera-t-on du peu de connoissance que nous avons de la nature matérielle? J'en conviendrai, sans doute; mais je répondrai toujours que, quelque soit notre ignorance à ce sujet, nous savons au moins que toute propriété qu'un corps ne partage pas avec tous les autres corps, n'est pas essentielle à la matiere. Or, dans la foule des propriétés connues des différentes substances, & qui font l'objet des sciences naturelles, il n'en est aucune, excepté l'étendue, l'impénétrabilité, la divisibilité, & peut-être la gravitation, dont nous ne voyions un grand nombre de corps privés. Nous avons donc une preuve directe que dans cette prodigieuse quantité de propriétés, il n'en est pas une qui soit essentielle à la matiere.

Par les *rapports géométriques*, j'entends ceux qui tiennent aux propriétés de l'étendue figurée & du mouvement déterminé. Ces rapports ont une sorte de nécessité; mais elle n'est qu'*hypothétique*, puisqu'ils supposent des déterminations *accidentelles*, celles de la figure des corps, de la direction & de la quantité de leur mouvement; la géométrie & le calcul ne pouvant avoir pour objets l'étendue & la quantité indéterminées. Par exemple, on me démontre que les planetes doivent se mouvoir dans des ellipses plus ou moins excentriques. Mais cette nécessité n'est qu'hypothétique, puisqu'elle suppose dans chaque planete des choses très-éloignées d'être essentielles à la matiere; à savoir: une masse moindre que celle du soleil dans le système duquel elle se trouve, une force tagentielle, c'est-à-dire, une impulsion dans une direction perpendiculaire à celle de la gravitation, & d'une force moindre que celle de la gravitation dans un

certain rapport. Or, ces choſes que préſuppoſe la néceſſité des orbites elliptiques ſont *contingentes*. Les maſſes n'étant jamais que relatives, il n'eſt pas eſſentiel à un aſſemblage de matiere qu'il en ſurpaſſe un autre de maniere à le régir; il n'eſt pas eſſentiel à la moindre de ces deux maſſes qu'elle ait reçu une impulſion dans une direction perpendiculaire plutôt qu'oblique, avec un degré de vîteſſe moindre que celui avec lequel elle tomberoit en deſcendant librement le long de ſa demi-diſtance au corps plus conſidérable qui s'en empare. Il en eſt de même de tout autre loi coſmologique.

Enfin, par les *rapports* purement *phyſiques*, j'entends ceux qui réſultent des différentes modifications de la matiere, & qui ſont par conſéquent auſſi accidentels que ces modifications mêmes.

Notes du Chapitre VI.

(3) Ceux qui répondent à cette derniere raiſon, comme l'a fait l'Auteur d'Emile, (quoique d'ailleurs perſuadé de l'immortalité de l'ame), que le remords eſt la vraie punition du méchant, que c'eſt-là le bourreau chargé de le punir, ne peuvent croire ſérieuſement avoir fait une réponſe ſatisfaiſante. Il n'eſt nulle proportion entre la peine que méritent certains crimes, & les remords qui les ſuivent; ainſi les remords ſeroient une bien foible barriere contre les paſſions, s'ils étoient la ſeule peine du vice. D'ailleurs, les demi-méchans, ceux en qui les cris de la conſcience ont encore toute leur force, ſeroient bien plus ſévérement punis que les ſcélérats conſommés, puiſque ceux-ci, à force d'entaſſer crimes ſur crimes, forfaits ſur forfaits, ſont parvenus à étouffer ſes cris, & à n'en être plus tourmentés.

Notes du Chapitre IX.

(4) Je ne parlerai ici, ni de la prophétie que fit JACOB mourant, en béniſſant ſes enfans, dans laquelle il dit que le ſceptre ne ſortira pas de JUDA avant la venue du MESSIE, ou qu'il y aura toujours un chef de ſa race juſqu'à cet heureux moment; ni de celle d'AGGÉE élevant la gloire du ſecond temple au-deſſus de celle du premier, parce que ce ſecond temple, qui ſubſiſta ſi peu de tems après la mort de JÉSUS-CHRIST, devoit être honoré de la préſence de l'ENVOYÉ. Ces deux prophéties déciſives contre les Juifs, feroient peu d'impreſſion ſur les autres adverſaires des Chrétiens. Mais celle de DANIEL comptant les années, doit au moins être indiquée. J'y lis : *Il y a ſoixante-dix ſemaines* (c'eſt l'Ange du Seigneur qui eſt cenſé parler au prophete) *déterminées ſur ton peuple & ſur ſa ville pour conſumer l'infidélité, faire finir le péché, expier l'iniquité, amener la juſtice des ſiecles & terminer la prophétie..... Tu ſauras donc & entendras que depuis la promulgation de l'édit qui permettra qu'on retourne & qu'on rebâtiſſe Jéruſalem, juſqu'au* CHRIST *le conducteur, il y a ſept ſemaines & ſoixante-deux ſemaines. La ville & ſes murs ſeront rebâtis dans le moindre de ces deux tems* (dans les ſept ſemaines). *Après les ſoixante-deux, le* CHRIST *ſera mis à mort* (unctus excidetur, deſtruetur, icrt mxiê) *& une ſemaine confirmera l'alliance à un grand nombre, & au milieu de la ſemaine, le ſacrifice ſera aboli, & l'abomination ſera dans le temple, & la déſolation durera juſqu'à la fin.....*

Je ſais que les Juifs connoiſſoient la maniere de compter par ſemaines d'années, & je vois qu'ici ce ſens eſt néceſſairement celui de DANIEL, puiſqu'en ſept ſemaines de jours on ne rebâtit point une ville. Je vas donc en rétrogradant de l'année où l'on croit que JÉSUS-CHRIST

mourut, & la quatre cent quatre-vingt-dixieme, qui eſt la derniere des ſoixante-dix ſemaines, me conduit vers la vingtieme année du regne d'ARTAXERXES LONGUE-MAIN qui donna, en effet, cette année ſon ſecond édit pour permettre définitivement aux Juifs de rebâtir leur ville. Je laiſſe les ſavans s'exercer à trouver une exactitude rigoureuſe; ſept ou huit ans, dont ils different & diſputent entre eux, me paroiſſent peu intéreſſans quand il s'agit de tems auſſi éloignés, l'erreur pouvant être venue aiſément de l'ancienne chronologie profane. Si la carriere du ſavant de CHÉSEAUX eût été moins courte, ſans doute, à en juger par ſes vues profondes, par l'heureuſe réunion de ſes connoiſſances chronologiques & aſtronomiques, & ſur-tout par ce qu'il nous a laiſſé, nous n'aurions plus le moindre degré de préciſion à deſirer ſur cet objet. Voyez le précis de ſon travail dans le vol. 3 de l'ADDISSON de M. SEIGNEUX DE CORREVON.

(5) Les Prophetes ont dit que le MESSIE naîtroit à Béthléem; qu'il auroit un précurſeur, qu'il ſeroit ſoufflette, moqué, & qu'on lui cracheroit au viſage. *Le Roi pauvre, le Roi pacifique, le Roi ſauveur entre monté ſur un âne dans ſa ville de Jéruſalem..... Il nous a paru le dernier des hommes, un homme de douleur, & nous ne l'avons pas reconnu..... Il a pris véritablement nos langueurs ſur lui, il s'eſt chargé de nos douleurs, nous l'avons conſidéré comme un homme frappé de Dieu..... Il a été percé de plaies & briſé par nos crimes..... Il a été offert parce qu'il l'a voulu, & n'a point ouvert la bouche; il a été conduit à la mort comme une victime..... Ils peſeront trente pieces d'argent qu'ils donneront, & le Seigneur a dit: Allez, jettez à l'ouvrier en argile cette belle ſomme qu'ils ont cru que je valois lorſqu'ils m'ont mis à prix..... Ils ont percé mes mains & mes pieds..... Il a eſpéré au*

Seigneur, diront-ils ; qu'il vienne donc maintenant à ſon ſecours ; s'il eſt vrai qu'il en ſoit aimé..... Ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture, & dans ma ſoif ils m'ont abreuvé de vinaigre..... Ils ont partagé mes vêtemens, & ont jetté le ſort ſur ma robe..... Je plongerai Iſraël dans le trouble, le ſoleil ſe cachera au milieu de ſa courſe, & je couvrirai la terre de ténebres..... Après qu'il aura donné ſa vie pour le péché, il ſe verra de la poſtérité, & ſes jours ſeront réparés ; il verra le fruit de ſes peines, & répandra la lumiere ſur beaucoup de nations. Abrégeons : il eſt dit qu'il ſera le précepteur des Gentils ; que les Rois l'adoreront ; que le peuple regardera ſon Dieu qu'il a percé ; que les Juifs reſteront ſans Rois, ſans Prêtres, ſans autels, &c. &c. &c.

Notes du Chapitre XII.

(6) Les vérités religieuſes ne ſont pas les ſeules contre leſquelles ſe tourne l'abus des nouvelles découvertes. Plus on en fait, ou plus on croit en faire en ce ſiecle d'effervéſcence, plus je crains pour la ſaine phyſique. Comme le bel eſprit eſt le tombeau du goût & de la bonne littérature, de même une pétulante curioſité peut être le tombeau des ſciences. Une foule de vues neuves en chymie, en hiſtoire naturelle & en phyſique, vues que je ſuis fort éloigné de regarder généraſement comme des chimeres, & parmi leſquelles il en eſt pluſieurs qui pourroient devenir utiles, ne ſont preſque jamais pour nous que des idées nouvelles. A peine les avons-nous conçues, qu'auſſi-tôt nous volons vers d'autres ſans les avoir aſſez approfondies ; & ſouvent elles ne ſervent qu'à multiplier les doutes des gens prudens & réſervés. C'eſt à ces derniers, c'eſt aux vrais ſavans, iſolés ou réunis en corps académiques, d'arrêter

d'arrêter par leur ſage lenteur & par un ſcepticiſme raiſonnable notre dangereuſe & turbulente inquiétude. Cette lenteur dont les hommes ſuperficiels s'indignent quelquefois, eſt l'unique remede à ce mal, comme la lenteur que cauſent les formes judiciaires, eſt la ſauve-garde des citoyens. D'une méfiance exceſſive, nous avons paſſé ſubitement à une crédulité extrême. Quand on a dit que nous ignorons tout en phyſique, on croit avoir tout dit; & l'on ſe croit autoriſé à admettre ſans de bonnes preuves les faits les plus étonnans, comme pour avoir le plaiſir d'en conclure qu'on n'explique rien en phyſique. Déja l'on commence à s'écarter beaucoup trop hardiment des théories les mieux établies, comme ſi elles avoient été renverſées par des faits bien vus & bien obſervés. Cependant il arrive ſouvent que ces faits même, admis ſans avoir été ſuffiſamment répétés & vérifiés, ont le ſort de ces nouveaux ſpécifiques qu'on imagine tous les ans, & qui, après avoir été bien vantés, nous laiſſent enfin toutes nos maladies.

Ce ne ſeroit pas ici le lieu de me plaindre de ces diſpoſitions, quelque funeſtes qu'elles ſoient aux ſciences, s'il n'en réſultoit dans certains cerveaux une ridicule facilité à admetre des faits, plus ou moins incroyables, que quelques anciens auteurs nous rapportent, & dont le récit n'eſt ſoutenu d'aucune preuve ſolide, & ſi l'on n'alloit juſqu'à mettre au même rang les miracles du Chriſtianiſme, en attribuant les uns & les autres à des procédés ſecrets, & à des cauſes naturelles, également inconnues. C'eſt ce que je viens de combattre dans le texte qui a occaſionné cette note, & c'eſt auſſi ce qui vient de me faire parler des idées nouvelles & peu approfondies dans les matieres de phyſique.

NOTES DE LA IIe. PARTIE.

Notes du Chapitre I.

(7) JE puis, ſur ce ſujet, citer ici un raiſonnement fait par le plus ingénieux des adverſaires du Chriſtianiſme. (*Lettres à M. le Prince de* ***, *ſur les auteurs accuſés d'avoir mal parlé de la Religion*, lettre VII dans les œuvres de M. de VOLTAIRE.) Après avoir dit que M. FRÉRET réduit en poudre les raiſonnemens d'ABADIE, raiſonnemens que le Poëte aſſure être pitoyables, il ſe permet à lui-même le raiſonnement ſuivant : *Cet* ABADIE *prétend que les premiers Chrétiens mouroient pour les Evangiles, & qu'on ne meurt que pour la vérité. Mais cet* ABADIE *reconnoît que les premiers Chrétiens avoient fabriqué de faux Evangiles. Donc, ſelon* ABADIE *même, les premiers Chrétiens mouroient pour le menſonge.....*

Ne voulant pas m'écarter des égards que je me ſuis preſcrits, & que l'on doit toujours avoir dans la diſcuſſion, quoiqu'il s'agiſſe ici d'un auteur mort, qui n'épargna jamais les injures, même perſonnelles, envers les vivans, je me contenterai de qualifier ce profond raiſonnement, en diſant avec celui qui a oſé l'écrire : *Voilà ce qu'on appelle puiſſamment raiſonner.* On diroit, en effet, que ce monſtrueux ſyllogiſme n'a échappé à cet écrivain célebre, que pour confirmer ce qu'on ſait de tout tems, qu'un eſprit très-brillant eſt ſouvent un eſprit ſans juſteſſe. Si jamais ABADIE ſe fût montré aſſez foible Logicien pour défendre

la Religion avec de pareils raiſonnemens, qu'eût-on dit & de lui & de ſa cauſe ?

M. de VOLTAIRE donne enſuite cette leçon au docteur terraſſé : ABADIE *devoit conſidérer deux choſes eſſentielles.* 1°. *Qu'il n'eſt écrit nulle part que les premiers Martyrs aient été interrogés par les Magiſtrats ſur les Evangiles.* 2°. *Qu'il y a eu des Martyrs dans toutes les communions.....*

Si le ſavant écolier eut encore vécu, il auroit répondu au poëte qui vouloit ſe donner la peine de l'inſtruire : Je ne penſai jamais à dire que les Martyrs aient été interrogés & mis à mort au ſujet des Evangiles ; je ſais que leur Religion, plutôt que les livres qui la contenoient, ſervoit de prétexte à leur condamnation. J'ai dit que les premiers Chrétiens étoient ſi attachés aux livres de leur Religion, qu'ils ſouffroient tout pour les conſerver ; mais cela eſt fort différent de ce que vous me faites dire. Pour la vérité de ce que j'ai avancé, il ſuffit que ceux auxquels les Payens ont voulu enlever les Evangiles, aient ſouffert d'être traînés au ſupplice plutôt que de les livrer ; & pour la vérité de ce que vous me faites écrire, il faudroit que les livres des Chrétiens euſſent été le principal motif des Perſécutions.

Quant à la ſeconde leçon, au ſujet des Martyrs des différentes ſectes, je me charge de l'apprécier ; on verra ce que l'on peut en penſer, dans le chapitre XI de cet ouvrage.

(8) Quelques auteurs ont pris un ſingulier plaiſir à exagérer le nombre des Evangiles apocryphes ; & comme il eſt aiſé de groſſir une liſte par les doubles, les triples, les quadruples emplois, ils n'ont pas manqué de recourir à cet honnête & ingénieux moyen. En conſéquence, ils parlent de l'*Evangile de S. Paul*, & de l'*Evangile de*

Marcion, comme de deux ouvrages. C'eſt cependant le même écrit, ſous deux noms différens; ce n'eſt même que l'*Evangile de Saint Luc*, altéré dans quelques paſſages qui n'ont aucun rapport aux miracles. Ils parlent auſſi du *Protévangile de S. Jacques*, & de *l'Evangile de la naiſſance du Sauveur*, comme de deux pieces différentes, & c'eſt une ſeule & même piece. Il en eſt de même de l'*Evangile de vérité* qui eſt l'*Evangile de Valentin*; de l'*Evangile de l'enfance*, qui eſt l'*Evangile de S. Thomas*; de l'*Evangile de Tatien*, qui eſt l'*Evangile des Encratites*, & n'eſt même qu'une concordance des quatre Evangiles, dans laquelle on a ſupprimé ce qui eſt contraire aux opinions des Encratites. Il en eſt de même de l'*Evangile des Hébreux*, que les hommes ſinceres dont je parle comptent pour un Evangile différent de l'*Evangile des Nazaréens*, de l'*Evangile des douze Apôtres*, & de l'*Evangile de S. Pierre*, tandis que ces quatre différens titres indiquent la même hiſtoire, & que, de plus, cette hiſtoire n'eſt que l'*Evangile de S. Matthieu*, altéré dans quelques paſſages qui n'ont aucun rapport aux faits.

Notes du Chapitre X.

(9) Voici ce célebre paſſage, traduit littéralement du grec par l'Abbé BULLET. *En même tems parut Jéſus, homme ſage, ſi toutefois on peut l'appeller un homme, car il fit une infinité de prodiges, & enſeigna la vérité à tous ceux qui voulurent l'entendre. Il eut pluſieurs Diſciples qui embraſſerent ſa doctrine, tant des Gentils que des Juifs. Il étoit le Chriſt; & Pilate, pouſſé par l'envie des premiers de notre nation, l'ayant fait crucifier, cela n'empêcha pas que ceux qui avoient été attachés à lui dès le commencement, ne continuaſſent à l'aimer. Il leur apparut vivant trois jours après ſa mort. Les*

Prophetes avoient prédit & ſa réſurrection & pluſieurs autres choſes qui le regardoient ; & encore aujourd'hui la ſecte des Chrétiens ſubſiſte & porte ſon nom.

Ce paſſage a été cité deux fois par EUSEBE ; il l'a été par NICÉPHORE, par SOZOMENE, par S. JÉRÔME, par SUIDAS & par d'autres. On objecte, contre ſon authenticité, le ſilence des plus anciens apologiſtes du Chriſtianiſme, qui ne s'en ſont pas prévalus ; mais il pouvoit exiſter ſans qu'ils en euſſent connoiſſance. Quelques critiques prétendent qu'il y a peu de liaiſon entre ce paſſage & ceux qui le précédent & le terminent ; mais il me ſemble qu'on y trouve, quand on le veut, la liaiſon néceſſaire. On a dit auſſi qu'il y avoit quelque différence dans le ſtyle, entre ce morceau & le reſte de l'ouvrage ; mais qui peut ſe vanter de pouvoir juger sûrement du ſtyle de quelques lignes d'un ſimple récit hiſtorique écrit en une langue morte, & ſurtout en grec ? Cependant, quoique ces motifs de croire un paſſage interpolé aient bien peu de force, ſi on les compare à la difficulté qu'il y a de concevoir comment les Chrétiens auroient pu altérer généralement tous les exemplaires d'un ouvrage répandu, ſans qu'un ſeul ait échappé à cette entrepriſe, & ſans qu'il exiſte contre elle aucune réclamation ; quoique la plupart des ſavans fondés ſur cette raiſon, ſoutiennent l'authenticité de ce morceau, ne voulant m'appuyer ſur rien de conteſté, je préfere le parti que j'ai pris d'après l'Abbé BULLET, ſuivi en cela par M. SEIGNEUX DE CORREVON.

(10) PORPHYRE, philoſophe Platonicien qui écrivoit vers l'an 200 de notre ere. C'étoit un des payens inſtruits les plus ardens contre les Chrétiens. Dans la ſuite, les Empereurs CONSTANTIN & THÉODOSE firent imprudemment, quoique par un bon motif, brûler ſes ouvrages. Il ne nous en

reſte que les morceaux cités par ceux des Peres & des Docteurs qui les ont réfutés. Les principaux de ces réfutateurs ſont EUSEBE, S. GRÉGOIRE, S. JÉRÔME & S. CYRILLE. A la vue des difficultés propoſées comme par ce philoſophe incrédule, & combattues dans les écrits de ces ſavans perſonnages, il eſt impoſſible de ſoupçonner qu'ils puiſſent ne les avoir pas réellement tirées de PORPHYRE. D'ailleurs, quelle apparence y a-t-il que les Peres aient donné comme de lui des objections & des morceaux entiers qui ne ſe ſeroient pas trouvés dans ſon ouvrage alors très-connu ? Or, parmi ces difficultés & ces morceaux, il en eſt pluſieurs qui ſuppoſent les faits que nous liſons dans les Evangiles. Quand PORPHYRE diſoit, par exemple, que les Chrétiens faiſoient marcher JÉSUS ſur la mer, tandis qu'il n'avoit marché que ſur le chétif lac de Génézareth ; quand il attribue les miracles des Apôtres à la magie, il eſt clair qu'il ne parle ainſi, que parce qu'il ne ſait que dire, ne pouvant abſolument nier les faits.

Ce que je viens de dire de PORPHYRE, je le dis de CELSE & de tout autre auteur. Quand on les cite d'après les Docteurs qui les ont réfutés dans le tems, c'eſt comme ſi on les citoit d'après leurs ouvrages mêmes, puiſque les Peres qui les combattoient n'auroient pu les altérer, qu'en donnant ſans néceſſité la plus forte priſe ſur eux-mêmes, & en faiſant un tort manifeſte au Chriſtianiſme.

(11) CELSE, philoſophe Epicurien. Il écrivit vers l'an 120, ſous le regne d'ADRIEN. ORIGENE, dans ſon Apologie, l'a fortement réfuté.

(12) L'Empereur JULIEN, ſurnommé l'APOSTAT. Il nous reſte de ce Prince, ſi ennemi des Chrétiens, ſon MISOPOGON, quelques fragmens & pluſieurs lettres.

(13) HIÉROCLÈS, philoſophe & magiſtrat, qui vivoit ſous DIOCLÉTIEN; il étoit auteur de PHILALETHE, qui fut réfuté par EUSEBE.

(14) PLOTIN, philoſophe Platonicien, qui vivoit ſous GALLIEN. Son ouvrage contre le Chriſtianiſme exiſte encore.

(15) S. JUSTIN, philoſophe Stoïcien, devenu Chrétien à l'âge de 30 ans, ſous le regne d'ADRIEN, dans les commencemens du ſecond ſiecle. C'eſt à ANTONIN le pieux qu'il adreſſa ſa premiere Apologie.

(16) Ce n'eſt pas S. JUSTIN même que je prétends citer ici, mais les actes de Pilate. Il faudroit ſuppoſer un philoſophe Chrétien bien mal-adroitement impudent, pour croire qu'il eût oſé, dans une Apologie qu'il préſentoit & à l'Empereur, & à MARC-AURELE déclaré Céſar, & au ſénat, & au peuple Romain, ſe fonder ſur une piece chimérique, d'autant plus que CRESCENS n'auroit pas manqué d'en tirer un grand avantage. Ces actes auxquels il en appelloit, étoient un *compte rendu* de ce qui s'étoit paſſé depuis quelque tems en Judée, & en particulier à Jéruſalem, où par conſéquent il devoit être queſtion de JÉSUS-CHRIST, de ſa mort & de ſes miracles; compte rendu, que l'uſage, & peut-être la loi exigeoit des gouverneurs Romains, & que l'on nommoit, *commentarii rerum quotidianarum*. Cet acte s'inſcrivoit dans les regiſtres publics, & n'empêchoit pas le gouverneur, quand il avoit des choſes plus particulieres à dire à l'Empereur, de les lui dire dans une lettre à part. Ainſi il ne faut pas confondre ces actes que S. JUSTIN cite ici, actes néceſſairement réels, avec ces lettres que l'on dit avoir été écrites à TIBERE par PILATE, d'après leſquelles ce prince voulut, au rapport

de TERTULLIEN & d'EUSEBE, mettre JÉSUS-CHRIST au rang des Dieux. Quoique toutes les regles d'une ſaine critique paroiſſent favorables à ce dernier fait, je ne m'y attache point, parce que je ne veux m'appuyer ſur rien de ce qui eſt ou peut être conteſté. Je m'en tiens donc ſimplement à ce que S. Juſtin cite avec tant d'aſſurance à ce que Rome avoit de plus impoſant.

(17) LAMPRIDE, hiſtorien Latin, contemporain de DIOCLÉTIEN, auteur de pluſieurs vies d'Empereurs. Celles de Commode, de Macrin, d'Héliogabale & d'Alexandre Sévere nous ſont reſtées.

(18) CHALCIDIUS, philoſophe Platonicien, dans ſon Commentaire ſur le Timée, né vers l'an 300. Voyez CORREVON, ſur ce paſſage déciſif.

(19) MACROBE, Proconſul d'Afrique. Quoiqu'il n'ait vécu que vers l'an 400, il étoit certainement Payen, comme on le voit évidemment par différens morceaux de ſes Saturnales. Il raconte qu'AUGUSTE ayant appris le maſſacre de tous les enfans au-deſſous de deux ans, fait en Judée par l'ordre d'HÉRODE, & croyant d'abord que le fils de ce Tétrarque avoit été compris dans cette proſcription, avoit dit, par alluſion à l'abſtinence de la chair de porc obſervée à Jéruſalem, qu'il aimeroit mieux être le pourceau que le fils d'HÉRODE. Voyez la diſſertation de M. de CORREVON ſur ce paſſage.

(20) TALLUS dans ſes hiſtoires Syriaques; PHLÉGON dans ſon hiſtoire des Olympiades. Ce dernier étoit contemporain d'ADRIEN, qui le fit élever dans les ſciences. Il ne parle pas de JÉSUS, ainſi il ne lie pas avec ſa mort les ténebres qu'il cite. Il dit ſeulement que le jour fut changé, vers la ſixieme heure, en une obſcurité ſi pro-

fonde, qu'on voyoit les étoiles, & que par un tremblement de terre pluſieurs maiſons furent renverſées ; & il aſſigne, pour l'époque de ces événemens, la quatrieme année de la CCII^e^. Olympiade.

La ſixieme heure du jour, la même où JÉSUS-CHRIST mourut, ſelon les Evangéliſtes..... Des ténebres très-remarquables.....! Un tremblement de terre.....! Une date qui ne peut tomber que fort près de l'époque de la mort de JÉSUS-CHRIST ! La confiance avec laquelle S. JUSTIN, TERTULLIEN, LACTANCE parlant de ces prodiges comme arrivés à la mort de JÉSUS-CHRIST, en appellent dans leurs apologies aux regiſtres de l'empire.....! Cette réunion forme un argument bien fort, & je ne vois pas comment on pourroit y réſiſter. Mais ſi l'on y joint, pour la fixation rigoureuſe des dates, les ſavans calculs aſtronomico-chronologiques de M. de CHÉSEAUX, admirés par MM. CASSINI & de MAIRAN, on ſera plus éloigné encore de penſer à nier que ce dont PHLÉGON parle, ſoit les ténebres miraculeuſes que l'Evangile dit avoir eu lieu à la mort de JÉSUS-CHRIST. Voyez le 3 vol. de l'ADDISSON de M. de CORREVON.

Notes du Chapitre XI.

(21) Ceux d'entre les Martyrs que l'Egliſe Chrétienne honore d'une maniere ſpéciale, & de la mort deſquels elle a conſigné l'hiſtoire dans ſes faſtes, ne démentent en rien ce que je viens de dire. Leur nombre eſt peu conſidérable. Il n'y a pas eu, à beaucoup près, un Martyr par millier, dont la mort ait offert des circonſtances particulieres qui aient fixé ſur lui l'attention, fait recueillir ſon hiſtoire & immortaliſé ſon nom. Celui de tous les autres, ainſi que

leur genre de vie & de mort, eſt demeuré inconnu aux hommes. Des millions d'individus ont ſacrifié leur vie, & il n'y en pas eu mille qui aient été remarqués d'une maniere capable de flatter des hommes vains. Cela devoit être ainſi. Ce que les hommes font par troupes nombreuſes ſous le regne de trente Princes conſécutifs, ne doit plus ſembler remarquable à leurs ſpectateurs. Ce qui, ſans ceſſer d'être périlleux, eſt devenu très-commun, n'a bientôt plus aucun attrait humain. Comment donc pourrois-je croire que les Martyrs aient eu pour mobiles la vanité, l'envie de ſe faire un nom ?

Si vous m'objectez ici nos armées compoſées de braves qui montrent qu'on peut pour la gloire expoſer ſa vie, quoiqu'en le faiſant on ſe diſtingue à peine de la foule, je vous répondrai, 1°. en vous rappellant ce que je vous ai dit ci-deſſus (Note *a*, p. 188.) que la plupart des ſoldats penſoient à peine à ſe faire un nom ; 2°. en vous montrant la différence qu'il y a entre nos ſoldats & les Martyrs.

Le ſoldat expoſe ſa vie, & les Martyrs donnoient la leur. Le ſoldat peut mériter & obtenir des applaudiſſemens en ne verſant pas une ſeule goutte de ſon ſang : & les Martyrs étoient sûrs de répandre tout le leur. L'appareil des combats anime le courage & enflamme les ſens ; &, comme je l'ai déja dit, l'appareil du martyre ne pouvoit que les glacer d'effroi. La foudre & le glaive des guerriers tranchent les jours ; & les bourreaux les arrachoient, le plus ſouvent, avec une lenteur barbare. Les Martyrs, environnés d'idolâtres, ne recevoient que des injures & des malédictions ; les braves, au contraire, avant & après le combat ſont bien traités de tout ce qui les approche. Ils ſavent que ſi la fortune ſeconde leur courage, ils ſurvivront aux haſards ; & alors, s'ils ſont du petit nombre de ceux

qui penſent à la gloire, ils ſe voient ſur le point d'en jouir; mais les Martyrs ne pouvoient ſe repaître de cette agréable chimere, puiſqu'ils étoient sûrs de perdre la vie. Enfin le guerrier ſait que s'il recule, il trouve derriere lui l'opprobre qu'il redoute, & dont la crainte le force à être brave; tandis qu'au contraire tous les motifs naturels ſe réuniſſoient pour ébranler le courage du Martyr & le porter à reculer; puiſqu'il ne pouvoit être bien traité qu'en cédant, & en montrant une foibleſſe qui pouvoit ſeule lui valoir les bonnes graces de ſes maîtres.

Pour qu'on pût tirer quelque induction de la conduite des ſoldats à celle des Martyrs, il faudroit que leur poſition eût été la même. Il faudroit donc qu'embraſſer le métier des armes fût une choſe, non-ſeulement périlleuſe, mais ignominieuſe aux yeux de la plus grande partie de la nation. Il faudroit que les armées fuſſent compoſées & journellement entretenues, non de jeunes gens que l'étourderie ou le libertinage y amenent, & auxquels la réflexion ne procure pas enſuite la liberté de changer de parti, mais de gens de tout âge, tous véritables volontaires, qui y reſtaſſent malgré le mépris que je ſuppoſe que cet état leur attirât. Il faudroit qu'au lieu de mener les ſoldats à des combats dans leſquels ils peuvent eſpérer ou de ne recevoir aucun mal, ou de n'avoir que des bleſſures dont ils ſeront récompenſés, à des combats dans leſquels il eſt certain qu'il n'en périra pas le quart, & que dans ce nombre la plupart périront d'une mort douce & prompte, on les conduiſît en un lieu où ils duſſent périr tous, ſans exception, d'une mort également certaine, lente & cruelle. Il faudroit que juſqu'au moment où l'on ſonneroit cette eſpece de charge il fût, non-ſeulement permis, mais avantageux, honnête & louable aux yeux du gros de la nation, & ſur-tout du Prince, de quitter la milice & de fuir la

mort. Il faudroit même qu'y reſter expoſé fût une conduite qui paſſât pour une folie ſinguliere, & qu'en fuyant pour gagner les avantages dont je viens de parler, on ne perdît que l'eſpece de mérite qu'un petit nombre d'hommes s'aviſeroit d'attacher à cette ſingularité. Il faudroit enfin que, malgré cette liberté & ces puiſſans motifs d'en uſer, les armées, au lieu de perdre des hommes par cette déſertion permiſe & applaudie, en acquîſſent toujours un plus grand nombre ; alors la comparaiſon ſeroit exacte. Mais je doute que des armées recrutées à de pareilles conditions, reſtaſſent en effet complettes dans ce moment où j'ai ſuppoſé qu'il s'agit pour chacun d'aller mourir librement, ſans gloire, ſans défenſe, d'une maniere cruelle, dans la ſeule eſpérance de faire dire que l'on eſt mort ainſi, & avec la certitude de déplaire aux chefs & au ſouverain. C'eſt cependant là le cas dens lequel ſe ſont trouvés les Martyrs, & dans lequel ils ont tous préféré la mort à la vie.

(22) Dans tout ce chapitre, je ſuppoſe qu'il y a eu un très-grand nombre de Martyrs. Les Chrétiens en comptent dans leurs faſtes un nombre prodigieux, & des écrivains très-modérés le pouſſent beaucoup au-delà de douze millions. Qu'un critique hardi juſqu'à la témérité & l'extravagance les réduiſe au quart, il en reſtera plus qu'il n'en faut pour fonder tout ce que j'en ai dit. Mais, comme aujourd'hui il n'eſt rien qu'on ne nie, il eſt poſſible qu'il y ait des gens, ou aſſez tranchans, ou aſſez ignorans pour oſer avancer que peut-être, cette réduction faite, le nombre qui reſteroit ſeroit-il encore fort au-deſſous de la vérité : je vais, d'après le ſavant BULLET, produire des autorités profanes qui atteſteront une ſuite de perſécutions ſanglantes ; d'où il réſultera évidemment que le nombre des Martyrs a dû être prodigieux, ſans ſpécifier juſqu'où il a pu monter.

SUÉTONE, dans la vie de NÉRON, parle des ſupplices auxquels ce Prince faiſoit condamner les Chrétiens.

TACITE, dans ſes annales, dit en parlant de la même perſécution, qu'une foule de Chrétiens (*multitudo ingens*) y périt, & il décrit les tourmens très-recherchés qu'on leur faiſoit ſouffrir.

La fameuſe lettre de PLINE à TRAJAN, parle de Chrétiens qui ont renoncé il y a vingt ans à leur Religion, ce qui indique la perſécution de DOMITIEN. Ce morceau roule ſur celle de TRAJAN, & la réponſe de ce Prince a pour objet la punition des Chrétiens accuſés qu'il déclare alors puniſſables. Il défend cependant de les rechercher, vu qu'il y auroit, dit-il, une multitude trop immenſe d'hommes enveloppés dans ce danger. PLINE conjecture que la plupart de ceux qui ont abjuré le Chriſtianiſme n'étoit réellement pas des Chrétiens, mais des hommes que leurs ennemis perſonnels vouloient perdre ; car, ajoute-t-il, on prétend que les vrais Chrétiens ſouffrent tout plutôt que de renoncer à leur Religion.

S. JUSTIN, dans ſon apologie, cite un reſcrit d'ADRIEN, ſucceſſeur de TRAJAN, adreſſé à MINUCIUS FONDANUS, Proconſul d'Aſie. Ce reſcrit eſt en faveur des Chrétiens ; mais il y eſt parlé des perſécutions employées juſqu'alors contre eux, & il y eſt défendu de les tourmenter à l'avenir à la ſeule requiſition du peuple ; ce qui prouve en même tems que ſouvent le peuple faiſoit des Martyrs ſans l'ordre du Prince. Remarquez qu'ici ce n'eſt pas S. JUSTIN que je prétends citer, mais le reſcrit même qu'il rapporte, & qui ne peut pas n'être pas authentique. Cet apologiſte n'eût point oſé le ſuppoſer ; rien ne le forçoit à donner ainſi priſe ſur lui, & à riſquer de nuire au Chriſtianiſme, au lieu de lui être utile.

Les ménagemens prescrits par ADRIEN n'eurent pas lieu long-tems. On en trouve les preuves dans l'histoire des Juifs par BASNAGE, & dans la Chronique des Samaritains, qui parle de ce qu'on fit souffrir en Egypte aux Chrétiens de ce tems. M. BULLET cite aussi divers passages grecs de CELSE, qui parlent de ce qu'on leur faisoit souffrir alors avant de les crucifier.

ANTONIN suspendit la persécution par un rescrit dont la nécessité prouve les persécutions précédentes. C'est EUSEBE qui cite ce rescrit, & le rapporte dans toute sa teneur. Quelques critiques avoient cru pouvoir en suspecter l'authenticité, parce que le Prince qui y parle prend le nom de MARC-AURELE ANTONIN. Mais on a trouvé, depuis, deux inscriptions (voyez le *Voyage d'Alep à Jérusalem par M.* MAUNDRELL) où le même nom de MARC-AURELE, joint au surnom de PIEUX qu'ANTONIN seul a porté, est donné à un Empereur. Cet Empereur étoit donc ANTONIN; on nommoit donc quelquefois ce Prince, MARC-AURELE ANTONIN. D'ailleurs, c'est lui qui fit tailler dans le roc le chemin de Béryte, le long de la mer, chemin à l'occasion duquel ces inscriptions ont été placées : ainsi raisonne BULLET. Remarquez que dans le rescrit dont il s'agit, l'Empereur reproche aux Payens leur oubli des dieux, & leur haine des Chrétiens, qui, dit-il, aiment leur DIEU, & n'attendent ni les tremblemens de terre, ni les autres calamités pour l'honorer.

L'histoire de PEREGRIN dans LUCIEN, suppose beaucoup de persécutions en différentes provinces de l'Empire sous ce même Antonin.

L'on a une lettre d'un gouverneur de Lyon à MARC-AURELE, & la réponse de ce Prince qui lui marque de faire mourir les Chrétiens obstinés. Vous pouvez voir dans

BASNAGE des autorités qui prouvent que COMMODE fit de même; & dans la vie de SEPTIME SÉVERE, par SPARTIEN, des paſſages qui montrent que cet Empereur ſe conduiſit auſſi de la même maniere. Le ſupplice le plus commun qu'on fit ſubir alors aux Chrétiens, étoit celui du feu. On les attachoit à des poteaux, & on les entouroit de ſarmens qu'on enflammoit; ce qui les faiſoit nommer par dériſion, *ſarmentarii*, *ſemaxii*, les gens à ſarmens, les gens à poteaux; comme ſi être Chrétien, ou être ainſi traité, eût dû être une même choſe.

SPARTIEN, dans la vie de CARACALLA, raconte qu'un enfant de ſept ans, qui jouoit avec ce Prince pendant ſes premieres années, ayant été rudement fouetté, *parce qu'il étoit de Religion Juive*, le jeune Prince fut quelque tems ſans vouloir enviſager l'Empereur ſon pere, ni le pere de l'enfant, auteurs du traitement. On ſait que les Juifs n'étoient pas tourmentés à Rome pour leur Religion, & que les Romains donnoient ſouvent au Chriſtianiſme le nom de Judaïſme. Cet enfant étoit donc vraiſemblablement Chrétien; cela eſt d'autant plus probable, que TERTULLIEN nous apprend que CARACALLA avoit eu une nourrice Chrétienne; il eſt donc à préſumer que, comme le conjecture BULLET, cette femme aura mis ſon enfant près du jeune Prince pour l'amuſer.

CARACALLA ne garda pas long-tems ces ſentimens de bonté envers les Chrétiens, car CÉCILIUS, dans MINUTIUS FÉLIX, Avocat de ce tems, dit qu'on les crucifioit & qu'on les brûloit ſous le regne de ce prince.

LAMPRIDE, dans la vie d'ALEXANDRE SÉVERE, nous apprend quel étoit le reſpect de cet Empereur pour JÉSUS. Cependant on continuoit à tourmenter les Chrétiens dans les provinces; & ULPIEN, Préfet de Rome & du prétoire, dans ſon ouvrage ſur les devoirs des Pro-

conſuls, met au nombre des ordonnances, qu'ils doivent ſavoir & obſerver, divers reſcrits d'Empereurs contre le Chriſtianiſme ; preuves que ſous ce Prince ces décrets n'étoient pas annullés.

On imaginera aiſément que le tyran MAXIME, que Rome regardoit comme un monſtre, qu'on déſignoit ſous les odieux noms de *Cyclope*, *de Buſyris*, *de Phalaris*, *de Typhon*, à cauſe de ſes recherches en cruautés, n'épargna pas les Chrétiens. Quant à DECE & à VALÉRIEN, on peut voir en détail l'acharnement des perſécutions ſous leur regne, dans les actes proconſulaires & préſidiaux, actes authentiques, interrogatoires juridiques tranſcrits dans les greffes par des Chrétiens, & qu'il ſeroit impoſſible de rejetter ſans infirmer tout monument hiſtorique. On auroit d'autant moins de droit d'en récuſer ici l'autorité, qu'on ne prétend la faire valoir que pour montrer la continuation d'une conduite déja prouvée juſqu'à cette époque par les ouvrages mêmes des Payens. Le recueil de ces *actes ſinceres* a été donné par D. RUINART.

GALLIEN arrêta les perſécutions. Depuis lui juſqu'à DIOCLÉTIEN & MAXIMIEN, on ne peut en prouver la ſuite que par des témoins Chrétiens. Mais peut-on les récuſer, quand il ne s'agit que de prouver une choſe très-vraiſemblable, puiſqu'elle étoit devenue une eſpece d'uſage, ou même une ſorte de loi ?

Nous voyons dans LUCIUS CÉCILIUS, contemporain de DIOCLÉTIEN, que ſous ce Prince on dépouilloit d'abord les Chrétiens de tout ce qu'ils poſſédoient ; qu'enſuite on les mettoit à la torture ; qu'enfin on les brûloit, à moins qu'ils ne cédaſſent ; que dans ce dernier cas, on leur rendoit leurs biens & leurs emplois. Auſſi a-t-on de lui une médaille qui porte : *Nomine Chriſtianorum deleto* ; car

car il croyoit avoir exterminé les Chrétiens & le Chriſtianiſme.

Mais CONSTANCE & GALERE qui lui ſuccéderent, reconnurent & prouverent la fauſſeté de cette prétention; puiſque, comme on le voit dans le même LUCIUS CÉCILIUS, ils furent obligés de recourir aux mêmes ſupplices pour tâcher d'arrêter les progrès de la Religion Chrétienne.

LIBANIUS, dans l'Eloge funebre de l'Empereur JULIEN, dont le texte grec nous eſt reſté, dépeint les tourmens horribles que les autres Empereurs ſe ſont cru obligés d'employer pour empêcher le Chriſtianiſme d'inonder tout l'Empire : à quoi il ajoute que JULIEN fut trop prudent pour s'obſtiner ainſi à répandre des fleuves de ſang. Il nous eſt reſté pluſieurs lettres de JULIEN lui-même à LIBANIUS, à ARISTOMENE, &c. dans leſquelles il ſe plaint ſouvent du peu de ſuccès des moyens qu'il emploie pour ramener les peuples à l'helléniſme, c'eſt-à-dire au culte des dieux.

Je ne raſſemblerai pas un plus grand nombre de témoignages. En voilà plus qu'il n'en faut pour fermer la bouche à quiconque ſeroit tenté de conteſter au Chriſtianiſme la multitude de ſes Martyrs.

Notes du Chapitre XII.

(23) Il eſt rigoureuſement impoſſible qu'une petite cauſe, ou que de petits moyens ſuffiſent à produire de grands effets. Quand des hiſtoriens philoſophes, ou ſinges de la philoſophie, ſuppoſent le contraire dans leur maniere de rendre raiſon des événemens, ils s'expriment en orateurs, ou plutôt en rhéteurs, & non en philoſophes. Ils appellent cauſe ce qui n'eſt qu'une occaſion; & il eſt très-ſimple

que de fort petites choſes puiſſent en occaſionner de grandes. Mais quand on n'abuſe pas des mots, on n'appelle point faſtueuſement cette belle découverte, une *explication des grands événemens par les petites cauſes.* Qu'un homme faſſe bâtir un magnifique palais, avec une ſomme beaucoup moindre que celle qu'un autre y eût dépenſée, on dit qu'il a fait de grandes choſes avec de très-petits moyens; mais on s'exprime alors vulgairement. Pour parler exactement de ceux qui ont été employés à cette conſtruction, & pouvoir prononcer qu'ils étoient petits, il faudroit prendre tout l'enſemble de ceux qui y ont ſervi. Alors on feroit entrer en compte, non-ſeulement l'argent, mais la maniere de le diſtribuer, l'à-propos, le choix de l'architecte, ſes talens, ſon activité, ſa probité, le zele des ouvriers, le ſoin des ſurveillans, la maniere de les intéreſſer, l'attention à empêcher les doubles emplois & le *gaſpillage*, &c. On verroit pour lors que le propriétaire n'a pas employé de plus petits, mais d'autres moyens que cet homme qui, en dépenſant plus que lui, n'auroit fait qu'une conſtruction médiocre. Il reſte donc vrai de dire que les grands effets ne ſont & ne peuvent jamais être produits par de petits moyens; qu'ainſi il eſt impoſſible que le Chriſtianiſme ait été répandu comme il l'a été par ceux qui ont concouru à ſon établiſſement, & y ont concouru ſeuls, ſi une forte conviction, fondée ſur des miracles authentiques, n'a pas été le vrai moyen qui a ſervi à produire cette révolution morale.

(24) Voyez le ſavant PRIDEAUX, *vie de Mahomet, tirée des auteurs Arabes, Chaldéens, Grecs, &c.* trad. de l'Anglois; liſez auſſi la vie du même impoſteur, *tirée de l'Alcoran & de ſes commentateurs Arabes, de la Sonna & des traditions recues des Muſulmans, par M.* GAGNIER, profeſſeur des langues orientales, à Oxford.

BAYLE, au mot *Mahomet*, dans ſon fameux dictionnaire, n'a pas été tenté d'avancer qu'il y eût aucune reſſemblance entre les cauſes des rapides progrès du Chriſtianiſme & du Mahométiſme. Il avoit lu PRIDEAUX, GAGNIER & les autres auteurs inſtruits, & il n'avoit garde de parler de la Religion Mahométane en ignorant. Ceux qui oſent aujourd'hui ce que cet écrivain n'a pas oſé, n'ont cette témérité que parce qu'ils ne connoiſſent pas l'hiſtoire du fanatique conquérant, ſoit qu'ils ne l'aient jamais étudiée, ſoit qu'ils ne l'aient lue que dans des écrivains guidés par quelque prévention, ou mal informés, faute de connoiſſances dans les langues orientales. Je ne doute pas que ceux qui ne connoîtroient l'hiſtoire du célebre impoſteur, que par ſa vie écrite par M. le Comte de BOULAINVILLIERS, par exemple, ne pût faire l'objection & le parallele que je viens de détruire. Mais comment un auteur, qui n'a pu puiſer dans les ſources, puiſqu'il avoue lui-même, dans ſa préface, qu'il ignore abſolument les langues orientales, peut-il inſpirer à des Lecteurs qui ſe croient quelques idées de logique & de critique, aſſez de confiance pour les faire parler d'après lui?

Quelques-uns des ouvrages les plus fameux contre le Chriſtianiſme, ſans ſe permettre le parallele mal-adroit dont je viens de parler, ſuppoſent que MAHOMET ſéduiſit les Arabes par des prodiges apparens. On vient de voir ce qu'il faut penſer de cet autre fait démenti par l'Alcoran lui-même. A cet égard, le Lecteur doit faire ici une réflexion. L'Alcoran eſt un livre authentique. Si dans cet ouvrage il étoit dit nettement que MAHOMET a fait tel & tel miracles publics & reconnus, on pourroit nous les objecter, parce qu'un ouvrage a du poids quand l'auteur qui y parle a été cru en diſant à ſes contemporains: *Vous*

m'avez vu faire tel prodige. Mais dans ce livre, il n'eſt queſtion des prétendus miracles de ce conquérant, que d'une maniere ſi couverte, ſi enveloppée, que les contemporains même ne devoient pas penſer à le démentir. Il n'eſt parlé clairement de prodiges opérés par cet ambitieux, que dans des ouvrages & des commentaires qui lui ſont poſtérieurs ainſi qu'à l'Alcoran; ouvrages d'après leſquels il eſt poſſible que les Muſulmans aient la bonté de croire à ces miracles, mais d'après leſquels nous ne ſommes pas même obligés de convenir que MAHOMET ait voulu ſéduire par des tours d'adreſſe. Nous y ſommes d'autant moins obligés que, comme on l'a vu ci-deſſus, l'Alcoran déclare qu'il n'avoit pas le don des miracles, mais le pouvoir de l'épée. Voyez dans les auteurs que j'ai cités, comment il en uſa.

En un mot, MAHOMET eût-il employé des ſupercheries, eût-il fait adroitement illuſion à quelques-uns de ceux qui ont embraſſé ſa doctrine, il ſeroit toujours vrai de dire que ſon principal moyen a été la force des armes, & que, par conſéquent, il eſt impoſſible d'établir aucune comparaiſon de la maniere dont il a accrédité ſon impoſture, à la maniere dont le Chriſtianiſme s'eſt répandu.

Notes du Chapitre XIII.

(15) BASNAGE, leur hiſtorien, ne fait monter qu'à trois millions, environ, la multitude des Juifs que nous voyons répandus dans le monde. Quand ils ſeroient, en effet, réduits à ce nombre, c'en ſeroit bien aſſez pour commencer quelque part un établiſſement reſpectable, acheter une île, ou quelque autre pays déſert. Mais ce calcul paroît beaucoup trop foible. Divers auteurs prétendent que le ſeul

Empire de Turquie contient pluſieurs millions de ces infortunés. Il y a des écrivains qui font monter à quatre millions ceux de la Barbarie & de la Mauritanie. Il en eſt beaucoup en divers pays de l'Europe ; & l'Ethiopie & l'Inde en renferment un grand nombre. Ainſi on pourroit probablement tripler & quadrupler peut-être l'évaluation de BASNAGE.

Notes du Chapitre XVIII.

(26) Liſez ſans prévention les divers écrits de M. l'Abbé BERGIER ; vous y trouverez les réponſes les plus ſatisfaiſantes aux difficultés des plus fameux incrédules. Rien n'eſt plus injuſte que de repaître ſon eſprit des objections, des calomnies, des imputations des adverſaires du Chriſtianiſme, & de négliger la lecture des ouvrages où elles ſont réfutées. C'eſt cependant un reproche qu'on peut faire à la plupart de ces ingénieux docteurs qui s'élevent ſi décidément contre la Religion Chrétienne. Ils la connoiſſent, tout au plus, par les mémoires de la partie adverſe ; comment oſent-ils en parler ?

Ils trouvent faſtidieux les ouvrages compoſés en faveur du Chriſtianiſme, tandis qu'ils font leurs délices des écrits où il eſt attaqué ; & je n'en ſuis pas ſurpris. Les premiers ſont ſérieux ; des raiſonnemens juſtes & ſolides en font le ſeul ornement. Le mérite des derniers, au contraire, conſiſte dans les fleurs, les bons mots, l'enjouement, les ſarcaſmes, les anecdotes vraies ou fauſſes, mais toujours ou plaiſantes ou ſcandaleuſes. Les auteurs des premiers, plaidant la cauſe de l'auguſte, mais auſtere vérité, ne peuvent dire que ce qu'elle leur preſcrit ; ils n'ont pas à choiſir. Mais les auteurs des derniers, ſoutenant le parti de l'erreur,

qui eſt eſſentiellement libre, ne diſent que ce qui leur plaît, & ce qui pourra plaire à leur Lecteur. Ils ont le choix du parti qu'ils prendront, & quelque ſoit celui qu'ils embraſſeront, ils peuvent mettre tout à contribution pour égayer ce qu'ils auront à dire. Avec tant de facilités, c'eſt bien leur faute ſi quelquefois leurs ouvrages ſont, quoi qu'on en diſe, ennuyeux & de mauvais goût, s'ils ſont exceſſivement frivoles, foibles, vides ou ſeulement remplis de déclamations & de pléonaſmes.

Comme je l'ai dit ailleurs, ce qui favoriſe le doute plaît naturellement, parce qu'en doutant avec l'écrivain ſceptique, le Lecteur ſe croit plus profond qu'en croyant avec le peuple. Le doute paroît avoir, en général, quelque choſe de plus philoſophique que l'aſſentiment; il donne un air d'habileté & de pénétration qui réuſſit à faire des dupes; il promet une vue plus perçante, il annonce qu'on découvre de loin des difficultés que les *croyans* n'ont pas l'eſprit de ſentir & d'apprécier. Flattant ainſi la vanité, on aime les écrits qui tendent à le faire naître, tandis qu'au contraire on a de l'éloignement pour les ouvrages qui, combattant l'incrédulité, tendent à exclure la liberté de douter. L'amour-propre ſouffre quand il voit qu'on réprime la hardieſſe des opinions; on laiſſe donc là les défenſeurs du Chriſtianiſme qui ont toujours ce but, & l'on s'arrache des mains ceux qui ne cherchent qu'à autoriſer la plus entiere liberté de l'eſprit.

Ces derniers ſont communément les aggreſſeurs, nouvel avantage, non-ſeulement parce qu'en général la ſatyre & la critique plaiſent, mais parce qu'ils peuvent ſe jetter & ſe jettent en effet à droite & à gauche, par-tout où l'imagination peut trouver des objets de ſon reſſort, des choſes ſuſceptibles d'embelliſſemens épiſodiques, capables de four-

nir des saillies, du trait, des images, par-tout où ils peuvent trouver des moyens de ridiculiser, ce qui est plus facile & plus gai que de bien raisonner. Les défenseurs du Christianisme, au contraire, ne sont en rien maîtres de leur sujet. Obligés de répondre avec les seuls moyens de la raison, ils paroissent secs, lourds & méthodiques à l'excès, quand ils sont contraints de suivre pas-à-pas leur adversaire. Ou s'ils n'ont à repousser ses coups que de loin en loin, l'ordre & la liaison que peut comporter l'écrit qu'ils réfutent, disparoissent dans le leur; ou il a l'air décousu, ou si la liaison des matieres y subsiste, il ne semble près de l'ouvrage réfuté, que ce que de maigres annales paroissent près d'une histoire pleine & bien écrite. Mais est-il raisonnable de régler le choix de ses lectures sur des motifs aussi frivoles quand il s'agit en lisant, non de passer quelques heures agréablement, mais utilement; non de s'amuser, mais de s'instruire? Croit-on juger sainement d'un ouvrage, quand ce sont là les puissantes raisons d'après lesquelles on prononce sur son mérite?

FIN.

TABLE
DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

CHAP I.		Page 1.
CHAP. II.	*Exiſtence de Dieu. Preuve métaphyſique.*	10
CHAP. III.	*Exiſtence de Dieu. Autres Preuves.*	15
CHAP. IV.	*Suite du Chapitre précédent.*	20
CHAP. V.	*Néceſſité d'une Religion.*	27
CHAP. VI.	*Conſidérations ſur l'immortalité de l'ame.*	31
CHAP. VII.	*Recherche de la vraie Religion.*	37
CHAP. VIII.	*Fait fondamental du Chriſtianiſme.*	45
CHAP. IX.	*Du genre de Preuves dont on prétend appuyer ce fait.*	47

CHAP. X. *Les Miracles auroient-ils été utiles? Auroient-ils prouvé la mission de celui qui les auroit opérés, & par conséquent la divinité de sa doctrine?* 53

CHAP. XI. *Les Miracles par lesquels* JÉSUS *a prétendu prouver sa mission, sont-ils des faits de nature à être aujourd'hui susceptibles de preuves?* 64

CHAP. XII. *Les Miracles sont-ils en eux-mêmes des faits de nature à pouvoir être établis suffisamment par des témoignages humains?* 70

CHAP. XIII. *Considérations sur la certitude morale en général, & en particulier sur la preuve testimoniale, & sur celle qui se fonde sur l'analogie.* 81

SECONDE PARTIE.

Considérations sur les fondemens du Christianisme.

CHAP. I. *Les Pieces qui contiennent la dépoſition des témoins, ſont-elles authentiques ?* Ou *Premier Examen du Témoignage.* 91

CHAP. II. *Les Pieces qui contiennent la dépoſition ont-elles été altérées en des choſes eſſentielles ?* Ou *IIe. Examen du Témoignage.* 103

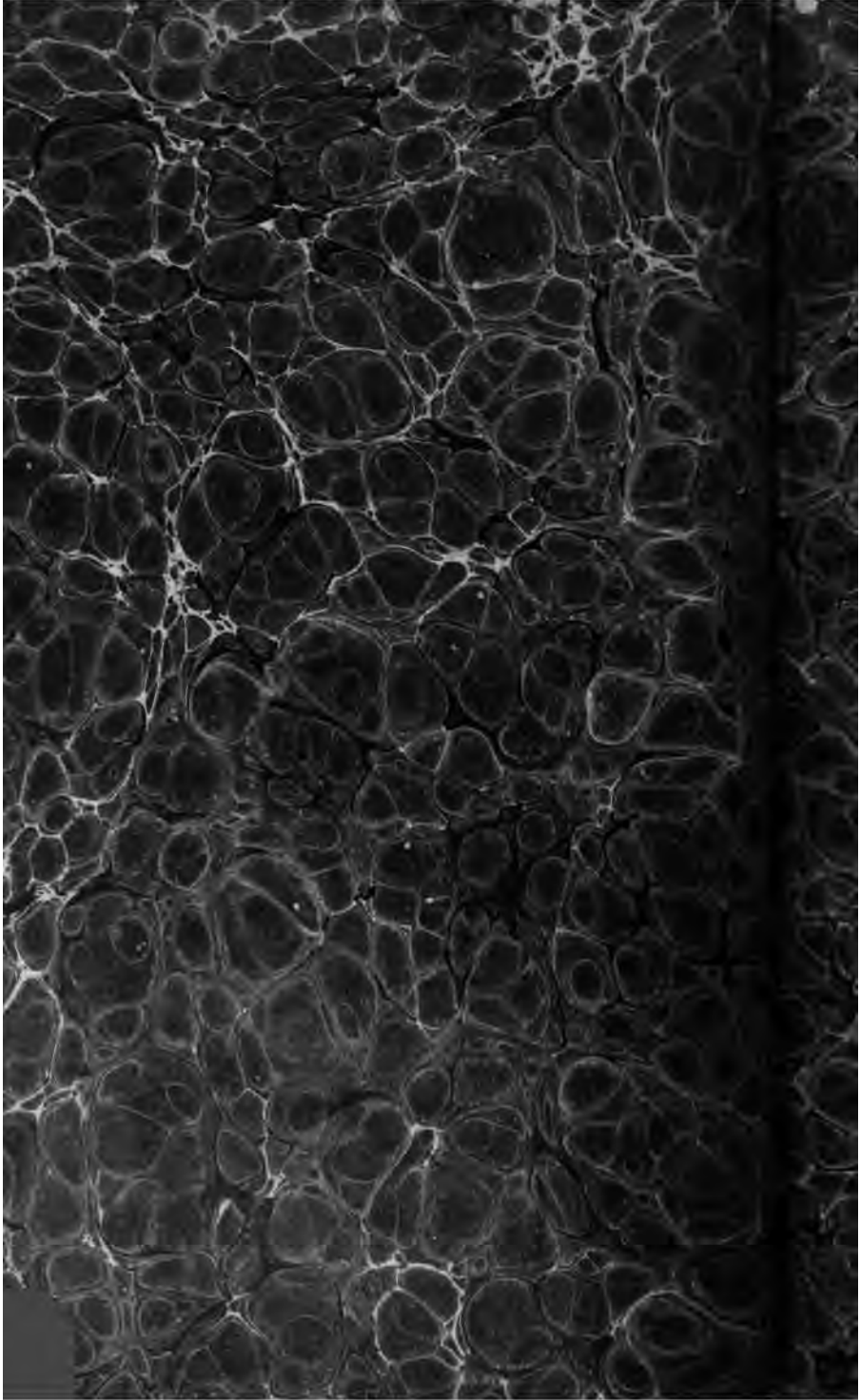
CHAP. III. *Conſidérations ſur les Pieces qui renferment le témoignage, & ſur les qualités qu'elles annoncent dans les témoins* : Ou *IIIe. Examen du Témoignage.* 107

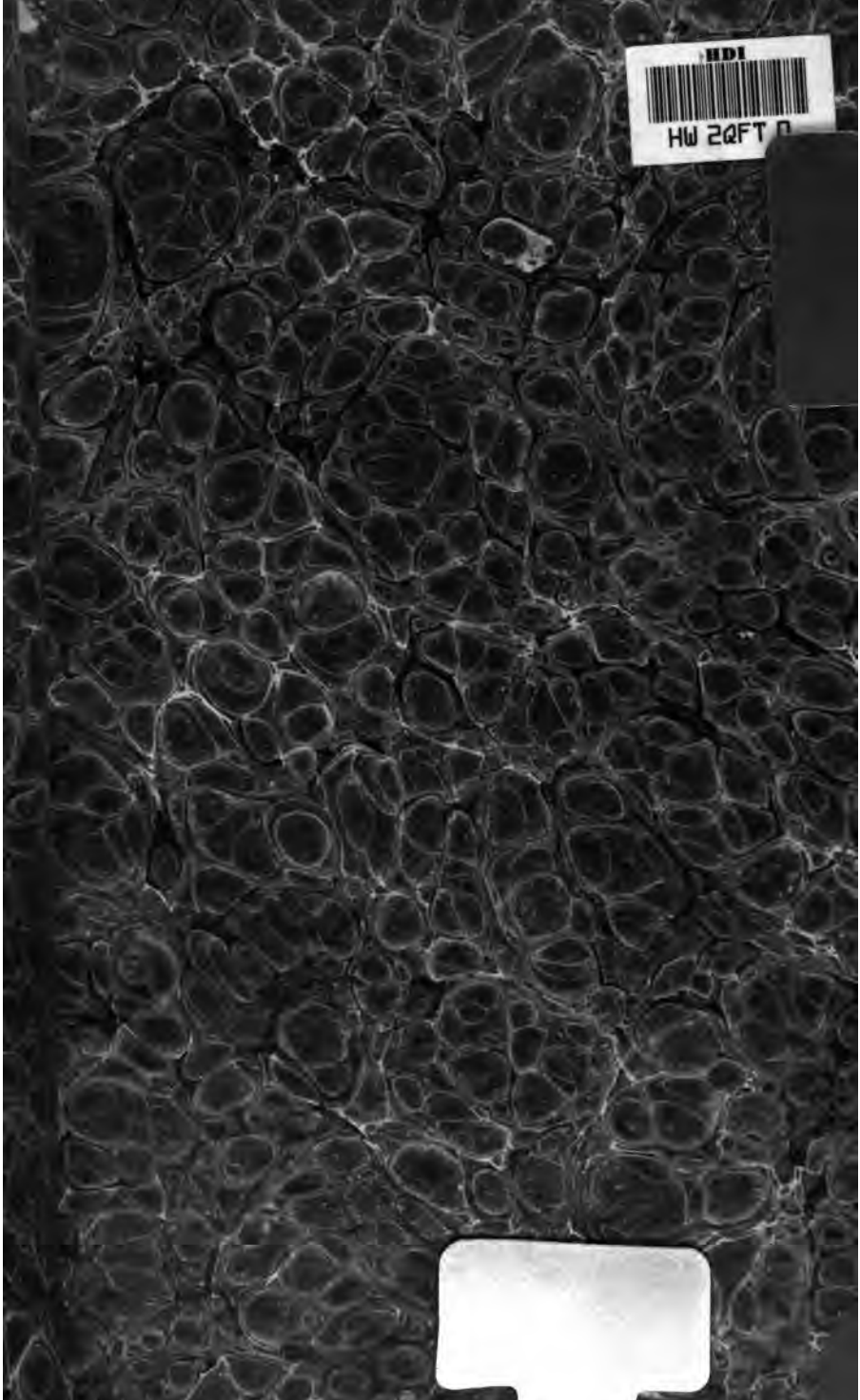
CHAP. IV. *Nouvel Examen du Témoignage.* 114

CHAP. V. *Autre Examen du Témoignage.* 125
CHAP. VI. *Autre Examen du Témoignage.* 129
CHAP. VII. *Autre Examen du Témoignage.* 135
CHAP. VIII. *Autre Examen du Témoignage.* 152
CHAP. IX. *Autre Examen du Témoignage.* 155
CHAP. X. *Les Auteurs Juifs & Payens ont-ils dû parler, & ont-ils parlé en effet des Miracles de Jéſus-Chriſt?* 171
CHAP. XI. *Conſidérations ſur les Martyrs.* 183
CHAP. XII. *Conſidérations ſur la maniere dont le Chriſtianiſme s'eſt répandu dans le monde.* 201
CHAP. XIII. *Conſidérations ſur l'état auquel les Juifs ſont réduits.* 216
CHAP. XIV. *La Doctrine & la Vie de Jéſus étoient-elles dignes d'un Envoyé de Dieu?* 222
§. I. *Doctrine de J. C.* 224

§. II. *Vie de J. C.* 238
CHAP. XV. *De la Doctrine & de la Vie des Apôtres & des premiers Chrétiens.* 247
§. I. *Doctrine des Apôtres.* 248
§. II. *Vie des Apôtres & des premiers Chrétiens.* 254
CHAP. XVI. *Conséquences qu'on doit tirer des Considérations du Chapitre précédent.* 261
CHAP. XVII. *Coup-d'œil général sur les preuves du Christianisme, discutées dans cet ouvrage.* 268
§. I. 272
§. II. 282
§. III. 290
CHAP. XVIII. *Conclusion de l'ouvrage.* 300

Fin de la Table.




HDI
HW 2QFT